

FNA 0841 - La légende des niveaux fermé

Thomas, Gilles

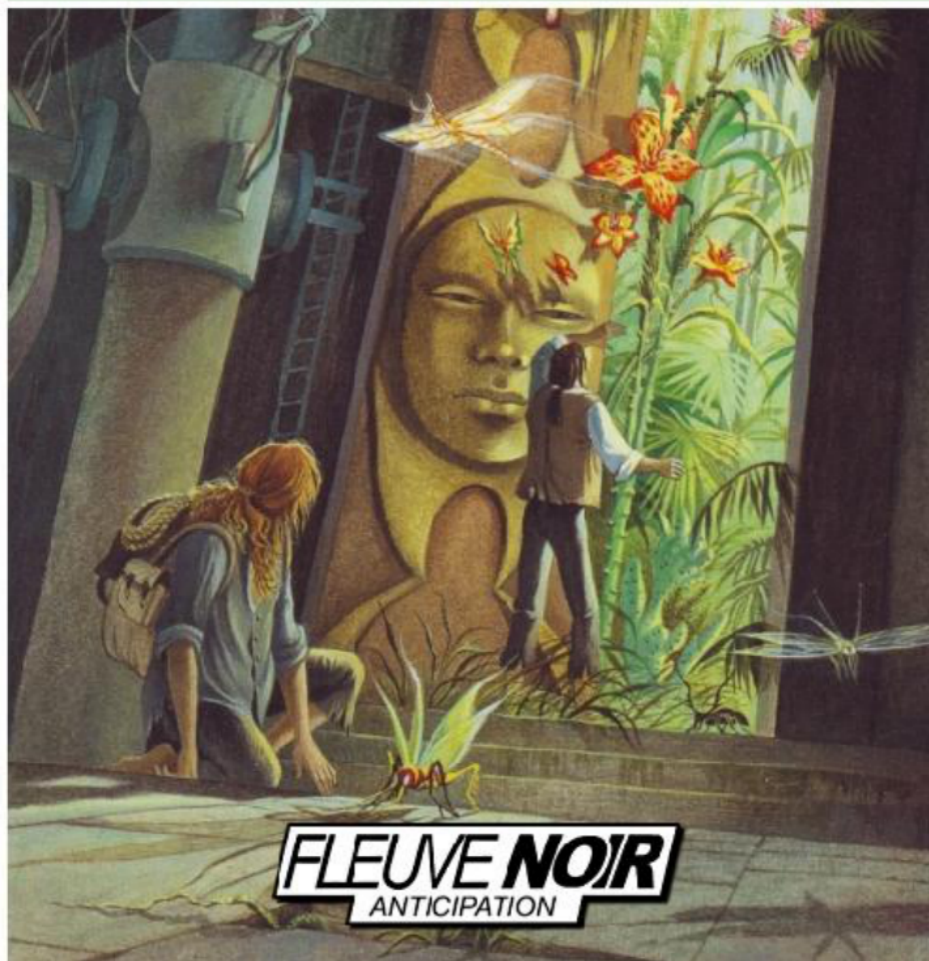
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

GILLES THOMAS

LA LÉGENDE DES NIVEAUX FERMÉS



GILLES THOMAS

La légende des niveaux fermés

COLLECTION ANTICIPATION

FLEUVE NOIR

6, rue Garancière Paris VI^e

I

Le Rejeté était agenouillé entre deux plants de kartène. Il avait réussi à écraser un bulbe, et il s'efforçait d'en faire pénétrer un fragment dans l'étroite fente buccale de son masque. Il le poussait de ses doigts, avec une frénésie de hâte.

Son corps nu, déjà très amaigri, marqué d'ecchymoses et de plaies, frémissait nerveusement.

Je savais que je devais hurler pour signaler sa présence. Je savais que je devais me ruer sur lui, et le frapper. J'avais en main ma binette, j'aurais aisément pu le contraindre à fuir à moi tout seul.

Je savais aussi ce que je risquais en oubliant d'agir.

Et je restais là, à le regarder voler cette nourriture à laquelle il n'avait plus droit. Je restais là, ma langue collée au palais, ma bouche refusant de s'ouvrir, enfreignant la Loi, la pitié dominant mon sentiment de culpabilité.

Le fragment de kartène avait franchi la fente. Le Rejeté essayait de le ronger, dans la mesure où le masque étroitement ajusté lui permettait de bouger les mâchoires. La ronde tête d'acier, noire, emboîtée jusqu'au cou, s'agitait de façon grotesque.

Les mouvements durent adapter les yeux de l'homme à ses fentes oculaires. Il me vit. Il se recroquevilla instinctivement, enserrant son corps de ses bras, attendant les coups.

Et j'étais toujours incapable d'agir.

Je connaissais la faim. Marça, l'ingénieur Agro chargée de mon Secteur, ne m'aimait pas. Ces derniers mois, j'avais été souvent puni. Des privations de nourriture n'excédant pas trois jours, mais suffisantes pour que je sache ce que devait ressentir cet homme.

Il avait commis une faute grave, il avait été jugé et condamné au Rejet. A présent, la Matriarchie le recrachait comme un corps étranger. Il n'avait plus sa place nulle part. Ni le droit à la moindre parcelle de nourriture. La fente buccale de son masque existait pour lui permettre de boire, afin qu'il ne meure pas trop vite. Le masque soudé et sa tête le désignait à tous comme un coupable. Quiconque le découvrait devait frapper la bête en hurlant : "Rejeté !! Rejeté !!" pour que d'autres viennent prendre part à la curée. Le condamné vivrait ses derniers jours dans une fuite perpétuelle, refusé partout, ne pouvant espérer nul repos, jusqu'à ce que l'épuisement l'empêche de courir une fois encore.

Je n'avais jamais comme en ce moment compris la cruauté de cette condamnation. Pour un Rejeté, la mort ne venait pas facilement.

L'homme renversait la tête en arrière, pour mieux adapter sa vision aux fentes oculaires. Il me regardait. L'éclat des lampes solaires

se reflétait dans l'acier noir du masque. J'avais peine à imaginer un visage sous cette tête déshumanisée. Le corps nu était celui d'un homme jeune, qui avait dû être très solide, avant que la faim ne fasse saillir ses os. Le triangle des poils pubiens avait une teinte cuivrée.

La voix qui sortit du masque, un peu étouffée, exprimait l'absolu de l'angoisse.

- Appelle-les ! Je ne veux plus courir.

Je savais qu'il courrait quand même. Que la douleur l'y contraindrait. Il lui restait des forces. Il n'était pas encore au bout.

Ma main se serra sur ma binette. Qu'il s'en aille ! Sa présence était blessante. Il mettait de la confusion dans mes pensées. Où étaient le juste, et l'injuste ? Depuis que Marça avait pris en charge la direction des jardins dans le Secteur 42-23 Sud, je me posais énormément de questions sur le juste et l'injuste. Une de plus à présent était une de trop. Je ne voulais pas réfléchir ainsi...

Sans que j'en aie vraiment conscience, ma main se desserra. Au lieu de frapper, je demandai :

- Qu'as-tu fait ?

Avant la réponse, sortit du masque ce qui pourrait être un rire, ou un sanglot.

- L'Ingénieur Méca de mon Secteur m'a choisi pour l'accouplement. Et je lui ai déplu.

La similitude de situation me fit rugir :

- Tu mens ! Tu n'as pas pu être condamné au Rejet pour ça !

Marça avait commencé à me punir souvent à la suite d'une nuit d'accouplement ratée.

Les épaules du Rejeté se soulevaient, et la tête d'acier noir bougea.

- Oh ! Bien sûr, je n'ai pas été condamné pour ça. Je m'occupais du réseau de ventilation dans le Secteur 54-36 Est. Un aérateur est tombé en panne dans la nursery des filles. Un bébé est mort. On m'a accusé de négligence criminelle.

- Mais tu as mérité ta condamnation, alors !!

- Je l'aurais méritée si je n'avais pas vérifié cet aérateur le matin même... Et si je n'avais pas vu Jaklie s'en occuper après moi.

- Jaklie ?

- Mon Ingénieur Méca.

- Tu mens !! criai-je, tu mens !!

Les vents d'aération bruissant dans les kartènes scandaient l'accusation. Il mentait ! Grande Mère ! Il mentait !

Mais, au fond de moi-même, je devais bien admettre qu'il ne mentait pas. Ces femmes !...

Ces maudites femmes !... Qui nous dirigeaient, qui avaient tous les droits, et qui trichaient... Le juste et l'injuste ! Mais il n'y avait

pas, il n'y avait jamais eu de justice ! Jamais ! Pas pour ceux qui naissaient dans une peau de mâle.

L'avais-je assez regretté, durant l'enfance...

J'aurais voulu apprendre, et je n'avais pas droit aux études.

L'Ingénieur Agro Marça ordonnait dans les jardins du Secteur 42-23 Sud. Et elle n'aimait pas les plantes. Elle ne les comprenait pas. Toute cette science qu'elle avait pu acquérir ne lui servait à rien. Elle commettait sans cesse des erreurs, et en rejetait la faute sur nous, les jardiniers, qui n'avions d'autre possibilité que nous taire, et obéir. Mais voyons ! le vieux Victo en savait plus sur la culture que Marça n'en apprendrait jamais. Sans le moindre adjuvant chimique, il aurait fait pousser des plants magnifiques, alors que les meilleurs engrais ne suffisaient pas pour que Marça obtienne mieux que des avortons.

Le Rejeté poussait dans sa fente buccale un autre fragment de bulbe. Quelque sens inconnu né de son existence traquée lui faisait comprendre qu'il n'avait rien là craindre de moi.

Ma décision naquit sans que j'aie eu à la calculer. Elle était l'aboutissement d'une longue suite de questions sans réponses. D'une accumulation de rancœur. Une fleur de révolte commençait à pousser...

Avait-on jamais vu une femme porter le Masque du Rejet ?

- Je suis venu au travail tôt, dis-je, parce que j'avais pris ce matin du retard dans ma tâche, mais les autres vont bientôt arriver. Il faut que tu te caches autant. Voyons ? Où...

- Ne te fatigue pas. Je connais tout des couloirs de ventilation. C'est là que j'ai vécu depuis ma condamnation. Il y a des postes d'eau. Je n'en sors que pour essayer de trouver à manger. Le risque est grand. J'ai été surpris et battu plusieurs fois.

- Tu ne seras plus surpris. Je m'arrangerai pour te nourrir. Je te trouverai aussi une scie à métaux, pour que tu puisses retirer ce masque.

- Grande Mère ! Pourquoi ferais-tu cela pour moi ?

- Parce que je les hais ! Elles ! Les femmes !

- Oui, dit-il. Oui. Moi aussi. Je les ai toujours haïes. Toujours !

En cet instant, un courant de fraternité se nouait entre lui et moi. Pourquoi les femmes avaient-elles tous les avantages, et nous aucun ? Notre appartenance au sexe mâle suffisait à nous unir. Je l'aiderais. Si j'y pouvais quelque chose, il vivrait. Et tant pis pour le risque. Tant pis pour moi si j'étais assez sot, ou malchanceux, pour me faire prendre à aider un Rejeté. Pour la première fois, une occasion m'était donnée d'agir, au lieu de remâcher mes rancunes. Pourquoi cet homme-là aurait-il dû mourir parce qu'une de ces maudites femelles ne l'avait pas trouvé assez bon amant ?

- Comment t'appelles-tu ? demanda la voix assourdie par le

masque.

- Gerd.

- Moi, c'est Mauri. Et merci, Gerd. Merci.

Je serrai une longue main maigre, momifiée par la disparition de la chair.

- Où puis-je te retrouver ?

- Le couloir de ventilation. A gauche de l'entrée de ce jardin.

Frappe quatre petits coups sur le panneau mobile. Tu viendras ?

Sans le formuler en mots, la voix suppliante disait : "Ne m'abandonne pas !! Pas après m'avoir rendu l'espoir !!"

- Je viendrai.

Cette promesse-là ne pouvait pas être mise en doute. Il le comprit, et l'accepta comme elle était donnée, avec foi.

Je fouillai ma poche, et offris mon mouchoir à Mauri.

- Ramasse ce bulbe. N'en laisse pas une miette, il ne faut pas laisser de traces. En attendant que je puisse t'apporter mieux, tu pourras toujours en manger un peu.

Je récupérai la tige ligneuse et la brisai pour l'enfouir dans mon sac à déchets. Si Marça remarquait l'absence de cette plante dans la rangée, je prendrais la faute à mon compte, et avouerais l'avoir abîmée d'un coup de binette maladroit. Ce qui ne me vaudrait jamais qu'un ou deux repas de sauter. Donc de la nourriture supplémentaire à voler. En acceptant d'aider un Rejeté, j'entrais dans l'illégalité. En ce domaine, je n'avais plus à me soucier de gradations.

- Pars, Mauri, dis-je. Veille à rester dissimulé dans les plantes jusqu'au bout.

Il s'éloigna, courbé, sa tête d'acier noir frottant sur les feuilles. Sa position faisait ressortir la maigreur de ses fesses. Il disparut dans l'épaisseur des Kartènes.

Je commençai à biner ma rangée, soigneusement.

Je me demandais, une fois de plus, d'où venaient les mauvaises herbes. Régulièrement, elles sont impitoyablement arrachées. Personne ne les plante, et elles sont là quand même, et reviennent toujours, quoi que l'on fasse.

Victo disait qu'elles étaient apportées par les vents d'aération, et qu'elles venaient de l'Arli.

L'Arli. Un mot sans signification. Une légende, contée par les vieux aux apprentis, avec bien d'autres. Comme les mauvaises herbes, les légendes se perpétuent, malgré les efforts des femmes pour les déraciner.

L'Arli ! Un lieu de délices, où hommes et femmes sont égaux, et s'aiment d'amour. Même adolescent, je n'y croyais guère.

J'arrivai aux limites Sud du jardin. Je croisai Adol, qui me sourit ironiquement.

- Tu n'as guère rattrapé ton retard, Gerd.

Il s'en réjouissait.

Entre ce rousseau malingre et mol, il n'y avait guère d'amitié. Une âme chafouine. Pour obtenir l'approbation de Marça, Adol aurait rampé sur le ventre. On pouvait toujours compter sur lui pour des dénonciations doucereuses. Les jardiniers le détestaient, et le craignaient.

Je ne lui répondis pas. S'il avait su ce qui m'avait empêché de rattraper mon retard, quel plaisir il aurait pris à renseigner Marça ! Rapport fait à regret, bien sûr, uniquement dicté par une pure loyauté envers la Matriarchie... La cervelle d'Adol était aussi malsaine qu'un bulbe attaqué par la chamine !!

En ne m'accordant pas la plus petite pause, en oubliant d'aller boire quand j'eus soif, je parvins à rattraper mon retard. J'atteignis mon quota, et Marça ne put rien dire lors de l'inspection.

Elle était petite, très brune, grasse et pas jolie. Ce qu'elle possédait de mieux était une épaisse chevelure, qu'elle soignait comme une plante de qualité. Mais son corps aux jambes courtes, à la taille épaisse, aux seins trop lourds, faisait que les hommes choisis pour l'accouplement ne s'en réjouissaient guère. De plus, et j'en avais fait l'expérience, elle était très exigeante. Le plaisir ne lui venait pas aisément. Elle réclamait des performances comme son dû, et s'irritait vite en croyant deviner un manque d'enthousiasme. De l'avoir déçue une fois me valait une vie moins facile. J'espérais vivement qu'elle m'oublierait à l'avenir.

Je ne crois pas pouvoir me dire beau. J'ai les yeux gris, les cheveux châtons, et des traits trop abrupts pour présenter cette douceur de visage qui est appréciée dans la Matriarchie.

Il y a pourtant quelque chose, dans mon allure générale, qui fait que les femmes me choisissent volontiers pour l'accouplement. Je suis très loin d'en être vaniteux. Très souvent, il s'agit plus d'une corvée que d'un plaisir. Il en irait sans doute différemment si j'étais libre de répondre oui ou non suivant les cas. Je ne le suis pas. Et l'amour obligatoire manque de charme.

La journée de travail se terminait. Bientôt, dans le jardin, les lampes solaires s'éteindraient pour le repos des plantes. Elles vivent, comme nous, et comme nous, elles ont besoin de repos. En leur donnant un surcroît de lumière, on peut accélérer leur croissance, mais, en ce cas, elles s'épuisent, comme un homme s'épuiserait à travailler sans répit. Je suppose que la science agronomique doit expliquer logiquement ce phénomène. Mais ce n'est pas là le genre de question qu'un jardinier peut poser à son Ingénieur.

Je vidai soigneusement mon sac et déchets dans le puits de récupération. Rien ne doit se perdre, et tout gaspillage est un crime

contre la Matriarchie.

Puis j'allai ranger ma binette à sa place, dans le hall aux outils.

Le couloir menant au réfectoire était très encombré. La foule avançait lentement, comme coule une pâte épaisse.

Théode me rejoignit. Nous sommes de la même nursery, et amis d'enfance. Il est aussi blond qu'une graine d'avo, et ses yeux bruns semblent toujours un peu étonnés.

Il me sourit.

- Bonne journée, Gerd ?

- Comme d'habitude.

- Eh bien, pas pour moi. Les pousses de bêtra ont presque toutes crevé.

Il baissa la voix pour ajouter :

- Trop de lumière. Victo a trinqué, bien sûr. Il ne peut jamais s'empêcher d'avertir Marça qu'elle va faire une erreur. Je lui ai dit au moins mille et une fois de se taire, mais c'est plus fort que lui. Et comme elle déteste avoir tort... Victo ne mangera pas ce soir, ni demain. Tout est de sa faute. Il a mal compris les ordres.

Il n'y avait rien là que de très habituel, mais j'en ressentis une bouffée de colère. Mon optique sur le juste et l'injuste s'était totalement modifiée.

Je n'en parlai pas à Théode. Nous étions très amis, mais celui qui se met hors la loi doit garder ses pensées pour lui.

Je dînai en compagnie de Théode. Pour rattraper un soi-disant dépassement, le quota alimentaire avait été abaissé. Je quittai le réfectoire sans avoir eu l'estomac vraiment rempli.

Théode me proposa une partie de cartes, mais je prétextai la fatigue, et une envie de me coucher tôt.

Dans le couloir, nous croisâmes les chariots débordants de nourriture choisie qui allaient vers le réfectoire des femmes.

- C'est nous qui travaillons, me souffla Théode, et c'est elles qui mangent !

Plaisanterie rituelle, très courante entre hommes.

J'y répondis, très convaincu :

- Que l'Ingénieur Fou les emporte !

*

**

Durant la nuit, lorsque tout, dans la Matriarchie, fut sommeil et silence, je me relevai pour devenir voleur.

Je dévissai une grille d'aération, m'introduisis dans les cuisines, et remplis des boîtes de soupe, et de jus de fruits. Je pensai aux chalumeaux, qui permettraient à Mauri d'aspirer par sa fente buccale.

Pour que mon larcin passe inaperçu, je puisai dans les restes.

Et je dévorai de bon cœur deux tranches de viande froide. J'étais entré dans l'illégalité. Autant profiter de tous ses avantages...

Tout de même, je ne me sentais pas aussi bien dans ma peau que je l'aurais voulu. La peur m'accompagnait, froide, et silencieuse. Si je me faisais prendre...

Je volai une lampe dans la réserve. Puis des vêtements qui attendaient le repassage à la blanchisserie. Le temps passait. Je renonçai pour ce soir à la scie à métaux. L'atelier de réparation étant trop éloigné. Je m'en occuperais la nuit prochaine.

Mauri ouvrit le panneau dès que j'y eus frappé.

- Grande Mère !! souffla la voix étouffée par le masque.
Grande Mère !

Je compris que Mauri avait attendu dans l'angoisse, tantôt croyant que je viendrais, tantôt n'y croyant plus. Par réaction, il tremblait.

Et je sus qu'en commettant mes premiers crimes contre la Matriarchie, j'avais choisi le juste.

II

Depuis une semaine, je volais chaque nuit pour alimenter Mauri.

Il ne portait plus son horrible tête d'acier noir, et j'avais découvert un garçon de mon âge, cheveux cuivrés, yeux bleus, visage plaisant, et large sourire chaleureux.

Nous n'avions guère le temps de parler. Malgré son évident désir d'avoir ma compagnie, je ne pouvais lui accorder beaucoup plus d'une demi-heure. Déjà mes nuits écourtées me rendaient la tâche du jour fatigante. Je me rattrapais en dévorant chaque soir quelques restes de choix, viande, poisson, fruits des serres chaudes. Je n'avais jamais été aussi bien nourri.

Jusque-là, personne ne m'avait surpris. Mais la répétition des larcins en accroissait le risque, et je vivais en compagnie d'une peur qui passait de l'inquiétude à l'angoisse.

Deux ou trois fois Théode m'avait demandé si quelque chose n'allait pas. Mes réponses mensongères ne l'avaient pas convaincu. J'espérais qu'il était le seul à qui j'inspirais des soupçons. Qu'Adol, par exemple, devinât la plus infime trace, et il se lancerait à mes trousses, flairant, quêtant, épiant, jamais découragé, cherchant jusqu'au bout une preuve de ma culpabilité. Et je serais perdu. Mauri aussi, quand la Psycho Police aurait extirpé de moi tous mes secrets. Grande Mère ! Épargnez-moi !

*

**

Victo me choisit pour l'aider au greffage, comme il le faisait toujours. Il y faut une main douce, et l'amour des arbres, et il sait que je les ai. Marça donna son accord, et je changeai de tâche, provisoirement.

J'avais de l'amitié pour le Chef Jardinier. Au temps de mon apprentissage, il m'avait enseigné les plantes avec patience, cachant mes erreurs à l'Ingénieur, me racontant mille et une légendes pour me distraire, et m'expliquant toujours avec bonté quelle sottise j'avais commise, plutôt que de me faire punir. Son cœur était généreux. Je crois qu'il arrivait même à excuser les femmes, et à ne pas les haïr.

Victo approchait de ses soixante ans. Le travail use les hommes de bonne heure, mais lui jouissait encore d'une excellente santé. Il abattait Sa besogne avec plus de vitalité que bien des jeunes.

Les lampes solaires l'avaient tanné, craquelant de rides le cuir brun de son visage. Ses cheveux poivre et sel, encore drus, moussaient sur ses oreilles. Sa vue restait assez bonne, sauf pour lire les petits caractères des sachets de graines. Mais il pouvait déterminer l'espèce

d'un seul regard, sans jamais se tromper.

Quel Ingénieur Agro il aurait fait s'il n'était né mâle ! C'était pitié de voir Marça accumuler les erreurs, alors que Victo ne pouvait qu'écouter les ordres. Il en souffrait. Il lui arrivait de me dire :

- L'incompétence à un poste élevé, vois-tu, Gerd, c'est le pire des crimes de gaspillage.

Mais il ne s'étendait pas davantage sur le sujet.

En laissant l'écorce se rabattre trop tôt, je blessai un greffon. Une très sotte maladresse, qui me valut un claquement de langue désapprouvateur de Victo.

Un moment plus tard, il me demanda à mi-voix :

- Quel souci te ronge, Gerd ? Tu n'es pas tout entier à la tâche. Ton esprit vagabonde, et il me semble que quelque chose t'inquiète. Tu as des ennuis ? Marça ?

Je répondis par une demi-vérité :

- J'ai peur qu'elle me choisisse de nouveau pour l'accouplement.

- Ah ! C'est ça. Grande Mère merci, je n'ai plus ce genre de problèmes. Et c'en est un gros. Comment ne comprennent-elles pas qu'un homme n'est pas maître des réactions de son corps ? Mais elles ne le comprennent pas, le fait est là. Et plus elles sont vieilles et laides, plus elles veulent se frotter à des peaux jeunes. Je vais te donner un truc, Gerd, si tu ne le connais déjà. Ferme les yeux en la touchant, et sers-toi de ton imagination. Pense à une femme que tu aimerais approcher. Cela marche assez bien, mais il faut se concentrer sur le rêve.

Le truc en question était bien plus ancien que Victo. Je l'avais essayé, sans résultat. Le rêve s'échappait très vite dans une réalité de vieille chair flasque. Les secours de mon imagination ne pouvaient effacer les faits : Marça avait cinquante ans. Exactement le double de mon âge. De plus, je doutais qu'elle eût jamais été belle, ou seulement tentante.

Mais ce qui me tracassait actuellement ce n'était pas cela. Que m'importait, à présent, que Marça me choisisse ou non ? Et que ma verge reste d'une fâcheuse mollesse quand elle l'aurait voulue vigoureuse ? Encourir son ressentiment était bien peu de chose, à côté de ce que je risquais en aidant un Rejeté. Je n'avais qu'utilisé ce prétexte pour détourner les soupçons de Victo. Je le savais bon psychologue, et tout comme Théode, il me connaissait bien.

Je savais aussi que jamais, même s'il apprenait mes crimes, il ne me dénoncerait. Jamais... de son plein gré. Mais qui résiste au Sondage ?

*

**

Je frappai au panneau du couloir d'aération.

Je trouvai Mauri très sombre, en pleine crise de dépression.

- Gerd, il faut que nous parlions. Et que nous cherchions une solution.

- Une solution à quoi ?

- Mais à tout, Grande Mère ! A tout ! Tu m'as sauvé. Jamais je ne pourrai te rendre ce que tu fais pour moi, mais quel est notre avenir ? Le tien et le mien ? Je vis. Caché dans ces couloirs comme un rat furtif. Je n'ai plus d'existence réelle. Logiquement, je suis mort. Les femmes n'ont pas retrouvé mon cadavre, mais elles ont cru que je m'étais suicidé en me jetant dans un puits de récupération. Quand ils commencent à s'épuiser, les condamnés le font souvent. C'est une mort très rapide. Je pense que je ferais mieux de la choisir. Pour moi comme pour toi. Chaque nuit, tu voles, et chaque nuit les risques que tu sois surpris s'accroissent... Combien de temps cela pourra-t-il durer ? J'ai vingt-six ans. Je ne vais pas mourir demain. Combien de temps devras-tu me nourrir ? Combien de temps tiendrai-je sans devenir fou de claustrophobie ? Combien de temps pourrai-je échapper aux équipes d'entretien, et ne pas être découvert ?... J'ai été condamné au Rejet. Il n'y a pas, il n'y aura jamais plus de place pour moi dans la Matriarchie. Le suicide est ma seule possibilité... Je... je voudrais que tu m'aides... Je manque de courage... Ces derniers jours, j'ai décidé au moins quatre fois d'aller au puits. Et tu vois, je suis toujours là.

- T'aider ? A quoi voudrais-tu que je t'aide, Mauri ? A mourir ? J'ai pris des risques pour que tu vives. Comment pourrais-je te pousser dans le puits ? Comment ? Tu n'as pas mérité cette condamnation. Grande Mère ! C'est trop injuste !

- Toute notre vie n'est qu'injustice, Gerd, dit-il avec amertume. Alors qu'importe si la mort l'est aussi ?

- Non ! Je ne veux pas te tuer ! Écoute, laissons faire le temps, et le hasard. Si nous sommes pris, le problème se réglera de lui-même. Sinon, qui sait, nous trouverons peut-être une solution ?

- Quelle solution ? Il n'y en a pas.

- Peut-être que si... Peut-être... Tu as bien entendu raconter la Révolte, les Niveaux Fermés, et l'histoire des hommes qui s'y réfugièrent ?

- Mais c'est une légende, Gerd ! C'est aussi réel que l'Arli, où hommes et femmes sont égaux ! Je ne suis plus un enfant !

- Une réalité cachée peut exister derrière une légende... Promets-moi d'attendre ! Promets-le-moi ! Et si nous ne trouvons rien, moi, je promets de t'aider à mourir. D'accord ?

- Très bien. J'attendrai encore un peu. Mais tu me jures que tu me pousseras dans le puits ?

- Si nous ne trouvons rien, oui.

Je reculais l'échéance, et je le savais. Il se croyait lâche, j'étais plus que lui. Je lui parlais légendes, attente, alors qu'il avait raison. Il n'existait plus d'avenir pour lui. Et en essayant de le garder en vie, j'avais toutes les chances de mettre fin au mien. Mais J'étais incapable de le tuer. Je ne pouvais pas le pousser vers la dissociée, qui avalerait son corps en une seconde. J'aurais plus volontiers sauté dans le puits moi-même. Qu'importaient les risques ? Et la fin qui nous attendait, lui comme moi ? Quelque temps, nous aurions au moins défié l'injustice. Ça en valait la peine. Un sursis... Pourquoi l'écourter ?

- Je dois m'en aller, Mauri. Tu me jures que tu n'iras pas au puits ?

Les aérateurs ronflaient doucement. Mauri était assis, adossé à la muraille. La lumière de la lampe tirait des rejets de cuivre de ses cheveux et de sa barbe. Deux plis amers déformaient sa bouche.

- Je voudrais bien avoir le courage d'y aller. Tu devras m'aider, Gerd. J'ai ta promesse, et je te la rappellerai !

- Tu n'iras pas au puits !

J'avais martelé la phrase. Je voulais qu'il le dise. Je craignais que, dans l'angoisse de la solitude, il ne finisse par le faire quand même.

- Je n'irai pas. Aucun risque. J'ai bien trop peur. Je suis lâche, je te dis !

Il avait presque crié, et je lui fis le signe du silence. La prudence restait nécessaire, même à cette heure tardive.

- Je ne crois pas que tu sois lâche, Mauri. Qui aimerait la mort ? Seuls les vieux, qui ont rempli leur vie, parviennent à l'accepter, et encore, pas tous. Elle me fait peur aussi, tu sais...

- Raison de plus pour que je ne t'entraîne pas avec moi.

- Oh ! Ne recommence pas ! Je t'ai fait une promesse, et tu m'en as fait une aussi. Nous attendrons, c'est tout.

Il ne répondit pas, et haussa les épaules avec une sorte de lassitude fataliste. Je ne l'avais pas convaincu. Il n'espérait plus rien.

Ma couchette me sembla dure, et je ne parvins pas à trouver le sommeil. Des pensées noires tournoyaient dans ma tête. Durant un moment, avec un total égoïsme, je regrettai d'avoir un jour pris du retard dans ma tâche, et d'être revenu au travail en avance. Si j'étais retourné au jardin avec les autres... Si je n'avais pas découvert Mauri seul... Si... Si...

J'eus peine à obéir aux sonneries stridentes du réveil. Le manque de sommeil m'épuisait de plus en plus. La douche que je pris

glacée me ranima un peu.

J'allai travailler au verger. Il embaumait, dans la gloire de la floraison. Les abeilles butinaient avec une bourdonnante frénésie.

Je passai près des ruches, avec Victo tandis qu'Adol faisait un large détour. Qui sait pourquoi les abeilles détestent certains hommes ? Sans motif compréhensible, Adol avait un jour été attaqué par un flot blond d'insectes furieux. Je revoyais sa course gesticulante et j'entendais encore ses glapissements. De très nombreuses piqûres lui avaient valu un séjour à l'infirmerie. Depuis, il se méfiait, et passait très à l'écart des ruches.

- Ce rat empoisonné, dit Victo, méprisant. Les abeilles ne sont pas comme les femmes. La flatterie et la servilité les laissent insensibles.

Je bâillai, en entamant l'éternel arrachage des mauvaises herbes.

- Qu'est-ce que tu as, Gerd ? demanda Victo. Tu dors mal ? Depuis quelque temps, tu parais toujours ensommeillé.

- J'ai des insomnies.

- Va voir l'Ingénieur Médi.

- Oh, ce n'est pas la peine, ça passera.

- C'est toujours la peine. Il est anormal qu'un garçon de ton âge ne dorme pas. Tu es sûr que tu n'as pas d'ennuis ? Tu peux tout me dire, tu le sais. Je ne répète jamais rien. Parfois, confier ses problèmes soulage...

Brusquement, j'eus envie de me décharger de mes angoisses. Victo aurait été de bon conseil. J'allais parler quand je découvris Adol à bonne portée d'oreille, dissimulé comme par hasard derrière un tronc. Je n'aperçus de lui qu'un morceau de sa manche, qui scella ma bouche.

- Non je n'ai pas d'ennuis, Victo. Je suis un peu fatigué ces temps-ci, voilà tout.

Les yeux noirs, encore vifs et brillants dans les plis des rides me scrutèrent, puis les paupières fripées battirent.

- Je suis ton ami, Gerd. Ne l'oublie pas.

- Je le sais. Si j'avais besoin d'aide, je t'en demanderais.

Je ne mentais pas tout et fait, mais l'instant où j'aurais pu faire des confidences à Victo était passé. Et je remerciais Adol. Sa manie d'espionnage m'avait évité de parler inconsidérément. Je ne craignais pas une trahison de Victo, mais le mettre au courant de mes problèmes aurait pu l'entraîner dans ma chute. Que la Psycho en vienne à m'interroger, et je ne pourrais rien taire. Absolument rien.

Le même soir, j'eus à affronter Théode, qui, lui aussi, s'inquiétait. Il me trouvait mauvaise mine, et s'étonnait que je ne sois plus, le soir, disponible pour nos habituels bavardages. Il ne fut pas

mieux convaincu que Victo par mes prétextes : fatigue et mauvais sommeil. Et lui aussi me rappela l'amitié.

Je me tus quand même. Le fardeau était mien. Je ne pouvais m'en décharger, et faire partager les risques à mes amis.

III

Après avoir laissé à Mauri des provisions pour deux jours, j'assistai au récital donné par Josep. Je ne pouvais m'en dispenser sans éveiller quantité de soupçons. Qui, fatigué ou pas, n'aurait pas été entendre Josep ? Toute la Matriarchie reconnaissait son talent. Il avait des privilèges qu'aucun homme n'aurait pu obtenir. Avant de punir Josep, même la Matriarche y aurait regardé à deux fois. Sa popularité était sans égale.

Il chantait pour nous, les hommes. Il chantait le travail, la fatigue, la tristesse monotone des jours, avec une voix douce qui se cassait un peu dans les notes hautes. Sa guitare exprimait plus de violence cachée que les mots. Ses chansons étaient toujours assez astucieuses pour se traduire sur plusieurs plans. Les femmes ne pouvaient officiellement s'en plaindre, mais nous savions, et cela nous suffisait.

Outre un don total de poésie, Josep avait aussi le génie de la musique. Ses airs étaient, tout à la fois, faciles et complexes. L'oreille croyait les retenir sans peine, mais leur subtilité apparaissait dès que l'on tentait de les chanter. A moins d'avoir un gosier très agile, ceux qui fredonnaient du Josep n'en exprimaient que des fragments.

Josep avait la trentaine. Un petit homme, très brun de peau et de poil. Il avait un visage aigu, plutôt séduisant. Ses yeux sombres semblaient toujours exprimer une ironie douce amère. Il se déplaçait, sur scène, avec une souplesse nerveuse.

Lorsqu'éclatait la marée des acclamations, il paraissait s'éloigner. Le contact noué durant le chant se rompait. Il était impossible de dire si nos cris, nos applaudissements, lui faisaient plaisir, ou l'ennuyaient.

Ce soir-là, j'écoutai, durant une heure, cette voix qui exprimait pour moi, pour tous, ce que je ressentais sans pouvoir le dire.

Victo et Théode étaient assis sur des sièges voisins du mien. Nous avions fait la queue longtemps pour obtenir des places, ce qui réclamait une bonne dose de patience.

Il était possible, bien sûr, de suivre la retransmission du récital sur un écran public, mais, personnellement, je trouvais que le contact n'était pas aussi bon. A en juger par l'affluence, je n'étais pas le seul de cet avis.

Comme il le faisait toujours, Josep conclut son spectacle par le Chant de la Révolte, traité, évidemment, comme une légende. D'après les femmes, d'après même bon nombre d'hommes, c'en était une. Pour moi aussi plus ou moins, mais, chaque fois que j'écoutais cette chanson, l'histoire de ceux qui s'étaient battus pour l'égalité des droits,

et qui, vaincus, avaient cherché refuge dans les Niveaux Fermés, devenait réalité.

Tandis que je piétinais dans le lent écoulement de la foule, je rêvais.

- Elles disent que c'est une légende, dit Victo, mais ce n'en est pas une. C'est réellement arrivé. Dans le passé, les hommes se sont vraiment battus pour l'égalité. J'y crois. Mais ils n'ont pas gagné. Les femmes avaient les armes, et eux n'avaient que leurs mains, et leurs outils...

- Ce qui a été fait pourrait se refaire, chuchota Théode, si bas que je fus seul à l'entendre.

- Mais, demandais-je, où allèrent-ils ensuite ? Ces Niveaux Fermés ? Où seraient-ils ?

- La Grande Mère le sait, répondit Victo. Mais j'ai entendu dire que pour trouver les Niveaux Fermés, il faut monter.

- Monter ? dit Théode. Comment serait-ce possible ? Les femmes contrôlent nos déplacements. Dans toute sa vie, un homme ne connaît guère plus que deux ou trois Niveaux. Seules les femmes peuvent connaître toute la Matriarchie.

- Et Josep, dit Victo. Josep voyage. Il chante partout, à tous les Niveaux. Lui sait peut-être où sont les Niveaux Fermés. S'ils existent vraiment...

Josep. Josep le voyageur, qui savait peut-être quelque chose sur un lieu mythique, où des hommes traqués avaient cherché refuge... Légende... Réalité... Un refuge. Un refuge pour Mauri. Et pour moi... Grande Mère ! Si seulement j'avais pu parler à Josep ! Mais comment ? Josep n'était pas plus facile à rencontrer que la Matriarche. Sa trop grande popularité l'obligeait à se propager. On pouvait écrire à Josep, mais le voir ?

Lors de ses récitals, des agentes de la Psycho Police veillaient sur Josep et écartaient de lui les admirateurs trop enthousiastes.

Après avoir beaucoup réfléchi, je décidai d'envoyer une lettre à Josep. Sans doute ne la lirait-il jamais... Parcourue d'un œil distrait par un secrétaire, elle aboutirait sûrement au puits de récupération, mais qu'avais-je à perdre ?

*

**

Une fois de plus, je me relevai pour aller commettre mes larcins nocturnes.

Tant que je restais dans les couloirs, je ne risquais rien. J'étais dans mon Secteur, j'avais le droit d'y être. Même vêtu comme un jardinier, Mauri n'aurait pas pu rencontrer quelqu'un dans les couloirs sans éveiller des soupçons. Il était étranger au Secteur. Quiconque l'y découvrant se serait demandé ce qu'il avait à y faire. Moi, j'étais à ma

place.

Extrêmement réduite, la circulation nocturne n'en existait pas moins. Pour une raison ou une autre, des hommes se relevaient parfois, et se déplaçaient.

En prenant soin de dissimuler dans mes vêtements ce que j'apportais à Mauri, je n'avais pas grand risque à croiser un camarade. Il se contentait d'un vague bonsoir, et ne s'interrogeait pas sur ma présence.

Le danger commençait aux cuisines. Je n'avais strictement rien à faire là. D'autant moins que les portes étaient fermées pour la nuit. Pour m'introduire dans la place, je dévissais une grille d'aération.

Quiconque me surprendrait en tirerait la conclusion immédiate : voleur ! Voler était un crime contre la Matriarchie...

Sans parler du reste. Par le même moyen : grille d'aération, je volais des piles dans la réserve pour la lampe de Mauri. Je rapportais à la blanchisserie ses vêtements salis pour en prendre des propres. Un contrôle des stocks inopiné ferait découvrir ces irrégularités. Auquel cas, il y aurait sans doute une enquête.

Mauri n'avait pas tort, lui et moi étions installés dans un provisoire qui finirait inéluctablement par déboucher sur la catastrophe.

Ce soir-là, la peur qui m'accompagnait toujours dans mes expéditions se faisait plus intense. Et se doublait d'une sensation de malaise. Il me semblait être surveillé par des yeux innombrables.

Deux fois, en allant aux cuisines, je crus entendre un bruit furtif. Je me retournai brusquement, pour ne découvrir que le couloir vide. Mais, de nuit, il n'était plus éclairé que par les veilleuses, ce qui laissait bien des zones d'ombres.

Mon acuité auditive, démultipliée par la peur, explorait le silence. Avais-je vraiment entendu un bruit, ou mon imagination, surexcitée par la crainte, l'avait-elle inventé ? Étais-je suivi ? Guetté ? Par qui ? La Psycho Police ne se serait pas souciée de filer un coupable présumé. Elle se serait contentée de l'arrêter et de l'interroger. Pour découvrir très vite la vérité absolue. L'esprit humain ne résiste pas au Sondage.

Je suais en dévissant la grille d'aération. Je suais en ouvrant le placard réfrigérant. Une bouffée d'air gelé me glaça, et le ronron du moteur qui s'enclenchait me fit sursauter.

Je pris de la viande, des légumes, des fruits. D'ordinaire, je mangeais par la même occasion, mais rien ne me tenta. Du moins, je feignis de le croire. En réalité une peur croissante asséchait ma bouche, et j'aurais été incapable d'avalier.

Je répartis la nourriture en petits paquets, et les logeai dans ma chemise. Ils épaissirent un peu ma taille, mais pas au point

d'attirer l'attention. Je m'éclairais d'une lampe-crayon, assourdissant encore sa lumière de mes doigts.

La cuisine était une caverne d'ombres, et mille monstres s'y tapissaient.

Je sortis et revissai la grille. J'aurais dû me détendre. La partie vraiment dangereuse de l'opération était terminée. Mais la peur demeurerait, avec cette sensation d'être guetté.

De nouveau, je vérifiai le couloir. Rien. Mais toutes ces taches d'ombre pouvaient dissimuler n'importe quoi.

Je me remis en route.

J'étais presque à destination quand, pour la troisième fois, il me sembla percevoir un bruit. Très léger, mais bien réel.

Je continuai à avancer, tout mon être concentré dans mes oreilles.

Personne n'ayant rien à faire de nuit dans les jardins, le couloir qui y menait n'avait pas de veilleuses. J'en poussai la porte, me glissai dans l'épaisse noirceur comme on se cache, et refermai le battant derrière moi.

J'attendis. Très très longtemps. Mon cœur battait sur un rythme accéléré. Le noir collait à ma peau, à mes yeux, comme les rets d'un piège.

La porte s'entrebâilla, imperceptiblement, faisant naître une strie de clarté.

Une silhouette sombre se glissa dans la fente, sans un bruit, avec une prudente lenteur.

Mon estomac se tordit. Une panique à son paroxysme me vida de toutes pensées cohérentes. Je me ruai sur l'arrivant et empoignai son cou avant d'avoir calculé mes actes.

Il y eut une lutte frénétique. L'assailli se débattait furieusement, tentant de me frapper du genou à l'entrejambe, cherchant mes yeux de ses ongles.

Je serrai, de toutes mes forces. Je ne pensais à rien d'autre qu'empêcher cette gorge de laisser échapper des cris. Mes doigts s'enfonçaient dans de la chair puante. Des pieds cognaient mes tibias, des poings martelaient mon torse, sans autre effet que resserrer mon étreinte. Je ne savais pas ce que je tenais. La seule chose importante était interdire les cris.

Aveuglément, instinctivement, je serrai et serrai, comme un animal tue pour survivre. Il n'y avait plus d'humanité en moi. Je ne savais plus si le temps s'écoulait. Tout s'était figé dans une séquence d'éternité.

Le cou sous mes doigts devenait flasque. Les soubresauts fous du corps se muaient en tressaillements, de plus en plus faibles, mais je n'en eus pas tout de suite conscience. Je serrais toujours.

Mes facultés de raison me revinrent, et l'animal fou de terreur que j'étais recommença à penser. Le corps ne bougeait plus. Son poids tirait sur mes bras. Je le lâchai. Et me rappelai que j'avais en poche une lampe-crayon.

Le mince rayon lumineux balaya un visage pourpre, aux yeux exorbités. La langue violacée j'jaillissant des dents.

Il me fallut quelques secondes pour reconnaître, sous ce masque de pendu, Adol !

Adol qui m'avait suivi, épié, Adol qui n'avait pas pu s'empêcher d'obéir à sa nature. Qui avait tenté de me prendre au piège, et s'était fait lui-même piéger.

D'une façon ou de l'autre, j'avais attiré l'attention de ce rat infaillible dès qu'il s'agissait de nuire. Le soupçon né, il ne pouvait que s'acharner à tout découvrir. Il m'avait filé, ce soir se réjouissant à l'avance du rapport qu'il ferait à Marça, se délectant à l'idée de me faire punir, mais n'imaginant tout de même pas la réalité : crime contre la Matriarchie, et non petit délit. Et n'imaginant pas non plus que ma terreur pourrait me rendre très dangereux.

Pour la dernière fois, Adol avait suivi ses instincts d'espion-né. Il était mort.

Je regardais ce visage rendu hideux par la strangulation. Je le haïssais. Mon crime ne m'inspirait pas de remords. Je n'avais pas fait plus qu'éliminer une vermine.

Malheureusement, même mort, Adol restait nuisible. La trace de mes doigts s'inscrivait sur son cou. Impossible de transformer ce meurtre en accident. Je n'avais d'autre solution que jeter le corps dans le puits de récupération.

Et la disparition d'Adol amènerait une enquête. Pas très poussée, il s'agissait d'un homme, pas d'une femme, donc d'un être sans importance. Mais, de routine ou non, l'enquête aurait lieu. Que j'inspire aux enquêteurs le plus petit soupçon, que leurs yeux exercés devinent la moindre trace de peur, et je serais sondé.

La catastrophe qui menaçait depuis que j'avais découvert Mauri dans les kartènes était presque là.

J'essayai de réfléchir avec un semblant de logique. Ma terreur nauséuse ne me rendait pas la tâche facile.

Je finis quand même par envisager une possibilité de repousser l'échéance. Pour y parvenir, il me faudrait l'aide de Théode et de Victo. Ce qui les entraînerait avec moi dans le crime. En avais-je le droit ?

Je commençai par aller jeter le cadavre dans le puits le plus proche. Il s'engloutit dans le gouffre d'ombre. La dissocieuse ronronna en digérant sa proie.

Puis j'allai mettre Mauri au courant des nouveaux

développements de la situation. Il écouta mon récit sans faire de commentaires, et sans manifester de surprise. Et dit ensuite :

- Il fallait s'y attendre. A présent, c'est le puits pour nous deux. Ça sera sans doute plus facile de sauter ensemble, mais j'aurais voulu que toi, au moins, tu puisses vivre.

- Je crois que ce n'est pas encore le puits. J'ai un plan.

Je le lui détaillai.

- Ça pourrait marcher, admit-il. Mais crois-tu que cela en vaille la peine ? Je veux bien ne pas douter de tes amis, mais les risques se multiplient et la fin viendra tout de même. Il n'y a pas d'issue, Gerd, tu le sais aussi bien que moi.

- Si, dis-je, il y en a Les Niveaux Fermés.

- Gerd, tu...

- Non. Ne me parle pas de mythe. C'est une réalité. Et nous le prouverons. Le problème d'Adol réglé, nous passerons au suivant.

J'avais parlé avec un maximum de conviction, autant pour balayer mes propres doutes que ceux de Mauri. Dans le bleu morne de ses yeux, une petite lueur d'espoir s'alluma.

*

**

L'eau qui coulait dans le lavabo rythma mon récit, durant que j'avouais, à voix chuchotante, tous mes crimes à Théode et à Victo.

Je me hâtais, et résumais. La nuit avançait, et il restait beaucoup à faire avant le matin.

Les yeux bruns de Théode débordaient d'incrédulité. Victo plissait les paupières. Tous deux se taisaient.

Je les avais réveillés pour leur demander de m'accompagner aux douches. A cette heure tardive, nous pourrions y parler sans trop de risques. Et j'avais ouvert un robinet pour que le bruit de l'eau étouffe ma voix murmurante. Nos trois têtes étaient proches.

Mon récit terminé, Victo exprima :

- Je savais que tu avais des ennuis, Gerd, mais je dois dire que je ne les imaginais pas aussi graves. Je ne te blâme pas. La condamnation au Rejet me paraît toujours sembler être une monstruosité. Je n'ai jamais frappé un Rejeté. Lorsque retentissait l'appel à la curée, je préférais fuir. Le courage, et l'occasion de faire ce que tu as fait m'ont manqué, c'est tout. Quant à Adol, je l'aurais volontiers tué moi-même. Je suis un vieil homme. Ma vie approche de son terme. Qu'elle doive être écourtée ne me gênerait pas tellement. Je t'aiderai. Mais Théode est jeune...

- Théode est adulte, dit mon ami blond. J'ai peur, je l'avoue. Très peur. Mais je t'aiderai aussi. Notre vie n'est pas si merveilleuse qu'il faille s'y accrocher à tout prix. Travail, punitions, injustices. Tu as réussi à me faire croire aux Niveaux Fermés. Nous les chercherons.

Mille impondérables auraient pu faire échouer mon plan, mais il réussit.

Victo, qui les gardait en tant que Premier Jardinier, fournit des fiches de travail remplies par la petite écriture pointue d'Adol. Les doigts agiles de Théode, qui savaient tout imiter, fabriquèrent un faux message, où Adol annonçait son intention de se suicider.

Les hommes sont capricieux, versatiles, enclins aux dépressions sans motifs, tout le monde sait cela. Ces stupides animaux se suicident volontiers. Une façon comme une autre d'échapper au travail. La paresse n'est pas leur moindre défaut.

L'enquête, un peu plus que routinière, fut menée par Marça. La Psycho n'intervint même pas. Ses activités d'espion n'avaient pas rendu Adol populaire. Il n'avait pas un seul ami, tous les jardiniers le détestaient vigoureusement. Il n'était donc pas surprenant qu'il n'ait confié à personne les raisons de sa dépression.

Marça n'avait ni finesse, ni intuition. Elle ne soupçonna rien. La fiche qui attestait de l'existence d'Adol, jardinier du Secteur 42-23 Sud, fut détruite, comme l'avait été son corps.

Et il ne resta plus trace du rousseau chafouin, qui avait employé toute sa courte vie à nuire. Seule la récupération le rendit enfin utile.

IV

Comment pourrions-nous monter, Mauri ?

Sous-entendu, sans utiliser les ascenseurs, contrôlés par les femmes.

Une fois de plus nous parlions des Niveaux Fermés. L'ancienne tâche de Mauri, l'entretien du réseau de ventilations pouvait lui avoir fait connaître un chemin ignoré des autres.

- Il y a, répondit-il, le grand puits central. Tous les couloirs d'aération y mènent.

- Il serait possible de monter par là ?

- Possible ? Ça dépend du sens que tu donnes à ce mot. Il existe des échelles, scellées à la muraille. Mais sais-tu comment nous les appelons ? Les échelles de la mort. Elles sont étroites, très anciennes, en mauvais état. Personne n'irait les utiliser sans y être contraint. Les risques de chute seraient énormes.

- Mais pas plus grands que ceux que nous courons actuellement. Tu parlais de contrainte. Nous sommes contraints. Il faut bien tenter l'évasion. Qu'y perdrons-nous de plus que ce que nous avons déjà à perdre ?

- C'est juste, mais sauter dans le puits de récupération serait plus aisé. Tu ne connais pas ces échelles. Moi, si. Et jusqu'où faudra-t-il monter ? Pendant combien de jours ? De mois ? Vers quel but illusoire ? Que mangerons-nous ? Il nous faudrait des tablettes d'aliments concentrés, au moins. Vois-tu comment nous pourrions nous les procurer ? Si nous étions sûrs, encore, de trouver vraiment un refuge... Nous allons courir à une mort certaine, et sans le moindre espoir. A choisir entre deux suicides, je préfère le puits de récupération. Ce sera plus rapide.

- Eh bien, pas moi ! dis-je. Moi, je crois aux Niveaux Fermés. Et je préfère mourir en montant qu'en descendant !

J'essayais surtout de m'en persuader. Et Mauri avait raison, au moins sur ce point : entreprendre cette expédition demanderait quand même un minimum de préparation.

- Gerd, dit Mauri, je regrette d'avoir accepté, égoïstement, ce que tu as fait pour moi. J'aurais dû me tuer. Je devrais le faire, très vite. Toi, Victo et Théode seriez sauvés.

- Ce n'est pas du tout certain. Passés ou non, nos crimes n'en seraient pas effacés. Le hasard d'un Sondage les ferait découvrir. Jusqu'à notre mort, cette crainte-là demeurera. Il est trop tard, Mauri. Nous ne pouvons plus revenir en arrière. Et je te rappelle que tu m'as fait une promesse.

- Très bien. Je monterai avec toi. Peut-être as-tu raison. Mieux

vaut mourir en tentant quelque chose. Mais il faudra préparer l'expédition. Nous aurons besoin de cordes, et d'un pistolet lance-pitons. Nous rencontrerons sans doute des échelles en trop mauvais état pour être utilisables. Il nous faudra aussi des vivres, des gourdes pour l'eau, des lampes, des...

- Arrête ! Et sériens les problèmes. Le plus important est la nourriture. Je vais y réfléchir. Réfléchis de ton côté. Théode et Victo s'y mettront aussi. Nous finirons bien par trouver une solution.

- Je voudrais bien, dit Mauri assez une grimace ironique, avoir ton optimisme.

Moi, j'aurais bien voulu être aussi confiant que je m'efforçais de le paraître.

Je laissai Mauri pour aller dormir quelques heures. La nuit prochaine, Théode me remplacerait. Et Victo aurait son tour la suivante.

Tous deux aidaient insisté pour que nous partagions les risques. J'avais discuté un moment, puis le courage m'avait manqué pour refuser cette aide. La tension nerveuse et le manque de sommeil m'épuisaient.

*

**

Nous avons tourné et retourné cent fois ce problème des vivres. Les tablettes d'aliments concentrés existaient, mais pas la possibilité de nous en procurer.

Durant cette période, où je travaillais machinalement, l'esprit tout entier occupé à tenter de résoudre un problème insoluble, une diversion très inattendue se produisit.

Josep répondit à ma lettre.

J'avais peiné pour la rédiger. Un garçon apprend à lire, écrire, et calculer, mais son instruction ne va pas plus loin. Elle est bien suffisante pour les tâches qu'il aura à accomplir. Les hommes manquent de cervelle, c'est un dogme établi dans la Matriarchie. Seules les femmes sont aptes à gravir les échelons du savoir.

J'étais capable de tracer des lettres, mais exprimer par écrit ses idées est moins simple que parler. Il faut agencer les phrases, ne pas oublier l'orthographe. Je n'y étais pas très habile. J'avais fait de mon mieux pour tenter de faire comprendre que mon désir de parler à Josep allait plus loin qu'une simple envie de rencontrer un artiste très célèbre.

Je n'espérais à peu près rien de cette lettre et, trop occupé de mes angoisses, je l'avais oubliée.

La réponse que je reçus me stupéfia.

Parmi ses innombrables admirateurs, Josep m'avait choisi pour passer avec lui une journée. Il le faisait de temps à autre, avec

l'accord de la Matriarchie. Cette sorte de loterie mettait les hommes en fièvre.

En envoyant ma lettre, je n'en avais pas espéré ce résultat. Sans mon vif désir d'interroger Josep sur les Niveaux Fermés, je ne lui aurais certes pas écrit. A quoi bon grossir, d'une missive de plus, le flot de son courrier ? J'admirais son talent, mais sa célébrité ne m'importait pas.

Théode fut transporté par la nouvelle. Lui croyait avec une grande foi aux Niveaux Fermés, plus que nous tous.

- Il saura où ils sont. Et il te le dira !

Victo était plus réservé,

- Méfie-toi quand même. Gerd, de ce que tu lui diras. Tu connais les chansons, tu ne connais pas l'homme. Il chante pour nous plaire, n'oublie jamais cela. Mais il possède de grands privilèges, et il ne voudrait sûrement pas les perdre. Parle des Niveaux Fermés comme d'un rêve, guère important, et reste sur la réserve. Il ne faut pas trop demander aux êtres, Gerd. Rien n'est si simple. Il existe des hommes mauvais, et des femmes bonnes...

Peut-être avait-il raison, mais je ne l'admettais pas facilement. Je lui promis d'être prudent. Et c'était bien mon intention. Mes problèmes personnels ne regardaient pas Josep. La seule chose importante était d'apprendre si lui, le voyageur, tenait les Niveaux Fermés pour légende ou réalité.

En dépit des difficultés, nous serions partis plus facilement, si nous avions pu fermement croire à l'existence d'un refuge. En renonçant à ce que nous ne pouvions nous procurer...

Nous avions, tout à la fois, envie de partir, et peur de le faire. L'habitude émousse tout. Jusque-là, nos crimes n'avaient pas été découverts. Nous vivions dans la crainte, mais peut-être devenait-elle moins aiguë...

Il m'arrivait de penser, dans un sursaut de terreur, qu'à nous enliser ainsi dans une routine de vols et de mensonges, nous oublierions la prudence, à quelque moment. Et ce moment-là suffirait...

- Écoutez, dis-je. Il faut que nous nous décidions. Quand j'aurais vu Josep, nous partirons. Avec ou sans tablettes, avec ou sans pistolet lance-pitons. Sinon, nous deviendrons incapables de le faire.

- Je suis d'accord, dit Théode.

- Moi aussi, dit Victo. Mais il y a mon âge. J'ai une bonne santé, mais je serai quand même handicapé... J'aurais préféré partir avec l'espoir... Il ne me reste qu'un temps de vie court...

- Mais tu pourrais rester, Victo, tu...

- Non. Je pars avec vous. Et j'essayerai de ne pas être un fardeau.

Mauri consulté dans la nuit, admit aussi qu'il fallait décider le départ. Il n'exprima pas ses doutes, mais je savais, avec une quasi-certitude, qu'il n'espérait absolument rien.

V

Il avait fallu bien des formalités, bien des autorisations et visas, pour que je parvienne ici, dans ce luxueux appartement.

Pour la première fois de ma vie, j'avais voyagé. Les ascenseurs rapides, qui m'emmenaient bien loin de mon Niveau, m'avaient stupéfié. Mes camarades du Secteur 42-23 Sud m'avaient confié, à l'intention de Josep, tant de messages que ma mémoire ne les retrouverait sûrement pas tous.

Descendu de la scène, Josep me surprit. Je le trouvai tout à la fois plus proche, et plus lointain. Plus proche par une grande gentillesse, et une simplicité qui n'avait rien de fabriqué, et plus lointain parce que le chaud courant qui se nouait quand il chantait n'était pas là. Il ne livrait rien. Sa réelle personnalité restait cachée derrière une barrière souple, mais sans faille.

J'avais passé avec lui toute la matinée, en le regardant vivre, comme il devait le faire chaque jour. Petit déjeuner, toilette, lecture d'un courrier préalablement trié par un secrétaire, puis gymnase et piscine. La qualité des installations, d'ordinaire réservées aux femmes, m'avait surpris. Comme m'avait surpris le somptueux appartement de Josep. Celui de Marça semblait minable en comparaison. En pénétrant dans cette merveille de confort, j'aurais presque cru entrer chez la Matriarche.

Victo avait raison. Josep était privilégié. Bien des Ingénieurs lui auraient envié sa position.

Nous avions parlé, assez souvent interrompus par le secrétaire, qui annonçait un appel téléphonique. Ou plutôt, j'avais parlé. Du jardinage, de mes camarades, de mon existence quotidienne. Pour répondre aux questions de Josep, sans avoir l'occasion d'en poser moi-même. Les yeux sombres du chanteur restaient un peu lointains.

Nous déjeunâmes, en tête à tête. Josep mangea peu, mais m'encouragea à puiser largement dans les multiples plats. Le repas, installé sur une table chauffante, avait été apporté par un serveur.

Par quel miracle la Matriarchie accordait-elle autant à un homme ? Le talent de Josep, il est vrai, dépassait largement celui de tout artiste de l'époque. Et bien qu'il chantât pour les hommes, les femmes l'appréciaient aussi. Ce qui lui valait une position à part où le racisme du sexe ne jouait plus. La Matriarchie, dit-on, traite chacun suivant ses mérites. Josep en avait beaucoup.

J'aurais peut-être été jaloux si une femme avait joui d'un tel luxe. Mais qu'un homme puisse en bénéficier me rendait plutôt fier.

Au dessert, je profitai d'un temps de silence pour aborder le chapitre chansons, et je fis, à mon tour, parler Josep. Il répondit

volontiers, m'expliquant les raisons qui motivaient tel ou tel vers, me parlant musique, comme si j'avais été non pas ignare, mais compétent en la matière. Cette discussion nous rapprocha. La barrière souple reculait. Josep était, et je le compris, ses chansons avant toute chose. Poésie et musique basaient sa vie et y tiendraient toujours la plus importante place. Le succès n'était qu'accessoire. Il l'appréciait, mais aurait pu s'en passer. Tant qu'il pourrait jouer et chanter, il serait satisfait.

J'en arrivai, de chansons en chansons, au Chant de la Révolte, et je demandai à Josep si, à son avis, les Niveaux Fermés existaient réellement.

- Il faut le croire. répondit-il, Les hommes ont besoin d'espoir.

- Mais toi ? Tu y crois ?

- Si je le chante, je le crois.

Ce n'était pas une réponse. Pas celle que je cherchais, en tout cas.

- Josep, dis-je, je t'en prie. Ce que je te demande est important pour moi. Tu as voyagé, tu as visité plus de Niveaux que tout homme. Aurais-tu vu quelque chose qui pourrait être un commencement de preuve ?

Il se taisait. Ses yeux sombres avaient une expression indéchiffrable.

Après un temps de silence, il demanda :

- Pourquoi est-ce important pour toi ? Tu ne veux pas me le dire ? Ta lettre était étrange, et c'est pour cette raison que je t'ai choisi. Je reçois beaucoup de courrier. D'ordinaire, les hommes désirent me rencontrer pour se frotter à ma célébrité, comme si elle pouvait être un remède magique à leurs misères. Mais pas toi. Tu voulais autre chose. Un besoin profond passait entre les mots. Ce qui t'intéressait, ce n'était pas Josep. Qu'espères-tu des Niveaux Fermés, Gerd ?

Il n'était pas seulement poète et musicien, mais aussi intuitif. Il commençait à me deviner trop bien. Je me préparai et biaiser, en choisissant d'avance mes phrases. Le secrétaire qui entra pour annoncer un appel téléphonique me sauva. Il prononça un nom de femme : Catéri. Josep ne changea pas d'expression, mais, au quart de seconde, il me sembla avoir été frappé d'un choc physique.

Il se leva, s'excusa, et disparut en disant au secrétaire qu'il prendrait la communication dans sa chambre.

Je terminai, sans faim aucune - j'étais gavé - une énorme tranche d'un fruit de serre inconnu. En échafaudant une défense, au cas où Josep reviendrait sur le sujet Niveaux Fermés. De toute façon, s'il n'y revenait pas, il faudrait que je le fasse. Je voulais une réponse précise. Il n'aurait dit ni oui, ni non. Peut-être savait-il...

Mais le sujet ne fut pas repris. Lorsque Josep revint, nous déménageâmes pour passer dans sa salle de travail.

Il joua, et chanta. Plus pour lui que pour moi, mais j'eus ainsi la primeur de quelques compositions nouvelles. Il me fit l'honneur de me demander mon avis. Il n'était pas le genre d'homme qui a besoin de mensonges, et je dis honnêtement ce que j'aimais, ce que j'aimais moins, et pour quelles raisons.

L'après-midi était bien avancé, et j'étais soûl de musique, quand Josep posa sa guitare.

- Nous allons bavarder en prenant un verre, dit-il. Je voudrais que tu me parles de toi, sans réticences. Ce que tu diras ne sortira pas d'ici. Personne ne nous écoute, et je ne répète jamais ce que j'entends. Je veux savoir ce que tu aimes, ce que tu détestes, ce que tu penses, quelle est la vie d'un jardinier, du matin jusqu'au soir. Tu veux bien me le dire ?

- Mais pourquoi ?

- Comment crois-tu que je fais mes chansons ? Que je chante le travail ? Ce n'est pas moi qui l'accomplis. J'ai besoin de documentation. Où la prendrais-je, sinon dans la réalité ? Parle-moi de toi.

Je parlai. Je vidai un verre, deux, puis tout s'embruma. Je n'étais pas ivre, je n'aurais pas commis cette imprudence. J'avais très largement délayé d'eau un mince fond d'alcool. Mais il se produisit un incompréhensible phénomène, qui voila la réalité.

Je devins loquace, prolix, intarissables. Je parlai, je parlai. Un flot de questions me poussaient à me répandre plus encore. Une diarrhée verbale m'échappait, sans que ma conscience brumeuse y prenne part. Je me sentais bien, à l'aise, enfoui dans l'épaisseur moelleuse d'un siège totalement confortable.

Puis les paroles même perdirent leur sens. Je glissai dans le sommeil.

Quand je me réveillai, Josep me frottait le visage d'un linge humide. Je le repoussai d'une main sans force, en grognant. J'étais engourdi, ahuri, la bouche sèche.

Josep me tendit un verre plein d'un liquide laiteux et pétillant.

- Bois. Tu te sentiras mieux.

J'avalai docilement, trop abasourdi pour penser. Le liquide, légèrement amer, laissa sur ma langue un film granuleux. Dès que je l'eus ingéré, je me sentis mieux. Ma tête s'éclaircit.

- Qu'est-ce qui m'est arrivé ?

Je posais la question autant à moi qu'à Josep.

- Je t'ai joué un tour, Gerd, et je voudrais que tu me le

pardonne. Vois-tu, la plupart des hommes vivent plus ou moins dans la peur. Elle leur ferme la bouche. Ils craignent de se confier, et moi, j'ai besoin de connaître leurs espoirs et leurs rêves pour faire mes chansons. Lorsque je reçois un admirateur qui me semble intéressant, j'agis avec égoïsme. Je lui fais prendre, à son insu, une drogue pour lui délier la langue. C'est ce qui t'est arrivé.

La terreur et la rage me retournèrent brutalement l'estomac. Grande Mère ! Est-ce que je lui avais tout dit ? Comme au moment où j'avais pris Adol à la gorge, une réaction animale me poussait au meurtre. Mes muscles se crispaient.

- Non ! dit vivement Josep, ne m'attaque pas ! Attends que je t'aie tout expliqué. A tes yeux, j'ai agi d'une façon inexcusable. En réalité, ce n'est pas tout à fait vrai. Tout ce que je peux découvrir en droguant un de mes visiteurs ne sort jamais. Je te le jure, et tu peux me croire. Les petits Secrets que j'apprends ne sont jamais livrés.

- Des petits secrets ! T'ai-je vraiment tout raconté ?

- Oui.

Mon envie de tuer atteignait la frénésie. Il savait ! Tout ! Même s'il ne mentait pas en disant qu'il se tairait, quelle garantie avais-je ? Rien ne pouvait justifier ce qu'il m'avait fait. Rien. Il méritait d'être entraîné dans le désastre. Avec moi. Avec nous.

Il était intuitif. Il devina ma réaction.

- Attends ! Me tuer m'arrangerait rien. Tu dois m'écouter. Un peu de patience. J'ai bien des choses à te dire. Et je vais me livrer, moi aussi, entre tes mains.

Sa voix était calme, persuasive. Je me détendis un petit peu.

- Écoute-moi, dit-il. Je veux partir avec vous.

- Tu es fou !

- Non. Comme toi et tes amis, je me trouve dans une situation désespérée. Et les Niveaux Fermés existent. Cela, c'est une certitude. Il y a quelques années, j'ai donné un récital au Niveau 17. J'ai l'esprit curieux. Je l'ai visité, comme je le fais quand j'en ai l'occasion. J'aime me promener seul, de nuit. Marcher est pour moi une détente, et m'aide à clarifier mes idées. Je me suis perdu dans des couloirs désaffectés. C'était un monde irréel, sombre, qui naissait par fragments de la lumière de ma lampe, et retournait au néant après mon passage. Un monde qui semblait remonter à l'aube de la Matriarchie. Sur ces murailles lépreuses, j'ai pu lire deux ou trois inscriptions, encore assez claires, malgré l'usure du temps. Une, en particulier : Niveau 517. Pas 17, 517. Tu comprends ? Ça veut dire qu'il en existe d'autres, plus haut. Que les Niveaux Fermés sont bien réels. Je veux partir avec vous !

J'étais soulevé par une exaltation qui balayait la peur et la colère. Les Niveaux Fermés existaient ! Grande Mère ! Ils existaient !

Et des hommes traqués avaient pu s'y réfugier...

- Je veux partir avec vous ! répéta Josep.

Sa noix s'était durcie. Elle restait calme, mais la note métallique qui s'y inscrivait annonçait une ferme décision.

Je ne comprenais pas. Pourquoi voulait-il fuir ? Lui ? Qui avait tout, le talent, la célébrité, et une position que même les femmes pourraient lui envier. Pourquoi ?

- Mais tu es Josep !

- Je suis Josep. J'ai une existence très confortable, et quantité de privilèges. Ça ne fait pas de moi une femme. Nous vivons dans la Matriarchie, pas dans le monde idéal de l'Arli. Même en étant Josep, je dois me rappeler que mes privilèges ne sont que tolérés. Et ils ne le seront sûrement plus longtemps. Je me suis heurté et la Matriarche. Elle et moi sommes en rivalité pour la même femme.

La Matriarche ! Elle avait la réputation de haïr les hommes, jusqu'à ne pas les admettre pour l'accouplement. Son goût la portait vers son propre sexe. Si Josep...

- Catéri, dit-il, est l'amie en titre de la Matriarche. Je l'ai rencontrée à une réception. Je ne sais ce qui nous a rapprochés. Mais, elle et moi, nous nous complétons. Pas seulement au lit. Catéri n'est pas comme les autres. Oh ! Je sais, c'est difficilement admissible, mais, réellement, Catéri est différente. Autant qu'amants, nous sommes amis. Nous nous comprenons totalement.

- Est-ce que pourrait être l'amour ? demandai-je.

- C'est possible. Si ce mot dépourvu de sens en a un, c'est peut-être ça. Nous avons recréé quelque chose qui n'existe plus, mais qui a existé, puisque les légendes en parlent.

- Et tu veux la quitter ?

- Grande Mère ! Non ! Tu n'as pas compris ? Je veux partir avec elle.

- Une femme ! Tu es fou ! Si tu lui en parles, elle...

- Non. Gerd, Catéri ne nous trahira pas. Elle viendra avec nous.

Sa conviction était absolue, mais elle n'entraînait pas la mienne. Une femme...

- Catéri est aussi dans une situation sans issue. Ses propres goûts ne vont pas exclusivement aux femmes. La Matriarche aurait toléré que Catéri s'accouple à un mâle de temps à autre, mais pas plus. Nous avons été très prudents, mais elle a des antennes, elle devine autre chose, entre Catéri et moi, que de simples rapports physiques. Cela, elle ne le tolérera pas. A plus ou moins longue échéance, nous sommes perdus. Il faut que nous partions. J'ai eu beaucoup de chance en recevant ta lettre, et en te sélectionnant.

- Mais, tu étais certain de l'existence des Niveaux Fermés, tu

n'avais pas besoin de nous pour partir.

- Oh si ! Tu ne réalises pas quelle chance vous avez que l'un des vôtres soit spécialiste du réseau de ventilation. Presque personne ne sait où se trouve le puits central. Dans la Matriarchie, c'est un secret. Et c'est sûrement la seule voie d'évasion.

Il se tut un moment. Ses yeux sombres exprimaient angoisse, et espoir.

- Écoute, Gerd, dit-il, Catéri et moi pouvons vous aider, tout comme vous nous aiderez. Nous nous procurerons, sans trop de difficultés, les vivres et le matériel indispensables à l'expédition. Le moment venu, nous vous rejoindrons à votre Niveau, et nous apporterons tout le nécessaire avec nous.

- Plus toute la Psycho à vos trousses ! La Matriarche sera folle de rage.

- Mais non. Mais lui laisserons un message annonçant notre intention de nous suicider. Elle le croira. Nous serons morts, pas recherchés.

Malgré cette aide, qu'il pouvait en effet nous apporter, l'idée d'une femme avertie de nos projets m'inquiétait énormément. Il ne m'avait convaincu que d'une chose : lui croyait en Catéri, et il ne partirait pas sans elle.

Mes bavardages de drogué m'avaient mis à la merci de Josep. Et de Catéri... Il était trop tard. Je ne pouvais plus rien faire d'autre qu'accepter la proposition du chanteur.

Nous parlâmes. Très longtemps, Pour mettre un plan au point.

*

**

Mes compagnons accueillirent bien et mal les nouvelles que je leur apportais. Très bien celles qui concernaient les Niveaux Fermés, très mal celles relevant de Catéri.

- Une femme ! s'exclama Théode avec rage. En supposant qu'elle ne nous dénonce pas avant le départ, nous aurons à traîner un poids mort. Grande Mère ! Tu les connais ! Elles ont l'habitude d'une vie chouchoutée. Jamais elle ne supportera l'inconfort, la fatigue, le rationnement de l'eau et de la nourriture. Elle se plaindra sans cesse, exigera que nous la servions à pieds baisés...

- Ne crie pas ! l'interrompt Victo, tu fais trop de bruit. Il est inutile de t'en prendre à Gerd. Ce maudit chanteur l'a fait parler par ruse. Nous sommes bien obligés d'accepter Josep, et cette Catéri par la même occasion. De toute façon, Josep ne sera sans doute pas plus apte que cette femme à supporter l'inconfort. Lui aussi a mené une vie choquée. Et il y a moi. Je suis vieux. Il se pourrait que je vous gêne également. Ne commençons pas à imaginer les difficultés à l'avance. Nous avons décidé de partir. Nous partirons. A la grâce de la Grande

Mère...

Théode voulut bien ne plus protester. Mais son visage restait très renfrogné. Victo se grattait distraitemment l'oreille. Malgré ses paroles conciliantes, il était loin d'être enchanté.

Nous parlions dans les douches, sur fond de bruit d'eau, comme chaque fois que nous avions à discuter un plan.

- Retournez vous coucher, dis-je. Moi, je vais aller avertir Mauri.

Nous nous déparâmes.

Mauri ne fut pas plus content que les deux autres.

- Une femme ! Grande Mère ! Ce n'est pas vrai ! Est-ce que tu es fou Gerd ?

J'étais surtout exaspéré. Je n'avais pas délibérément choisi d'adjoindre Josep et Catéri à notre groupe.

- Mauri, je suis lassé des reproches. J'ai fait ce que je pouvais faire, ni plus, ni moins. Josep dit que Catéri est différente. Qu'elle ne méprise pas les hommes, et...

- Différente ! Ça n'existe pas ! Elles pensent toutes de même. Et comment pourrait-il en être autrement ? Dès l'enfance, on leur répète qu'elles valent plus que nous.

- Tu généralises, dis-je. Rappelle-toi la légende des Niveaux Fermés. Certaines femmes admirent le point de vue des hommes. Elles se battirent avec eux, et elles les accompagnèrent dans la fuite.

- Légende ! Je suis fatigué de ce mot ! Je...

- Les Niveaux Fermés existent ! Josep en a eu la preuve.

Cette affirmation réussit à faire taire Mauri. Je pus lui détailler le plan prévu.

VI

Des semaines d'attente angoissée... des contretemps... des communications téléphoniques codées avec Josep.

Tantôt je croyais le départ pour le lendemain, tantôt j'étais certain qu'il ne viendrait jamais. La tension nerveuse nous fatiguait tous, et nous ne cessions de nous chamailler.

Mauri ne supportait plus sa clausturation, ni ce qui-vive perpétuel qu'il devait s'imposer. Sa parfaite connaissance des couloirs d'aération lui avait jusqu'alors évité d'être surpris par une équipe d'entretien, mais il suffirait d'une seule fois.

Et il suffirait d'une seule fois pour trop de choses.

Nous vivions en équilibre sur une corde mince. L'espoir nous aidait à le supporter, mais parfois, il nous fuyait. Nous étions épuisés, physiquement, et nerveusement.

Marça, de mauvaise humeur, me priva de repas pour deux jours. Ce qui déclencha en moi une gigantesque envie de rire. J'eus grand-peine à la contenir. Mes nerfs surmenés m'obéissaient mal.

Encore heureux que Marça ne fût pas très fine. Ma réaction mal contrôlée n'aurait pas donné le change à quelqu'un de plus malin.

*

**

Vint enfin le dernier appel téléphonique, la dernière attente, le dernier jour, le dernier soir...

Victo et Théode étaient déjà avec Mauri, dans le couloir d'aération. Moi, j'allais rejoindre, à proximité de l'ascenseur privé réservé aux administratifs de la Matriarchie, Josep et Catéri qui devaient m'y attendre.

J'étais très nerveux. Tout s'était-il bien passé ? Avaient-ils pu se procurer la totalité du matériel et des vivres ? Et utiliser cet ascenseur privé sans être pris au piège d'un contrôle imprévu ?

Trouverais-je Josep et Catéri au rendez-vous, ou la Psycho ?

Dans la mauvaise lumière des Meilleures, je vis deux silhouettes, et un chariot chargé de sacs. Mon cœur tressautant s'apaisa. Je ne m'étonnai pas des cheveux blonds de l'homme, et de son épaisse moustache. Josep m'avait averti de son intention de se déguiser. Il portait la salopette de toile bleue des ouvriers mécaniciens. La femme avait la tenue, blouson, pantalon et casquette, d'un Ingénieur Méca.

Elle me surprit. J'avais imaginé Catéri comme une très belle femme, et elle me semblait quelconque. Petite, très mince. La

casquette dissimulait ses cheveux, et ses yeux se cachaient derrière les verres fumés de larges lunettes. La bouche, fortement maquillée, me parut trop large.

Comme prévu au préalable, je dis demi-tour. Ils me suivirent, sans se rapprocher de moi. Un Ingénieur Méca et un ouvrier pouvaient avoir des raisons de circuler la nuit, mais qu'auraient-ils fait en compagnie d'un jardinier ?

Je les guidai dans les méandres du Secteur 42-23 Sud. Comme il se devait, Josep poussait le chariot, et marchait derrière Catéri.

Nous ne croîsâmes personne.

J'ouvris le panneau mobile d'un couloir d'aération, en pressant, comme me l'avait enseigné Mauri, sur les points d'ancrage dissimulés.

Catéri entra et ma suite, puis Josep, et le chariot qui passait tout juste. Je refermai le panneau.

Nous avions à présent un assez long chemin à couvrir pour rejoindre les autres. J'avais bien appris mon itinéraire et ce passage caché serait plus sûr que les couloirs ouverts à tous.

Josep me présenta Catéri, et, oh ! surprise ! elle me tendit la main. (Une femme ne serre jamais la main d'un homme.)

Je l'acceptai comme elle était donnée : un gage de bonne volonté.

- Tout y est. dit Josep, en indiquant les sacs sur le chariot. Il y a même du supplément : quelques objets, qui seront sans doute utiles.

- Pas trop de difficultés ? demandai-je.

- Non. Et pas de traces.

A l'échelon élevé de la Matriarchie, tout est trafic d'influence, et jeux d'échanges, "Procure-moi ceci, je te procurerai cela." Chacun ayant ainsi barre sur l'autre, les transactions effectuées restent secrètes. La Psycho Police se garde bien d'intervenir. Ni Sondage ni Rejet ne menacent les femmes.

Catéri, propre amie de la Matriarche, était en bonne place pour obtenir facilement ce qu'elle désirait. Josep aussi, par sa position privilégiée.

Catira avait retiré sa casquette, libérant une chevelure d'un blond chaud, nouée sur la nuque comme celle d'un homme. Les lunettes avaient disparu, et l'épaisse couche de rouge des lèvres. Je découvris une beauté réelle, faite de charmes et d'harmonie des traits. Les yeux étaient gris, comme les miens, mais plus clairs de teinte. La bouche délibérément élargie par un maquillage excessif avait retrouvé de justes proportions. Le visage était calme, lisse. Quelle personnalité se cachait sous ce masque inexpressif ? Le temps le dirait.

Malgré la poignée de main donnée à tous, mes compagnons accueillirent Catéri avec réserve. Elle n'était pas acceptée de très bon

cœur. Elle dut certainement le sentir, mais son visage paisible exprima ni trouble, ni colère. Elle se taisait obstinément. De ma vie, je n'avais rencontré femme plus silencieuse, et plus calme. Au moins sur ce plan-là, Josep avait raison. Catéri était différente.

Nous nous préparâmes pour la première étape du voyage : rejoindre le puits central. Catéri se déshabilla sans manifester de gêne, en même temps que nous.

Sa nudité rendit sa beauté plus précise. Elle était très mince, certes, mais avait des seins pleins, des fesses pommées, des cuisses rondes. Le conditionnement enraciné nous aida à ne pas trop la voir. Même pendant l'accouplement, un homme ne doit pas détailler une femme.

Je m'inquiétai un peu. Qu'elle fût aussi tentante ajouterait un problème à ceux qui existaient déjà. Cinq hommes, et une seule femme. Qui ne choisirait, d'évidence, que le seul Josep...

Dans un monde où ils sont choisis, et ne choisissent jamais, les hommes ont l'habitude de se soulager entre eux, quand la pulsion sexuelle devient trop exigeante. Mais aucun de nous n'avait de tendances réellement homosexuelles. Et Catéri serait là, à chaque instant, comme une inaccessible tentation...

Nous nous équipâmes. Sous-vêtements chauds, tenues de sport, chaussures de marche à tiges montantes. Puis les lampes frontales. Et les sacs couvertures, et rouleaux de corde.

Josep ajouta à sa charge l'étui rigide qui enfermait sa guitare. Il ne serait pas plus parti sans elle que sans Catéri.

La femme du groupe se chargea aussi d'un sac, qui ne me parut ni moins lourd, ni moins volumineux que les nôtres. Une nouvelle preuve de bonne volonté, comme la poignée de main. Cela durerait-il ? N'en viendrait-elle pas à réclamer aigrement ses privilèges ? Je n'en étais pas certain.

Nous laissâmes le chariot dans le couloir. L'équipe d'entretien qui le découvrirait là ne s'en étonnerait pas. Un ouvrier paresseux omet parfois de ramener à son lieu de rangement un instrument de travail.

Nous nous mîmes en route. En marchant d'un bon pas. Nous étions loin du puits central, et nous espérions l'atteindre avant le matin.

Nous n'avions pas traîné, mais nous ne l'atteignîmes pas. Mauri jugea trop dangereux de continuer, et ordonna la halte.

Nous nous installâmes à une intersection de voies. Si une équipe d'entretien survenait, nous aurions des possibilités de fuite.

Théode prit le premier tour de garde. Les autres se

couchèrent. Pour limiter les risques, il nous faudrait inverser nos habitudes veille-sommeil. Y compris dans le puits central. Tous les couloirs du réseau d'aération y aboutissaient. Des lumières s'y promenant auraient pu attirer l'attention des ouvriers.

Je m'éveillai. Après m'être retourné plusieurs fois, j'admis que je ne pourrais me rendormir. Je n'avais pas encore l'habitude d'inverser les heures.

Mes compagnons dormaient, sauf deux qui, assis côte à côte, bavardaient en chuchotant. La veilleuse placée entre eux donnait une si faible lumière que je ne reconnus Mauri et Théode qu'après m'être rapproché.

- C'est Mauri qui est de garde, dit Théode, mais je n'ai pas sommeil.

- L'habitude te viendra, dit Mauri. Quand tu auras escaladé les échelles pendant des heures, je te promets que tu auras envie de dormir.

- Ça va être si dur ? demandai-je.

- Pire que ça !

Nous nous tûmes un moment. La peur... l'espoir... qui nous suivraient, tout au long de l'escalade. Et parviendrions-nous à un but ?

- Que la Grande Mère nous aide ! dit Théode.

Un vent d'aération soudait sur nos visages. Une mèche blonde flottait sur la joue de Théode. Il dénoua le lien de ses cheveux pour les rattacher.

- D'où viennent les vents d'aération, Mauri ? demanda-t-il.

- Il y a des souffleries dans chaque couloir.

- Je sais, mais je veux dire d'où viennent-ils à l'origine ?

- J'ai entendu dire qu'au Niveau 1, de grandes machines les fabriquent. Mais je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui les ait vues.

- Nous les verrons peut-être, dis-je.

- Sans doute. Où seraient-elles, sinon dans le puits central ?

Josep s'agitait. Il se leva pour nous rejoindre.

- Es-tu jamais monté au Niveau 1, Josep ? demanda Théode.

- Jamais, Le plus haut que je connaisse est le 17.

- Celui où tu as vu ce vieux numéro, 517 ?

- Oui.

- Mais pourquoi ont-elles fermé ces Niveaux ? demanda Mauri.
Pour quelles raisons ?

- La Grande Mère le sait !

C'était bien, en effet, la seule réponse possible...

- A quoi ressemblait ce Niveau 17 ? demandai-je.

- Aux autres, plus ou moins. Avec cette différence : une partie

était désaffectée. Les couloirs n'étaient pas entretenus et ne débouchaient que sur des portes closes. Et cette différence aussi : j'ai chanté pour une majorité de femmes. Il n'y avait pas plus d'un dixième de mâles. Tous parqués au fond de la salle. Un banc vide les séparait des femmes.

- Se pourrait-il que les Niveaux supérieurs ne soient occupés que par des femmes ? demandai-je.

- Très possible. Si les Révoltés ont vraiment trouvé refuge dans les Niveaux Fermés, elles ne tiennent sans doute pas à ce que les hommes puissent apprendre la vérité.

- Alors tout sera gardé, dit Théode avec inquiétude. Nous ne pourrons jamais passer.

- Nous passerons, dit fermement Josep. Nous trouverons un moyen.

Était-il convaincu, ou cherchait-il se convaincre lui-même ?

- Je m'étonne, dit Mauri, que la Matriarche n'ait jamais interdit le Chant de la Révolte.

- La Matriarche est intelligente, répondit Josep. Elle sait très bien qu'on ne peut pas tuer l'espoir. Le Chant de la Révolte est très ancien. On l'a toujours chanté, et on le chantera toujours. Vouloir l'interdire n'aurait pour effet que lui donner plus d'importance. C'est une légende. Les hommes la chantent, mais n'y croient guère. Sans cette inscription sur le mur, je n'y aurais pas cru non plus...

- Mais à présent ? Tu y crois ?

- J'essaye dit Josep avec un sourire.

- Pourquoi as-tu choisi de nous accompagner ? demanda Mauri. Tu n'avais pas besoin de nous. Toi et Catéri auriez pu partir de bien plus haut, non ?

- De plus haut oui, de bien plus haut non. Nous avons réussi à nous procurer la clé d'un ascenseur privé, mais il n'allait pas jusqu'au Niveau 1, loin de là. Et qu'aurions-nous fait sans guide ? L'accès au puits central est bien caché.

Victo se leva, et vint aussi nous rejoindre.

- A mon âge, dit-il, les besoins de sommeil diminuent. Je suis surpris d'avoir dormi si longtemps.

Catéri restait couchée. Elle semblait reposer. Donnait-elle vraiment, ou feignait-elle le sommeil pour nous laisser ensemble ?

En ce moment, le racisme du sexe jouait contre elle. Nous étions plus nombreux. Et les lois de la Matriarchie n'existaient plus pour nous.

*

**

Le puits central m'effraya.

Sans raison logique, je l'avais imaginé comme analogue à un

puits de récupération, en plus grand.

Ce n'était pas grand, c'était gigantesque. Nos lampes fragmentaient un monstrueux trou d'obscurité. Une vision d'infinis sans haut ni bas, sans face ni côtés. .

Plus que tout ouvrier, un jardinier a l'habitude des vastes espaces, puisqu'il travaille dans les jardins. Mais les jardins baignent dans la clarté des lampes solaires. Ici, tout était angoissante noirceur, et seules nos lampes nous protégeaient d'une immensité d'ombre.

Et les échelles, sur ce mur au revêtement d'acier abrasé par le temps, semblaient si fragiles, si légères, si usées...

Une chauvette passa, planant sur ses ailes de cuir noir. Une seconde, la laide tête fut nettement visible, oreilles rondes, museau camard, yeux orangés, puis la lumière l'effraya. Elle disparut dans l'ombre, avec un cri aigre qui s'étira.

- Sont-elles dangereuses ? demanda Josep.

- Non, répondit Mauri. Elles craignent la lumière.

Nous étions en train de nous encorder. L'idée du grand départ m'excitait, et m'inquiétait. Ces échelles... à escalader durant des jours, des mois sans doute... Un voyage insensé. Et un but qui n'existait peut-être pas...

Il me sembla soudain que nous étions tous fous. Que nous nous préparions pour un long supplice, qui finirait dans la mort.

VII

Combien de barreaux ? Combien d'échelles ? Je ne les comptais pas. De seconde en seconde, mon sac pesait davantage. Mes mains brûlaient d'une cuisson infernale, les muscles de mes cuisses me torturaient. Je lâchais un barreau pour le suivant, mon horizon borné à la muraille d'acier sans fin. Le temps y avait dessiné des filigranes, révélant le béton sous le revêtement.

Nous formions deux cordées. Mauri menait la première, suivi par Victo, puis Théode. J'étais en tête de la seconde, Catéri venait ensuite, et Josep. Mauri assumait une tâche supplémentaire : il testait chaque barreau, chaque échelle, avant que nous nous y engagions.

Les pieds de Théode quittaient un barreau, mes mains s'y accrochaient pour suivre. J'espérais un second souffle, pour surmonter ma fatigue. Où était cette plate-forme ? Au bout de l'éternité ?

Le second souffle ne venait pas. Je grimpais la volonté seule me poussant plus haut. Mauri s'arrêta pour tester une nouvelle échelle. Je soupirai, heureux de cette petite pause, et sachant déjà qu'elle serait trop brève.

Comme nous l'avait recommandé Mauri, j'évitais de regarder vers le bas, mais j'avais pleine conscience de cette profondeur de noir qui me semblait désireuse de m'avaler. Aux haltes précédentes, j'avais échangé quelques phrases avec Théode, mais cette fois, je me sentais trop las pour parler. Lui se taisait aussi. Et toute l'équipe. Nous étions épuisés.

La cordée de Mauri repartit. Je me contraignis à suivre. Il le fallait bien. Le travail au jardin fatigue, mais j'avais tout de même rarement ressenti une pareille lassitude.

Nous devions grimer sans trop traîner. Nous avions des vivres, des piles pour nos lampes, mais combien de temps nos provisions dureraient-elles ? Le but pouvait être très lointain. S'il existait...

Lorsque nous l'atteignîmes enfin, la plateforme me sembla être un paradis plus merveilleux que l'Arli.

J'avais gravi les dernières échelles dans un cauchemar, mes pensées se diluant d'épuisement, poussé par cette seule nécessité : la cordée de Mauri montait, donc, je devais suivre.

Désencordés et libérés de nos sacs. Nous nous écroulâmes tous.

- Comment fais-tu, Mauri, pour continuer à monter ?

La question de Théode résumait une impression générale.

- En pensant à ceux qui sont derrière, répondit Mauri, qui

essayait de plaire.

Il avait un visage gris de fatigue, Victo respirait avec peine, et portait dix années de plus. Comment supportait-il ce calvaire ? Catéri était pâle, les lèvres sans couleur. Elle se taisait, comme toujours. Je connaissais à peine le son de sa voix.

Nous étions assoiffés, affamés. Les tablettes concentrées que j'avalais ne me donnèrent pas l'impression de remplir mon estomac. Mais elles le firent quand même, et je me sentis mieux. L'eau tiède de ma gourde était un merveilleux nectar.

La plateforme, qui encerclait le puits, était très large. Pour le repos, Mauri nous installa à bonne distance des couloirs de ventilation. Il conseilla à Josep, qui prenait le premier tour de garde, de placer la veilleuse entre ses pieds, afin de mieux la masquer, et d'éviter d'allumer une lampe plus forte.

- La lumière, dit-il, pourrait nous faire repérer.

Nous nous couchâmes, enroulés dans nos couvertures.

Je plongeai immédiatement dans le sommeil.

Une nuit, ou plutôt un jour paisible. Personne ne nous dérangerait. Nous nous partageâmes la garde, et Catéri prit aussi son tour. La bonne volonté continuait. Elle partageait tout avec nous, et ne se plaignait jamais. J'en étais surpris.

Le soir, le matin pour nous, me trouva reposé, mais très courbattu. Victo se déplaçait péniblement, les articulations craquantes. Bonne santé ou non, comment supporterait-il, jour après jour, une pareille fatigue ?

Mauri répondit à cette question que je n'avais pas formulée.

- L'habitude nous aidera. Au fur et mesure, ce sera moins pénible.

- Espérons, dit Josep, qui s'étirait en grimaçant.

Je ne savais pas encore que lui et Catéri, qui n'avaient pas nos mains calleuses, souffraient de leurs paumes pleines d'ampoules. Qui deviendraient bientôt saignantes. Ni l'un ni l'autre n'en soufflèrent mot avant que le mal soit trop évident pour être ignoré. Et grimpèrent ensuite les mains bandées sans se plaindre davantage.

*

**

- Nos réserves d'eau baissent, dit Mauri. Il va falloir les renouveler.

A quelle plate-forme en étions-nous ? Lui le savait, mais pas moi qui ne les comptais pas. Nous avions emporté des gourdes pleines. Les dernières se vidaient.

- Nous allons faire une halte prolongée ici, dit Mauri. Nous

irons chercher de l'eau la nuit prochaine. De jour, ce serait trop risqué. Qui viendra avec moi ?

- J'irai.

- J'irai.

Théode et moi nous étions proposés en même temps.

- Ne vous battez pas, dit Mauri en riant. Un seul suffit. Tirez au sort.

- J'irai cette fois, et Théode la prochaine. Il y aura d'autres occasions.

Mauri, lui, serait bien obligé d'y aller chaque fois, pour servir de guide. De même qu'il guidait la première cordée. Il acceptait son rôle, celui d'un chef par nécessité, avec une belle égalité d'humeur, et sans la moindre vanité.

La morosité qu'il avait manifestée durant sa claustration s'était évanouie dès le début du voyage. Il ne doutait pas, ne montrait pas sa fatigue, et n'hésitait jamais avant de prendre une décision. Lui qui s'était baptisé "lâche" à propos d'un suicide, faisait preuve à chaque instant d'un courage totalement solide.

Nous le suivions, en essayant aussi de cacher nos doutes, et notre lassitude. Le groupe tenait bien. Même Catéri s'y intégrait. Pas une seule fois, elle ne s'était montrée "femme", ou n'avait réclamé ses privilèges. Moins réservée, moins silencieuse, nous l'aurions je pense acceptée comme un camarade. Son sexe comptait moins. Même sur le plan désir. Nous étions trop fatigués, au moment de l'étape, pour penser à autre chose qu'au sommeil.

Victo suivait aussi, malgré l'épuisement, sans jamais récriminer. Aux haltes, quand nous bavardions, il trouvait toujours des phrases encourageantes, pour relancer l'espoir.

*

**

Nous avons dormi longtemps.

A présent, nous parlions, en attendant que la nuit soit assez avancée pour permettre l'expédition ravitaillement en eau.

Catéri et Josep se levèrent et s'éloignèrent sur la plateforme, enlacés.

- Je ne les envie même pas, dit Thyade. Il me semble que je suis devenu asexué. Et toi ?

De temps à autre, lui et moi avions partagé le plaisir. Mais, en effet, je n'étais pas tenté non plus en ce moment.

- On peut laisser ça de côté jusqu'au but, dit Mauri. Nous nous fatiguons assez comme ça.

- Et nous rationnons la nourriture, ajouta Victo. Un homme qui se fatigue beaucoup et qui est mal nourri oublie la sexualité. Pourquoi crois-tu que la Matriarchie surveille notre quota alimentaire

? Nous produisons assez pour tous, mais seules les femmes mangent à leur faim.

- Comment sera l'égalité ? demanda Théode.

- Comme en ce moment avec Catéri, répondit Victo. Un monde où les femmes n'obtiendront ni plus ni moins que nous.

- Et si elles avaient recréé la Matriarchie dans les Niveaux Fermés ?

- Les Révoltés ne les ont sûrement pas laissé faire ça. (Mauri riait). Ils se sont battus pour l'égalité. Et celles qui ont fui avec eux étaient d'accord. Accepterais-tu en ce moment que Catéri réclame ses privilèges ?

- Sûrement pas !

- Tu vois bien. Et elle ne les réclame pas. Elle a accepté l'égalité. Je dois dire que j'en suis surpris. J'étais sûr qu'elle serait insupportable.

- On ne peut pas juger tant qu'on ne connaît pas, dit Victo. Ni généraliser. Les exceptions existent toujours.

- Que penses-tu d'elle ? demanda Théode.

- Je pense ce que je vois. Elle n'exige rien.

- Et ça ne te surprend pas ?

Le visage de Victo se plissa de rire.

- Autant que toi, avoua-t-il.

Nous rîmes tous.

*

**

J'entrai avec Mauri dans un couloir d'aération. Nous emportions deux outres de plastique. Roulées, elles ne tenaient pas de place; elles en tiendraient beaucoup au retour.

Elles rempliraient nos gourdes, et nous permettraient aussi un peu de toilette. Nous étions extrêmement sales, tout le groupe empestait.

- J'espère, dit cauri, qu'ils auront de l'eau en abondance dans les Niveaux Fermés.

De l'eau... et de la nourriture... et l'égalité... et ...

Tant de choses à espérer de ce paradis qui n'existait peut-être pas...

Pour le moment, nous nous infiltrions comme des rats dans les couloirs d'aération de la Matriarchie. En priant la Grande Mère de ne pas être surpris. Sinon les rats, tous les rats, seraient éliminés.

L'étroitesse du couloir me gênait. De mon travail dans les jardins, j'avais gardé un goût pour les vastes espaces; je n'appréciais guère ce lieu resserré.

Mauri, lui, y était très à l'aise. Et n'hésitait jamais sur le chemin à choisir.

- Comment trouves-tu aussi facilement ta route ? Est-ce que la disposition des couloirs est partout la même ?

- Évidemment. Tout le réseau d'aération est identique, heureusement. Je le savais avant que nous partions. J'ai visité trois ou quatre Niveaux pour l'entretien.

Nous arrivâmes à un poste d'eau. Je commençai à remplir une outre.

- Il y a beaucoup de points d'eau ? demandai-je,

- Pas mal. Les hommes qui travaillent ont soif. Les femmes rationnent beaucoup de choses, mais pas l'eau. Et elle ne manque pas. J'ai entendu dire que ceux qui creusaient les Niveaux supplémentaires étaient souvent gênés par des inondations imprévues. Dans la Matriarchie, il y a des veines d'eau partout.

- Mais d'où vient cette eau, que personne ne fabrique ?

- Comment le saurais-je ? La Grande Mère y veille, sans doute.

Je n'en étais pas si sûr. La Grande Mère fait pousser les plantes, dit-on, mais moi, je savais quelle somme de travail elles exigent pour croître. Puis je me rappelai les mauvaises herbes. Celles-là poussaient très bien sans aide, et prospéraient.

Nous repartîmes en sens inverse, lourdement chargés. Les outres clapotement sur nos dos. Gonflées, glissantes, mouillées elles cherchaient à s'échapper, comme douées d'une vie propre. Il fallait les maintenir ferme, et j'en oubliais un peu mon inquiétude. Elle revint parce qu'il me sembla entendre un bruit.

- Crois-tu que nous risquons beaucoup d'être surpris, Mauri ?

- Le risque existe, bien sûr, mais honnêtement, je ne le crois pas grand. Personne n'a rien à faire dans les couloirs la nuit. Et les Ingénieurs sont comme tout le monde. Il faut qu'elles dorment. Sauf si une soufflerie tombait en panne. N'y pensons pas. Ce serait trop de malchance.

- J'ai cru entendre un bruit.

- Non. Tu l'as imaginé. Une équipe en ferait beaucoup, et de plus, la lumière aurait été branchée dans les couloirs. Nous serions prévenus tout de suite. Et nous aurions le temps de fuir.

Je m'efforçai de m'en persuader.

Mes craintes avaient été, en effet, imaginaires. Nous retrouvâmes sans problème le puits central et nos compagnons.

Nous remplîmes nos gourdes, bûmes largement, et utilisâmes le reste de l'eau pour la toilette.

Je réenfilai des vêtements imprégnés de vieille sueur, sans aucun plaisir. Mais en changer ne serait pas possible avant... Avant quoi, au justes ?

Le temps fut ensuite consacré à la détente, et aux bavardages. Le départ ne viendrait que la nuit suivante. Passer d'une plate-forme à une autre aurait demandé plus d'heures qu'il n'en restait avant le matin.

VIII

Mauri avait eu raison. L'habitude venait. Je ne ressentais plus, au réveil, ces courbatures qui déchiraient mes muscles noués jusqu'à ce que l'échauffement d'une nouvelle escalade les assouplisse.

Victo semblait toujours plus vieux que son âge, mais il grimpa plus aisément. Et lui qui s'était toujours plaint d'un sommeil avare, dormait à présent aussi profondément que nous.

Catéri et Josep avaient des mains calleuses, qui ne s'écorchaient plus sur les barreaux.

Nous montions, échelle après échelle, répétant des gestes routiniers. Jusque-là, nous n'avions eu à affronter que deux ou trois passages un peu difficiles à cause de barreaux manquants.

Puis vint une halte de Mauri, et lorsqu'il testa l'échelle suivante, elle s'arracha à son scellement.

Un cri d'alarme m'aplatit sur mon perchoir. L'échelle plongea, sifflante, en nous rasant.

- Personne n'a été touché ? demanda Mauri, avec un calme que j'admirai.

Les "non" affluèrent.

- Très bien. Théode, viens me rejoindre. Je vais planter des pitons. Il faudra que tu m'assures.

Théode monta.

Même en renversant la tête en arrière, je ne pouvais voir clairement ce que faisait Mauri. Mais il m'avait montré ce pistolet à long tube, qui enfoncerait des tiges d'acier à travers revêtement métallique et béton, assez solidement pour qu'elles supportent notre poids.

Le seul ennui était que nous ne pourrions pas récupérer ces pitons. Nous en avions en réserve, mais, comme pour le reste la provision pourrait s'épuiser avant que nous n'ayons atteint le but.

Je m'installai pour l'attente, aussi commodément que possible, et refoulai les pensées déplaisantes. A chaque instant du voyage, nous courions des risques. Alors un de plus ou moins...

La première décharge du pistolet lance-pitons résonna. Le sifflement brutal se répercuta dans la paroi.

Il en vint d'autres, séparés par des pauses. La tache de lumière projetée par la lampe de Mauri montait.

Puis il annonça, un peu haletant, qu'il avait atteint l'échelle suivante, et il demanda à Théode de le rejoindre.

Encore un temps d'attente. Nous nous taisions.

- A ton tour, Victo, dit Mauri. Va doucement. Assure bien tes prises. Et ne t'inquiète pas. Je tiendrai ta corde. Tu ne risqueras rien.

- Oh ! dit Victo, aussi gaiement que possible, je suis un vieux froussard, mais pas à ce point-là. J'y vais.

Il commença à se hisser, de piton en piton.

Elles choisirent cet instant pour attaquer, ces filles de l'Ingénieur Fou, comme poussées par une malveillance consciente.

Elles naquirent de l'ombre, dans un tourbillon d'ailes livides, de cris aigreux de griffes et de dents.

Des aiguilles de feu s'enfoncèrent dans ma cuisse et mon épaule, à travers l'épaisseur de mes vêtements. Je me débattis, maladroit, affolé par les morsures, et la peur de tomber.

Tout était confusion, cris, panique, et glapissante nuée d'assaillants.

Le hurlement de Mauri domina le vacarme :

- Vos lampes ! Braquez vos lampes !

Cramponné d'un bras à un barreau, j'arrachai ma lampe de mon front. Le jet de lumière révéla un grouillement de bêtes volantes qui présentaient une analogie avec les chauvettes. Mais il était difficile d'en concevoir de semblables. Énormes, d'un blanc d'os, atteignant bien un mètre d'envergure, sinon plus. Les yeux pourpres luisant comme braises, le museau tronqué ouvert sur des crocs menaçants.

La trouée de lumière les effraya. Les ailes parcheminées sifflaient, et les cris taraudants s'exaspérèrent.

Elles encartèrent, un instant, et revinrent à l'attaque sous un autre angle.

Durant l'éternité, j'agitai ma lampe avec frénésie, en cercles, en croix, en zigzag, pour tenter de repousser ces gueules féroces, scintillantes de dents.

Toutes les lampes du groupe dansaient follement, balayant le puits d'éclairs lumineux, arrachant à l'ombre des fragments de cauchemar : une aile tendineuse et blafarde, l'éclat pourpre d'un œil rond, un museau hideusement camard, une oreille de parchemin effrangé, un scintillement de crocs.

Quelque part au-dessus de moi, une voix déformée criait et criait, dominant par son intensité la furie glapissante des monstres blancs.

Aussi soudainement qu'elle était née, l'attaque cessa. Les ailes parcheminées sifflèrent, et disparurent dans l'ombre noire du puits.

Et je commençai à sentir trop nettement la douleur aiguë causée par les morsures.

Des phrases précipitées s'échangèrent.

Le bilan était désastreux.

Nous avons tous été mordus, mais personne autant que Victo. En équilibre sur un piton, il n'avait pas pu manier efficacement sa lampe. Les attaquantes s'étaient acharnées sur lui.

- Il criait, dit Mauri, et ma lampe ne suffisait pas pour nous deux. Il a glissé, ou s'est évanoui. J'ai dû soutenir son poids. Ces bêtes maudites semblaient le deviner Elles s'acharnaient. J'ai bien cru que j'allais plonger.

- J'ai essayé de l'éclairer aussi, dit Théode, mais je n'ai pas pu faire grand-chose...

- Aide-moi à le remonter. dit Mauri. Il est inerte.

Catéri exprima, avec un calme remarquable :

- Nous devons atteindre d'urgence la plateforme. Nos blessures doivent être désinfectées le plus vite possible. J'ai vu ces bêtes dans une émission télévisée. Ce sont des chauves-blanches, une branche albinos et géante de la famille des chauvettes. Et comme les chauvettes, elles transportent des germes de maladies. Hâtons-nous !

Nous avons emporté une réserve de médicaments, mais ne pouvions envisager les soins durant que nous étions en équilibre sur les barreaux.

Victo, que Théode et Mauri avaient halé, reprit conscience. D'une voix très faible, il se plaignit de souffrir beaucoup.

- Il faut nous hâter, répéta Catéri.

Paroles sages, mais pas aisées à suivre.

Franchir le passage difficile des pitons nous prit du temps, et il restait encore bien des échelles avant la plateforme.

Nous les escaladâmes dans un cauchemar de souffrance et de fatigue, en nous relayant pour aider Victo qui pouvait à peine se mouvoir.

D'instant en instant, mes blessures se faisaient plus cuisantes, et j'étais davantage inquiet pour Victo. Nous le tirions, le poussions, en lui faisant endurer un évident martyr.

*

**

Nous atteignîmes enfin la plateforme.

Victo eut la priorité des soins. Son état nous affola. Sauf sur les épaules, protégées par son sac, il était criblé de morsures, plus ou moins profondes. Ses vêtements n'avaient opposé qu'une très faible barrière à des mâchoires solides.

Il n'était qu'à demi conscient. Il se laissait manipuler sans autre réaction que des gémissements faibles. Son visage était grisâtre, ses lèvres blêmes. Il respirait avec peine, par saccades haletantes.

Théode désinfecta les plaies, avant de les saupoudrer de cicatrisant, et de les panser.

- Fais-lui avaler une gélule de calmant, conseilla Josep. Et il faudra les lui réserver. Nous n'en avons pas beaucoup.

Nous installâmes Victo le plus commodément possible. Apaisé par le calmant, il dormait. Mais respirait toujours avec peine, trop

bruyamment.

Nous pouvions penser à nous, et nous nous soignâmes tous, en veillant à économiser nos réserves.

Mauri frottait mon épaule, avec, à mon avis, beaucoup trop de vigueur. Pour me distraire de ses bons soins, je demandai :

- Connaissais-tu ces chauves-blanches ?

- J'en avais entendu parler, mais je n'y croyais guère.

Dans la Matriarchie, où seules les femmes peuvent suivre à leur gré les informations télévisées, les hommes pratiquent le téléphone arabe. Mais c'est une source de renseignements plutôt fantaisiste, qui mêle le vrai et le faux, et enjolive volontiers la réalité. Les chauves-blanches auraient pu naître d'un cauchemar de mythomane... Mais elles étaient réelles. Et leur attaque nous avait mis dans une situation difficile.

Les soins terminés, Mauri nous réunit pour une discussion.

Il exposa...

- Nous ne pouvons pas rester ici. A cause des chauves-blanches. Elles ne doivent pas être loin. Elles reviendront.

- Victo ne pourra monter, objecta Théode.

- Je sais. Nous le porterons à tour de rôle. Sur nos dos, en l'attachant avec des bandes découpées dans une couverture, Toi, Gerd, et moi. Josep et Catéri n'y arriveraient pas. Eux se chargeront des deux sacs en surnombre, celui de Victo et celui du porteur.

Catéri redevint "femme" brusquement, comme si elle n'avait jamais cessé de l'être. Elle dit calmement :

- C'est une solution d'homme. Totalement irréaliste. Elle nous perdra tous, pour en prolonger un seul, qui est déjà presque au terme de sa vie.

Je la haïs, instantanément. Les bonnes vieilles lois de la Matriarchie. Efficacité avant tout ! Suppression des inutiles ! Cette garce de femelle trouvait tout naturel de suggérer l'élimination de Victo !

- Je te tuerais plutôt moi-même, dis-je, en essayant d'être aussi calme qu'elle.

- Moi, dit-elle froidement, je peux monter. Pas Victo.

- Si jamais il t'entend, explosa rageusement Théode, je te jure que je te tordrai le cou !

La forme allongée proche restait sans réaction. Victo dormait toujours.

Josep regardait Catéri avec une angoisse incrédule. Il était blessé, profondément, et ne comprenait pas.

- Catéri, dit-il doucement, tu ne peux pas...

- Je peux utiliser mes facultés de raisonnement, ce dont vous me paraissez tous incapables ! Ce que propose Mauri est irréalisable.

J'évalue le poids de Victo à environ 75 kg. Croyez-vous vraiment pouvoir hisser une telle charge sans vous épuiser ou tomber ? Vous n'y arriverez jamais ! Victo est gravement blessé, et il est âgé. Même soigné à l'infirmerie, il ne survivrait peut-être pas. Vous allez le torturer pour rien. Il ne le supportera pas. Nous ne pouvons pas rester ici. Même sans les chauves-blanches, nous ne le pourrions pas. Chaque jour qui passe diminue nos réserves.

La froide logique de ces arguments ne me les faisait pas accepter plus volontiers. Réalisme et sentiments sont inconciliables.

- Je vous rappelle aussi, ajouta Catéri, que notre provision de médicaments a déjà été fortement entamée. Bientôt, nous ne pourrions même plus soigner Victo.

Théode contenait mal sa colère. Il cracha :

- Et que proposerais-tu ? Que nous l'abandonnions ici ? A la merci des chauves-blanches qui l'achèveraient ?

- Ce serait inutilement cruel. J'avais prévu une éventualité de ce genre. Il y a des somnifères avec les médicaments. Nous les lui ferons avaler comme un remède quelconque, sans lui dire la vérité. Il mourra paisiblement, pendant son sommeil.

- Avale-les toi-même ! dis-je. Et va chez l'ingénieur Fou ! Il t'accueillera très bien, il aime les monstres. Son domaine n'est sûrement peuplé que de femmes !

La haine avait grandi. J'aurais très volontiers tué Catéri. Théode aussi, je pense. Lui et moi étions très proches de Victo. Depuis l'adolescence, nous l'avions eu comme Chef Jardinier. Et nous nous souvenions de cette bonté généreuse, qui était la base même de sa nature.

- Grande Mère merci ! s'exclama Théode, il dort toujours. Mais parlons plus bas. Si jamais nos voix l'éveillaient !

- Théode a raison, approuva Mauri. Parlons plus doucement. Et discuter est stérile. Il faut décider. Catéri a son opinion. Mais j'ai l'impression qu'elle est seule de son avis. Je me trompe ? Josep ?

- Nous emmenons Victo, bien sûr.

- C'est aussi mon point de vue. Et celui de Gerd et de Théode. Donc, nous ferons ce que j'ai proposé. D'accord ?

Nous l'étions, mais pas Catéri.

- Très bien, dit-elle. Je ne peux pas vous empêcher d'être fous. Agissez à votre guise. Mais Josep et moi ne prendrons pas les sacs. Notre charge est déjà assez lourde. Débrouillez-vous seuls !

- Catéri ! gémit Josep. Nous devons tous nous entraider, tu...

Mauri l'interrompit. Il s'exprima paisiblement, sans aucune colère :

- Tu prendras le sac, ou tu ne mangeras pas. Tu n'es plus dans la Matriarchie, ma belle. Si tu refuses de nous aider, nous ne te

nourrirons pas. C'est clair ? Et j'espère que Josep ne sera pas assez stupide pour vouloir partager sa ration avec toi. S'il l'était, nous veillerions à l'en empêcher.

Le visage du chanteur exprimait une telle angoisse que je le plaignis. Nous étions moins surpris que lui par la réaction de Catéri. Nous avions prévu des problèmes. Pas Josep. Lui l'avait réellement crue différente...

Catéri nous prouva que le réalisme qu'elle prêchait s'appliquait aussi à elle-même. Sans perdre une parcelle de son calme, le visage lisse, les yeux inexpressifs, elle cessa de s'opposer à notre projet. Elle recommença à se taire, comme de coutume.

Nous mangeâmes, puis Mauri dit :

- Nous allons tenter de dormir quelques heures, avec des lampes allumées pour nous protéger des chauves-blanches. Il faut prendre ce risque, nous avons besoin d'un peu de repos.

- Il nous faudra de la lumière pour monter aussi, dit Josep. De jour, une équipe pourra la remarquer.

- Moins facilement dans le puits qu'ici. Et plus vite nous serons loin de ce secteur, mieux cela vaudra. Je ne crois pas que Victo supporterait d'autres morsures...

- Et pour la garde ? demanda Théode.

- Une demi-heure chacun.

- Pas Catéri, dis-je.

- Non, admit Mauri. Pas Catéri.

Durant notre sommeil, rien n'empêcherait cette mauvaise femelle de tuer Victo.

- Tant mieux, dit-elle avec un sourire ironique. Je dormirai plus longtemps.

IX

Ceux qui veulent faire entrer leurs sentiments dans une vision l'emportent rarement sur les réalistes, qui s'en tiennent à la logique. Catéri avait vu juste, nous étions en train de nous épuiser à accomplir une tâche impossible. Et nous imposions à Victo une longue torture. Les harnais qui le reliaient au porteur pressaient ses blessures, en lui infligeant une souffrance constante. Il s'en plaignait le moins possibles mais ne pouvait s'empêcher de gémir.

Nous avons modifié l'ordre des cordées. Josep guidait la première, et testait échelles et barreaux. En se fiant plus à l'analyse qu'à la force physique, mais nous n'avions pas le choix. Mauri ne pouvait pas nous aider à porter Victo, et garder sa place de guide.

Catéri suivait Josep chargée comme lui de deux sacs. Un fardeau moins lourd que le nôtre, mais quand même suffisant pour fatiguer, et son volume le rendait encombrant.

Nous trois restions en queue. Celui qui portait Victo prenait, invariablement, la dernière place. Et ne s'encordait pas aux autres. En cas de chute, il n'y aurait que deux morts.

Changer de place, et surtout faire passer Victo d'un dos à un autre, représentaient d'effroyables acrobaties, plus pénibles et plus dangereuses à mesure que la fatigue émoussait nos réflexes.

A son réveil, au moment du départ, Victo avait protesté contre notre décision et repris à son compte les arguments de Catéri. Il y avait eu une longue discussion. Catéri ne s'en était pas mêlée. Et elle continuait à se taire, alors que les faits commençaient à lui donner raison.

Victo avait fini par se laisser persuader, ou du moins par ne plus protester, mais je le devinais mal convaincu. Il avait répété trop souvent qu'il ne voulait pas être un fardeau pour accepter de bon cœur sa situation présente. Victo était le moins égoïste des hommes.

En dessous de moi, la respiration de Mauri devenait de plus en plus haletante. Très bientôt, j'aurais à le remplacer. J'essayais de ne pas sentir d'avance le poids que j'allais devoir porter. Pendant une heure. Une demi-heure aurait été tout juste tolérable, mais nous ne pouvions multiplier trop ces transbordements risqués.

Devant moi, les pieds de Théode escaladaient les barreaux. Lui pouvait jouir d'un temps de répit

Trois hommes, pour une tâche qui en aurait épuisé bien davantage. Qu'en serait-il demain ? Et après-demain ?

De plus, le martyr qu'endurait Victo n'allait pas l'aider à guérir. Il aurait fallu pouvoir le maintenir sous calmants. Nous n'en avons pas assez...

Je n'avais à me plaindre que de quelques morsures, mais elles restaient très douloureuses. Victo, lui, en était criblé...

Et les chauves-blanches ? Elles pouvaient attaquer à nouveau...

Mieux valait éviter de penser. J'y réussis en récapitulant tous les vers d'un poème de Josep. Nous aurions aimé qu'il chante pour nous aux étapes. Malheureusement, ce genre de bruit n'était pas compatible avec l'obligation qui voulait que nous passions inaperçue. Nos lumières qui se promenaient dans le puits durant la journée nous faisaient déjà courir bien assez de risques supplémentaires. Qu'un ouvrier les repère... qu'il les signale à son Ingénieur...

J'avais beau tenter de vider mon esprit j'en revenais inévitablement à des pensées inquiètes.

Elles disparurent quand même. Dans les dangereuses péripéties d'un nouveau transbordement.

La sueur trempait les cheveux de Mauri, les assombrissant. Il respirait par saccades haletantes. Victo s'affaiblissait. Son visage était gris. Il fermait les yeux, et n'avait même plus la force de gémir.

Je commençai à monter, avec l'impression de porter sur mon dos le poids de la Matriarchie. Grande Mère ! Une heure ! Aidez-moi !

Avant d'être relayé, je devins un animal, incapable de prier autant que de raisonner. Un animal qui grimpait, obstinément parce qu'il ne pouvait imaginer autre chose à faire.

Dans mon dos. Victo brûlait de fièvre. Je ne le réalisai même pas.

*

**

Je m'efforçais de mâcher une tablette d'aliment concentré, sans le moindre appétit. La substance granuleuse râpait ma gorge au passage. J'étais trop anéanti pour avoir faim. Je n'étais pas certain de la réalité de cette plateforme où j'avais enfin pu m'asseoir. Nous mangions sans parler, trop épuisés pour désirer un échange de phrases.

Tout le groupe présentait d'identiques visages creusés de fatigue, Josep et Catéri compris.

Victo dormait, assommé par une forte fièvre, et une demi-dose de calmant. En refaisant ses pansements, nous avons trouvé ses blessures très enflammées.

Les chauves-blanches attaquèrent soudain, dans le même tourbillon de démente que la première fois. Ailes sifflantes, glapissements, brûlantes morsures. Des dents aiguës s'enfoncèrent dans ma nuque. Je me ruai sur ma lampe, écrasant de l'autre main une aile parcheminée qui craqua comme du bois sec.

Victo criait, et je me précipitai vers lui. Théode me rejoignit

instantanément.

Les lampes du groupe zigaguèrent, arrachant à l'ombre des fragments de vision : griffes ivoirines, ailes livides, escarboucles pourprées, gueules béantes.

Théode et moi nous efforcions de protéger Victo en même temps que nous.

Les ailes sifflent, les gueules camardes crient aigrement. Les morsures nous arrachent des abois brefs, qui se mêlent au concert. Les trouées de lumière voltigent, s'entrecroisent, renvoyés en éclats cramoisis par ces yeux pourpres où elles s'accrochent.

Je gesticulais, les temps mouillées, les paumes gluantes, mes vêtements collés à ma peau par la sueur.

Puis elles renoncèrent, et s'évanouirent ensemble dans l'ombre au même instant.

Une vague de fatigue nous submergea. Nos vêtements étaient déchirés et tachés de sang. Catéri avait un lobe d'oreille lacéré. Mauri une morsure cisaillée à l'angle du menton. Ma nuque profondément entaillée, saignait abondamment.

Grande Mère merci ! Victo n'avait récolté que deux morsures supplémentaires.

Nous le soignâmes, avant de nous occuper de nous.

- Il faut pourtant que nous dormions, dit Mauri d'une voix lasse. Espérons qu'elles nous laisseront en paix, au moins quelques heures. A la grâce de la Grande Mère...

- Je prendrai le premier tour de garde, dit Josep. Je suis fatigué, mais quand même moins que vous.

Catéri ne proposa son aide, et nous ne la demandâmes pas. Nous n'avions plus confiance en elle.

Victo s'était rendormi. Sa fièvre avait dû monter encore. Son visage était très rouge, et il transpirait beaucoup.

Nous disposâmes les lampes, afin d'être le mieux possible protégés par leur clarté. Josep s'assit, appuyé à son sac.

Je plongeai dans le sommeil. Un sommeil épais, comateux. Si je rêvais, je ne m'en souvins pas.

Théode me réveilla en me secouant.

- C'est ton tour, Gerd

Je me levai péniblement, l'esprit englué. Mes blessures se réveillèrent aussi, et me rendirent ma lucidité.

- Comment va Victo ?

- Il dort. J'ai touché sa joue, sans le déranger. Elle était moins chaude. La fièvre doit baisser.

Je soupirai, et m'installai pour la garde. Garde morose, silencieuse, qui me laissa seul avec mes idées. J'eus tout le loisir de les remâcher encore et encore.

Victo ne bougeait pas. Merci à la Grande Mère pour ce sommeil paisible.

Nous ne découvrîmes la réalité qu'au moment du départ.

Victo ne dormait pas. Il était mort...

Sans bruit, sans bouger, sans que rien n'alertât l'homme de garde. Il était passé du sommeil au repos définitif.

- Son cœur a lâché, dit Josep.

- Mais il ne s'en est jamais plaint, gémit Théode incrédule.

- Il pouvait avoir une faiblesse cardiaque et l'ignorer, répondit le chanteur. Son âge, ce voyage trop dur, les morsures...

Mon chagrin s'aggravait d'un intense sentiment de culpabilité.

- C'est ma faute, dis-je. Je l'ai entraîné, égoïstement, dans mes ennuis

- Non dit Théode. Tu ne dois pas penser ça ! Victo voulait partir avec nous. Il espérait finir ses dernières années dans un monde plus juste que la Matriarchie. Il est venu de son plein gré. En acceptant le risque de mourir en route. Comme nous tous.

- Je ferai une chanson pour lui, dit doucement Josep.

Une chanson pour Victo. Qui ne serait plus là pour l'entendre...

Je ressentais un profond chagrin. Les liens qui m'attachaient à mon vieil ami venaient d'être brutalement arrachés. J'en saignais intérieurement, comme d'une blessure physique. Et malgré les paroles de Théode, ma responsabilité dans cette mort me pesait.

- Qu'allons-nous faire du corps ? demanda Catéri, avec sa froideur coutumière. Le puits de récupération ?

Je sursautais révolté.

- Non ! dis-je avec violence. Il ne va pas, une dernière fois, servir la Matriarchie ! Mauri ? Sommes-nous obligés de faire ça ?

- Ce serait bien trop dangereux. Il faudrait que nous sortions des couloirs d'aération, à un Niveau inconnu. Nous le laisserons ici. Il y a très peu de chances pour qu'une équipe le découvre. Elles se promènent très rarement autour du puits central. Nous le déshabillerons, et...

Il ne dit pas ce que je voyais, trop nettement. Les chauves-blanches, qui reviendraient dépouiller le corps de sa chair, et n'en laisseraient que les os... Pour nous, c'était évidemment la meilleure solution. La découverte éventuelle d'un squelette dans le puits central étonnerait, mais ne lancerait pas la Psycho Police à nos trousses. L'image était pourtant blessante. Je l'acceptais difficilement.

- Victo serait d'accord, me dit Théode. Les chauves-blanches ne sont pas la Matriarchie. Elles ne font pas le mal consciemment.

Je regardai le visage ridé du vieil homme. Il semblait dormir, apaisé. Oui. Il aurait été d'accord.

X

Combien d'étapes, depuis que nous avons laissé derrière nous le corps de Victo ? Je ne le savais pas, et ne voulais pas la question à Mauri. Je préférais espérer que chaque plateforme pourrait être ce Niveau 1 mythique. Qui ne venait jamais, et reculait peut-être à mesure que nous montions...

Les chauves-blanches transformaient notre voyage en calvaire. Elles étaient partout, et ne nous laissaient guère, de répit. Tantôt l'attaque venait durant notre sommeil, tantôt, ce qui était pire pendant la montée. A chaque agression, malgré nos lampes, nous récoltions quelques morsures. Les anciennes se cicatrisaient, les nouvelles assuraient une relève de douleur. Et nos réserves de médicaments diminuaient à mesure.

Parfois, les maudites bêtes disparaissaient plusieurs jours de suite. En nous laissant espérer que nous avions enfin dépassé leur domaine. Puis revenaient, avec la même imprévisible soudaineté.

Lorsque l'agression avait lieu, alors que nous escaladions les échelles, elle s'aggravait des risques d'une chute.

Nos rapports avec Catéri restaient froids. Durant un temps, elle s'était intégrée au groupe, mais ce n'était plus le cas. Son attitude envers Victo avait rétabli la barrière. Nous lui en voulions d'avoir souhaité la mort du vieil homme, et l'oublions difficilement. Qu'elle ait eu raison sur le plan de la logique n'y changeait rien. Dans le cas précis, cette logique s'appliquait à un homme, et nous étions persuadés que Catéri n'aurait pas eu la même optique s'il avait été question d'une femme. Depuis trop longtemps, la Matriarchie nous classait à peine un échelon plus haut que des animaux, dont la vie ou la mort importe peu.

Josep, tiraillé entre elle et nous, était malheureux. Il n'abordait pas le sujet, mais nous devinions à peine. Dans ses yeux sombres, la fatigue se mêlait d'angoisse.

Nous étions las, affamés par le rationnement, et abominablement crasseux. Seul nous restait l'espoir, et nous nous y accrochions.

Quelque part, plus haut, le salut existait.

*

**

La plateforme était sûrement proche. Je me cramponnais à cette idée, au moins autant qu'aux barreaux que j'escaladais. Ma fatigue, cette compagne constante, devenait de minute en minute plus cruellement évidente. La distance entre deux plateformes était grande. Et une fois le départ donné, il ne fallait plus espérer le repos avant

l'arrivée.

Devant mes yeux, le revêtement métallique du puits, rongé et terni par le temps. Vision éternelle. Il me semblait parfois que je n'y échapperais plus. Sauf dans la mort...

A certaines heures de lassitude, l'espoir se faisait pour moi plus lointain, plus rêvé, presque inexistant. Le but final se diluait dans l'épuisement. Ne restaient accessibles que des perspectives proches : la plateforme, l'eau, la nourriture, et surtout le sommeil. Si les chauves-blanches acceptaient de nous laisser dormir...

Mauri avait repris sa place en tête de la première cordée.

Quand Il s'arrêta, je crus qu'il testait une échelle, et profitai de la pause. Jusqu'à ce que Catéri qui me précédait, se penche vers moi pour chuchoter, très doucement :

- Mauri a vu des lumières sur la plateforme. Il dit d'éteindre nos lampes, et de ne faire aucun bruit. Fais passer le message.

Je me penchai vers Josep, et lui communiquai l'avertissement, à charge pour lui de le transmettre à Théode.

J'attendis. Ma lassitude s'effaçait dans l'inquiétude. Des lumières sur la plateforme... Une équipe venue là par hasard ? Des travaux ? Ou une surveillante du puits parce que nous approchions du premier Niveau ? Je regrettai de n'avoir pas demandé à Mauri où, exactement, nous en étions.

J'analysai. Il était trop tôt pour une journée de travail normal. Une tâche urgente ? Si la Matriarchie le jugeait nécessaire, des équipes pouvaient se succéder par roulement au travail, de jour comme de nuit. Mais quels travaux urgents ? Sur la plateforme ? Douteux. Dans un couloir ? Possible. En ce cas, ces lumières étaient celles d'ouvriers curieux venus regarder le puits. Ils partiraient, mais pour rester proches. Toute une journée sur nos perchoirs, accrochés aux barreaux ? Impensable. Le besoin de sommeil nous tuerait...

Catéri se pencha Pour chuchoter, d'une voix à peine perceptible

- Mauri dit va aller voir. Nous attendons. Sans bruit. Fais passer.

Le message descendit.

Une nouvelle attente, plus longue et plus angoissée que la première. J'échafaudais des suppositions.

Encore un chuchotement :

- Mauri dit deux que deux agentes de la Psycho montent la garde. Elles bavardent, et ne semblent pas très vigilantes. Mauri croit qu'on peut les attaquer par surprise. Elles ne sont pas trop loin du puits. Il te demande de monter. Très doucement et sans allumer ta lampe. Fais passer le message, et donne ton sac à Josep. J'ai pris celui de Mauri.

Je prévins Josep, lui donnai mon sac, et me désencordai avec précaution. Depuis que nous avions éteint nos lampes, la noirceur du puits nous enveloppait. Mes yeux qui s'habituait à l'obscurité distinguaient à présent une faible luminosité vers le haut.

Je montai, en tâtant les barreaux. Catéri se tassa à l'extrême bord de l'échelle pour me laisser passer.

Mauri avait redescendu quelques barreaux. Il chuchota :

- Elles sont armées. Il faudra être très prudent. Va regarder, et reviens. Nous discuteront un plan.

Je montai, me hissant de barreau en barreau avec un maximum de prudence. Ma tête arriva à bonne hauteur. Je la poussai de quelques centimètres supplémentaires, lentement, busques ce que mes yeux dérasant le bord.

Dans le cercle de lumière d'une forte lampe, deux femmes étaient assises, de biais par rapport au puits. Deux femmes Jeunes, qui portaient l'uniforme beige de la Psycho. Les deux grandes lettres noires : P P. s'enflammaient sur leur poche gauche. Elles étaient armées, en effets d'un pistolet énergétique chacune, qui s'enfonçait, crosse en l'air, dans la gaine de leur ceinture.

Dans la Matriarchie, les armes sont rares. D'ordinaire, les agences de la Psycho se contentent d'utiliser des matraques neurales.

Malgré sa situation privilégiée, Catéri n'avait pas pu obtenir, pour l'expédition, plus que quelques couteaux.

Il n'y avait qu'une explication à la présence de ces armes inhabituelles - nous étions proches du Premier Niveau, et la Matriarchie veillait à ce que personne ne puisse le franchir.

Les deux femmes, une brune et une rousse, bavardaient à mi-voix. De cette conversation ne me parvenaient que quelques fragments de phrases, dépourvus de sens. Elles avaient retiré leur casquette d'uniforme. La lumière de la lampe découpait des visages lisses, au teint clair. Jolis tous les deux. Et, ainsi au repos, ils n'avaient pas cette expression glacée qui déshumanise habituellement les agentes de la Psycho.

Elles me paraissaient détendues, sans aucune méfiance. Elles assuraient une garde plus que routinière, tuant les heures en bavardage.

Depuis bien longtemps, des années sans doute, personne n'avait tenté de rechercher les Niveaux Fermés. Les agentes étaient là parce qu'une vieille règle le voulait, mais elles ne s'attendaient à rien.

Je partageais l'avis de Mauri. Une attaque surprise avait de bonnes chances de réussir.

Je mémorisai la position des deux femmes, fermai un instant les yeux pour la retrouver derrière mes paupières closes, et redescendis rejoindre Mauri.

Perchés côte à côte sur le même barreau, nous échangeâmes des phases chuchotées

- Sommes-nous arrivés au Premier Niveau, Mauri ?

- Non. Si je n'ai pas fait d'erreur, celui-là doit être le quinzième. C'est une catastrophe pour nous. Il est plus que probable qu'ensuite, toutes les plateformes sont gardées ! Nous pourrions éliminer, je crois, ces deux agentes-là, mais leur disparition va déclencher une chasse policière ardente. Et quinze Niveaux ne à franchiront pas en une seule nuit...

Je réfléchissais. Mauri avait raison. Notre situation allait devenir critique.

- Il va falloir, dis-je, les assommer et non les tuer. Elles doivent détenir des renseignements utiles. Nous les interrogerons. Avant de décider de la meilleure solution.

S'il en existait une...

- D'accord, essayons. Nous avons synchronisé l'attaque. Il y a deux chocs à éviter : qu'elles sortent leurs armes, ou qu'elles hurlent. Nous montons ensemble. Nous vérifions si elles n'ont pas bougé. La brune est à droite. Je la prends. Tu t'occupes de la rousse. Elles ne sont pas sur leurs gardes. Nous devons réussir.

Je l'espérais. Je l'espérais de tout mon cœur.

Nous montâmes Les deux femmes bavardaient toujours, et ne regardaient pas dans notre direction.

La chance nous servit. Nous réussîmes à sortir du puits avant d'être repérés.

Un visage se tourna vers nous, et je plongeai, dans une furieuse détente, en même temps que Mauri.

La rousse bascula sous mon poids. Sa tête, projetée en arrière, heurta le sol; le choc l'étourdit. J'affermis ma victoire en la frappant au menton. Elle s'effondra.

- Mauri, couché sur la brune, lui errait le gosier.

Il est difficile de doser la violence. J'avais frappé dur. Un moment, je craignis d'avoir tué mon agente. Ma main glissa dans son blouson trouva des battements de cœur. Elle vivait.

Mauri se redressait.

- Je l'ai tuée, dit-il, ennuyé. Elle était forte pour une femme. Elle a failli m'échapper. J'ai tordu sa tête en arrière, trop brutalement. J'ai dû lui briser les vertèbres...

- La mienne vit.

- Bravo ! Attachons-la, et bâillonons-la. Et débarrasse-la de cette arme.

Nous ligotâmes la rousse, et je lui tassai un mouchoir dans la bouche.

Mauri alla avertir le groupe qui vint nous rejoindre.

Nous discutâmes de la situation. Elle nous semblait plutôt désespérée. Deux agentes de la Psycho, l'une morte, l'autre prisonnière, dont la disparition allait déclencher une enquête sérieuse. Et sur les plateformes suivantes, d'autres gardiennes nous attendraient, très vigilantes, celles-là... Alertée, la Matriarchie s'efforcerait de nous prendre au piège, en y mettant un maximum acharnement.

Il restait beaucoup de Niveaux à franchir. Beaucoup trop. Nous ne savions que décider...

- Nous perdons du temps en paroles, dit Catéri, calme et froide comme ordinaire. Il faut interroger cette femme. Laissez-moi faire. Donne-moi ce pistolet, Mauri.

Lui et moi avions passé dans nos ceintures les armes récupérées...

Réveillée, l'Agente ouvrit des yeux verts que la stupeur et l'effroi élargissaient...

Catéri posa sur une cuisse gainée de drap beige le canon du pistolet énergétique.

- Je ne te tuerai pas. Mais tu ne pourras jamais plus marcher ! Des paupières aux cils dorés battirent.

- Je vais retirer ton bâillon. Ne hurle pas ! Tu le regretterais. Et réponds gentiment aux questions si tu ne veux pas d'ennuis ! Tu as bien compris ?

La tête rousse acquiesça, avec une évidente bonne volonté. Le calme détaché de Catéri rendait ses menaces plus impressionnantes.

La prisonnière s'assit. Sa bouche libérée, elle s'exclama, totalement incrédule :

- Mais tu es morte ! Le chanteur aussi ! Vous avez été tués dans un accident d'ascenseur. La Matriarche, elle-même a accompagné vos corps au puits de récupération !

Depuis le début du voyage, nous ne savions plus rien de la Matriarchie. Les informations avaient diffusé de fausses nouvelles concernant Josep et Catéri, personnages trop en vue pour que leur disparition puisse être escamotée. La Matriarche avait cru la lettre annonçant un double suicide. Elle avait choisi d'éviter un scandale en étouffant la vérité. Que son amie lui ait préféré un homme au point de l'accompagner dans la mort aurait été totalement inadmissible. Elle avait inventé une prétendue mort accidentelle.

Catéri était avec astucieuse pour voir le parti à tirer de ces nouvelles données.

- Crois-tu ? demanda-t-elle avec une ironie froide, que la Matriarche apprécierait que tu connaisses la vérité ? Josep et moi avons fui, en lui laissant croire que nous nous étions suicidés. Que pense-tu qu'elle décidera pour toi si elle apprend la réalité ?

- Grande Mère !

La rousse gémissait. Pas difficile d'imaginer la Matriarche encline à faire disparaître les témoins d'une affaire où elle tenait un rôle ridiculisant...

- Le hasard, dit Catéri, t'a placée dans une situation aussi dangereuse que la nôtre. Tu as tout intérêt à collaborer avec nous. Et à nous aider à échapper à tes consœurs. Je suppose que tu le comprends ? A moins que tu ne sois tout à fait stupide ?

- Grande Mère ! répéta la rousse, affolée.

- Inutile de geindre, dit Catéri, méprisante. Tu as encore le choix. Aide-nous à atteindre les Niveaux Fermés, et la Matriarche n'apprendra jamais rien. Décide-toi. Et décide-toi vite ! Le matin approche...

- Nous avons encore trois heures de garde... Mais que pourrais-je faire ! Les Niveaux supérieurs sont tous gardés. Au premier, le puits central est bouché par un grillage, et je ne sais quoi en dessus. Vous ne passerez pas.

- Cherche une solution, dit Catéri, toujours paisible. Sinon, tu seras perdue avec nous. Pour garder le secret, la Matriarche te fera tuer...

- Je ne vois pas ! (La rousse était proche des larmes.) Je te jure que je ne vois pas !

- Les ascenseurs ? Intervint Josep. Tu n'as pas la clé d'un ascenseur privé ?

- Si, bien sûr, mais...

- Alors tu vas nous convoyer. Comme si nous étions des prisonniers. Avec Catéri. Elle mettra l'uniforme de ta compagne.

- Qu'est-ce que vous avez fait à Jani ?

La voix de la rousse s'étranglait. Jusque-là, elle avait probablement cru sa camarade évanouie...

- Nous l'avons tuée, répandit Catéri. C'est ce qui t'arrivera si tu n'obéis pas. L'idée de Josep est excellente. Qui à permettrait de questionner la Psycho ? Ceux que nous croiserons n'oseront même pas nous regarder...

- Sauf si nous rencontrons une Psycho Chef ! s'exclama la rousse. Vous ne vous rendez pas compte...

- Nous nous rendons compte, dit Théode, agacé, que nous n'avons pas le choix. Et toi non plus. Tu feras ce que nous te dirons de faire, et si nous sommes arrêtés, tu mourras ! Souvient toi de ça !

- Mais cet ascenseur ne va pas plus haut que le Niveau 1. Et le puits central est fermé, je vous l'ai dit. Que pourrez-vous faire ?

- La gaine de l'ascenseur doit continuer, dis-je. Nous passerons par là.

- Vous êtes fous ! Vous êtes tous fous !

- Non, répondit Mauri. Des morts en sursis qui tentent de

survivre quand même, voilà tout. Je suppose que toi aussi, tu préfères continuer à vivre ? Non ?

Les yeux verts affolés changèrent d'expression. Une décision venait d'être prise. La rousse retrouvait son sang-froid.

- Je vais essayer, dit-elle.

Je fus instantanément envahi de méfiance. La décision était prise, oui, mais laquelle ? Celle de nous aidera ou de nous livrer ?

Une agente de la Psycho... Que connaissait-elle de la Matriarche ? Son visage, vu sur un écran de télévision... Un moment, la rousse avait eu peur, mais elle pouvait imaginer la Matriarche juste et sage... et croyant de bonne foi à la mort accidentelle de Josep et de Catéri. Était-il impossible que son entourage lui ait caché la vérité pour ne pas la peiner davantage ?

Il me semblait entendre, très clairement, s'agencer les pensées de la rousse.

- Il va falloir la surveiller sérieusement, dis-je. Et ne lui Recorder aucune confiance. Je parierais qu'elle va essayer de nous jouer un mauvais tour.

- Oh ! Mais non ! dit Catéri. Elle sera désarmée, mais pas moi. A la moindre manœuvre douteuse, je tire !

La tranquille assurance de Catéri exprimait une absolue conviction.

- Comment peux-tu faire ça ! explosa la rousse. Pour ce minable chanteur ! T'allier avec des hommes pour trahir la Matriarchie ! C'est répugnant !

Catéri souriait, distante et détachée.

- Comment t'appelles-tu ? demanda-l-elle.

- Laurée.

- Eh bien, Laurée, tu vas aussi t'allier avec des hommes pour trahir la Matriarchie. A moins que tu ne choisisses le suicide ?

Le pistolet énergétique se braquait, menaçant.

- La Grande Mère me pardonne ! dit Laurée. Je devrais faire mon devoir... Je devrais...

Agente de la Psycho ou non, Laurée était comme nous tous. Elle n'avait pas envie de mourir...

- Assez de temps perdu en paroles ! dit Mauri. Agissons ! Et vite. Avant que le matin ne réveille toute la Matriarchie !

En nous hâtant, nous déshabillâmes la morte. Catéri enfila l'uniforme, qui lui allait à peu près. Elle releva ses cheveux sous la casquette, et boucla à sa taille le ceinturon. Son visage lise, volontairement dépourvu d'expression, faisait d'elle un très crédible spécimen d'agente de la Psycho.

Laurée se recoiffa de sa propre casquette, et, sur nos conseils, retira la gaine vide de sa ceinture.

- Les hommes ne devraient pas être attachés ? demanda Catéri.

- Tu es armée. Ce n'est pas indispensable. Mais si nous rencontrons une Psycho-chef, elle posera des questions.

- Pas si je la tue, dit Catéri.

Laurée ne répondit pas. Ses joues étaient trop pâles.

- Josep, dit Catéri, tu es trop reconnaissable. Salis-toi le visage avec de la poussière, et dénoue tes cheveux. Si nous croisons quelqu'un, tu détourneras la tête. Gerd, garde ce pistolet à portée de la main. Mets-le dans ton blouson. Et n'oublie pas de t'en servir s'il le faut !

Catéri ordonnait, froide, sèche, en Ingénieur qui s'adresse à un mâle. Mais le moment aurait été mal choisi pour contester. J'obéis sans discuter. Comme Josep, qui barbouilla consciencieusement son visage, et dénoua le lien de ses cheveux. Il ressemblait toujours à Josep, mais avec moins d'évidence.

Catéri se retourna vers Laurée.

- Tu marcheras à côté de moi. Ne t'écarte pas d'un pas ! Rappelle-toi que je n'ai rien à perdre. Et si tu n'étais pas en train de faire des rêves stupides à propos de la Matriarche, tu saurais que toi non plus. Les hommes marcheront devant. Prenez un air coupable, et apeuré. Mettez Josep au milieu, et masquez-le un peu. Hâtons-nous !

Nous nous mîmes en route. En marchant vite. Il nous faudrait gagner le matin de vitesse, et la relève de la garde...

Quelles Chances avions-nous de réussir ? Mieux valait ne pas les calculer. Le pistolet glissé dans mon blouson était une présence rassurante. En dernier ressort, il servirait pour moi. Je ne finirais pas, après la torture du Sondage, avec le Masque du Rejet emboîté sur ma tête. Pas si j'avais le temps de retourner l'arme contre moi...

Nous marchions dans un couloir, qui me semblait sans fin. Les veilleuses de nuit l'éclairaient encore, mais, à chaque instant, je craignais que ne s'allument les lampes de Jour. Qui répandraient bien trop de clarté. La pénombre actuelle nous convenait mieux.

Nous croisâmes un homme en sous-vêtements, qui ne nous regarda que le temps de découvrir derrière nous, les uniformes de la Psycho. Son regard s'affola instantanément. Il détourna la tête.

Je n'avais pas à jouer une comédie de peur, j'en ressentais une très réelle. Mon cœur battait trop vite, et je transpirais. Les risques que nous courions étaient considérables. Pour que notre plan capote, il faudrait moins d'un grain de sable... Et malgré mes affirmations, je n'étais nullement certain de trouver une voie d'évasion au Niveau 1, dans l'ascenseur. Je ne pouvais que l'espérer. S'il n'en existait pas, que ferions-nous ?

Un deuxième homme nous croise, et se détourne très vite,

manifestement effrayé. La Psycho inquiète par sa seule présence. Il nous plaint peut-être, mais se hâte surtout de regagner son dortoir, trop heureux de ne pas être concerné. Mais il nous a vus. Que la Psycho enquête, et il le racontera, avec une totale bonne volonté. Comme celui qui nous a vus avant lui.

Passé le Niveau 1, aurons-nous la Psycho aux trousses ? Comment la Matriarchie considère-t-elle les Niveaux Fermés ? Les a-t-elle rayés de sa mémoire ? Tolère-t-elle que des hommes libres y vivent ? Ou sait-elle qu'il s'agit vraiment d'une légende, que ces Niveaux ont déserts ?

Trop de questions sans réponses, qui se bousculaient dans ma tête. Je marchais, les nerfs crispés.

*

**

Un miracle nous avait permis d'atteindre l'ascenseur, et de l'emprunter sans être surpris. Mais, au Niveau 1, il déboucha sur une impasse.

Nous étions entassés dans la petite cabine.

Mauri qui avait grimpé par la trappe du toit nous annonça la désastreuse nouvelle : Au-dessus, la gaine était fermée par une solide plaque à revêtement d'acier.

Nous bloquâmes l'ascenseur sur place, mais c'était là une solution provisoire. Très bientôt, la Matriarchie s'éveillerait...

Nous ne savions que décider. Nous cacher dans les couloirs d'aération ne nous donnerait qu'un court répit. Dès la relève des agentes sur la quinzième plateforme, la Psycho se mettrait en chasse.

Laurée nous regardait avec une bonne dose de satisfaction. Elle misait sur une Matriarchie juste et bonne, et pensait pouvoir s'en tirer. Elle se trompait, mais quelle Importance ?

- Nous sommes presque au but, dit Josep. Il doit y avoir un moyen !

Un souvenir vague flotta, et, brusquement, une idée me vint. Je venais de me rappeler le récit de jour concernant sa visite du Niveau 17.

Je demandai à Laurée :

- Est-ce qu'il existe, à ce Niveau, des couloirs désaffectés ?

La rousse hésita, peu disposée à nous aider.

Catéri la frappa sèchement de son arme. Le canon laissa une marque rouge sur la joue claire.

- Réponds ! Et pas de mensonges !

Laurée baissa la tête.

- Oui, dit-elle vaincue. Mais c'est loin d'ici. Tout au bout du Secteur 56-32 Nord. Et toutes les portes sont fermées...

- On peut faire sauter une serrure avec un pistolet

énergétique, dit Théode. Mauri ? Crois-tu que nous pourrions rejoindre ce secteur par les couloirs d'aération ?

- On peut essayer. Si elle me donne une idée de la direction générale.

- Tu dois nous aider, Laurée, dit Catéri, avec une soudaine gentillesse. Écoute-moi, de femme à femme. J'étais l'amante de la Matriarche. Je la connais bien. Elle ne te laissera pas vivre...

Les cils dorés frémirent.

- Je ne veux pas aller dans les Niveaux Fermés. Je...

- Tu n'as plus le choix. Je ne voulais pas y aller non plus. J'y ai été forcée, et voilà tout. Il vaut mieux vivre que mourir, tu ne crois pas ?

- Mais ces hommes... Je...

- On s'y habitue. Ce n'est pas si terrible.

Leur conversation nous excluait. Une complicité se nouait entre elles, qui jouait contre nous. Nous n'intervînmes pas. Catéri avait choisi la bonne méthode. Convaincre Laurée vaudrait mieux que la contraindre.

- En route ! dit Mauri. Nous n'avons pas cessé de perdre du temps, et nous en avons peu.

XI

Nous errions dans un monde noir, mort, dégradé par le temps. Nos lampes éclairaient des murailles lépreuses, des sols éraillés. Depuis combien d'années la Matriarchie avait-elle abandonné ce Secteur ?

Je forçai des portes, et encore des portes, en détruisant leur serrure d'une décharge.

Nous cherchons une possible voie d'évasion, une gaine d'ascenseur, par exemple, qui n'aurait pas été fermée comme la précédente. Nous ne trouvions rien... Ouvertes, les portes béaient invariablement sur de vastes étendues d'ombre. Des salles vides, tapissées de poussière, anciens dortoirs, réfectoires, douches, ateliers... Les hommes ne travaillaient plus ici. Depuis bien longtemps.

Encore une porte, assez étroite, et celle-là s'ouvrit sur des marches qui se perdaient dans l'ombre dense.

- Un escalier s'exclama Catéri. C'est incroyable ! La Matriarchie les a supprimés depuis des siècles !

- Qu'est-ce qu'un escalier ? demandai-je.

Je n'en avais jamais entendu parler. Ni même imaginé que les quelques marches qui parfois séparaient un couloir d'un autre pouvaient ainsi se multiplier, pour monter et monter.

- On s'en servait autrefois, répondit Catéri. Quand les ascenseurs tombaient en panne, on pouvait rejoindre un autre Niveau par ce chemin-là.

- Mais les ascenseurs ne tombent jamais en panne tous à la fois, objecta Mauri.

- Je n'en sais pas plus, dit Catéri. J'ai vu des escaliers dans un très vieux film, c'est tout.

- Si ces escaliers servaient pour communiquer de Niveau à Niveau, dit Josep, on doit pouvoir monter par là. Nous avons beaucoup de chance !

- Un instant ! dit Mauri. Il se peut que nous ayons trouvé un chemin pour continuer, mais, en ce cas, il y a des précautions à prendre. Une surtout : l'eau. Rien ne dit que nous rencontrerons tout de suite les Révoltés, bien au contraire. S'ils vivent vraiment dans les Niveaux Fermés, ce n'est sûrement pas à proximité immédiate de la Matriarchie. Nous avons encore des provisions, et de la nourriture, mais l'eau... Elle ne coulera pas pour nous dans les couloirs d'aération là où les Niveaux sont déserts.

Jusqu'alors, je n'avais pas pensé à ce problème. Il devenait d'un coup très évident. L'eau. Où la trouver dans des Niveaux inhabités ?

- Il faudra la rationner, dit Théode.

- Très sévèrement, approuva Mauri. Et en plus des gourdes, nous remplirons nos outres. J'ai vu un poste d'eau pas loin, avant les couloirs désaffectés. Gerd, tu viens avec moi ?

- Oui.

Théode avait accompagné Mauri lors de la tournée précédente. Cette fois, c'était mon tour.

La promenade dans les couloirs, et même le retour, avec l'outre sur mon dos et des gourdes pendues à mon cou, me parut presque agréable. J'avais l'impression que nous touchions au but. Cet escalier, surtout, me ravissait. S'il continuait plus haut dans les Niveaux Fermés, il nous éviterait le puits. Fini les échelles, l'épuisement, les morsures des chauves-blanches. Finie la crainte perpétuelle d'être rattrapés par la Matriarchie... Nous avons atteint le Premier Niveau, et trouvé une voie qui montait plus haut.

Mon exaltation me faisait oublier la fatigue de la nuit, et mon besoin de sommeil.

Mauri devait suivre un cheminement de pensée analogue.

- Nous nous passerons de dormir aujourd'hui, dit-il. La Psycho est sûrement à nos trousses. Elle trouvera nos traces, les portes forcées, et cet escalier...

Nous rejoignîmes le groupe qui nous attendait, et nous le trouvâmes en grande discussion.

- Nous essayons de décider que faire de cette agente ? dit Théode. Et pour le moment, je suis seul à être d'avis qu'il est préférable de la tuer. Catéri n'est absolument pas d'accord.

- Tu l'étais pourtant tout à l'heure, dis-je, quand tu la menaçais. Ou du moins, j'ai eu cette impression.

Jusqu'alors, je n'avais pas envisagé le sort de Laurée, mais je partageais l'avis de Théode. Mieux valait, en effet, l'éliminer.

- Tout à l'heure, répondit Catéri, nous étions en danger. Je l'aurais tuée si nécessaire, mais l'abattre maintenant serait commettre un meurtre inutile. Je m'y oppose !

Les prunelles vertes de la rousse exprimaient l'incrédulité. Elle ne parvenait pas à croire ce qu'elle entendait. C'était trop monstrueux.

- Vous êtes moins pointilleuses lorsqu'il est question de nos vies, dit Mauri avec une sèche aigreur. La Matriarchie élimine sans remords les hommes inutiles. Alors ? Celle-là sera un fardeau. Elle mangera nos provisions, boira notre eau, et pour nous récompenser, elle tentera de nous gêner au maximum.

- Ne pourrions-nous pas, intervint Josep, la laisser ici ?

- Est-ce que tu rêves ? aboya Catéri. Si la Matriarche apprend que nous sommes vivants, que crois-tu qu'elle fera ?

- C'est évident, dis-je. Elle lancera toute une division de la Psycho à l'assaut des Niveaux Fermés. La seule solution est de tuer cette fille. Vite. En discutant ainsi son sort devant elle, nous sommes inutilement cruels.

Je sortis le pistolet énergétique passé dans ma ceinture.

Catéri m'imita immédiatement.

- J'ai aussi une arme. Gerd ! Si tu tires sur elle, je tirerai sur toi !

- Oh ! Ces maudites femelles ! gronda Théode.

Laurée se taisait. Dans ses yeux, la terreur avait remplacé incrédulité. Elle se mordait la lèvre. Elle avait peur, et faisait preuve de courage en ne suppliant pas pour sa vie. Je réalisai soudain qu'il ne me serait pas si facile de la tuer. Elle était trop sans défense.

Mauri se déplaça, avec une extrême rapidité. Il empoigna le bras de Catéri, et le tordit, dirigeant vers le haut le canon du pistolet.

- Tire ! Gerd !

Je n'eus pas à décider si j'allais le faire ou pas. En deux pas, Josep se plaça devant Laurée, et la couvrit.

- Non ! dit-il. Catéri n'a pas toujours raison, mais cette fois, si. Tuer cette fille comme ça, à froid... Ce serait laid... Emmenons-la avec nous.

L'angoisse qu'il exprimait me fit ranger le pistolet dans ma ceinture.

- On l'emmène, dis-je.

- Oh ! Bon, admit Théode, mi-résigné, mi-irrité. C'est d'accord.

Mauri avait arraché le pistolet à Catéri. Il le glissa dans son blouson.

- Si vous êtes tous contre, dit-il, je m'incline. Mais vous verrez qu'on le regrettera !

*

**

Il me fallut bientôt réaliser que cet escalier, s'il était moins dur à gravir que les échelles, réclamait quand même une bonne dose de dépense musculaire. La fatigue accumulée s'aggravait du manque de sommeil, et l'outre chargée sur mes épaules n'arrangeait rien.

A chaque palier, nous faisons une très courte pause. Reprendre mon fardeau pour repartir demandait un effort de volonté.

Nous ne pourrions pas nous arrêter pour dormir avant d'avoir mis de la distance entre nous et les poursuivants probables. Nous avançons aussi vite que possible.

Mauri était en tête, avec Laurée. Théode et moi suivions

Catéri et Josep fermaient la marche. J'avais une outre, Théode l'autre. Laurée portait mon sac, sans beaucoup de bonne volonté, mais aussi sans trop de protestations. Comme Catéri, elle était réaliste, et savait accepter l'inévitable. Mais je l'imaginais aisément toute disposée à nuire si l'occasion s'en présentait.

Mauri portait le sac de Théode en plus du sien, et surveillait Laurée. Il gardait un de nos pistolets énergétiques. J'avais l'autre.

L'escalier, assez large, tournait et tournait. Nos lampes le découpaient en fragments. L'habituel revêtement métallique n'habillait pas ici les murs. Du béton nu, taché, craquelés zébré de longues fissures. Les arêtes des marches s'abrasaient, et cascadaient en menus éboulements pierreux.

Nous débouchâmes soudain sur une coulée de blocs, de cailloux et de graviers. L'explication nous vint vite. Plus haut, toute une portion d'escalier manquait.

- C'est pour ça, dit Mauri. Que la Matriarchie n'a pas jugé utile de faire garder cet escalier. La voie est coupée.

- Nous devons passer quand même, dis-je. Mauri... En plantant des pitons ?

- Si la muraille résiste... On peut essayer.

- Il le faut, dit Théode. Si nous y arrivons, la Psycho ne tentera probablement pas de nous suivre par un chemin aussi dangereux. Le risque en vaut la peine. De toute façon, avons-nous le choix ?

- Non, admit Josep, mais...

- Mais nous avons une chance sur deux de nous suicider ici, compléta Catéri.

- Vous êtes fous ! explosa Laurée. Complètement fous ! Pas moi ! Je ne passerai pas par là !

- Tu passeras ! dit fermement Mauri. A moins que tu ne préfères une décharge énergétique ?

Il ne menaçait pas, Il énonçait un fait.

Laurée se tut, les lèvres serrées. Un rapide coup d'œil à Catéri lui avait fait admettre que, pour le moment, la solidarité féminine ne jouerait pas.

- Il y a quand même un problème, dis-je. Nous sommes fatigués. Nos réflexes seront moins bons. Une heure ou deux de sommeil nous permettraient de tenter l'aventure dans de meilleures conditions.

Nous discutâmes la question, pour convenir que le repos préalable ne pouvait être envisagé. La Psycho devait déjà être sur nos traces. Mais la grande règle de la Matriarchie : efficacité avant tout, arrêterait sans doute les poursuites à cet éboulement. Une agente était

morte, l'autre disparue. Malgré un désir de vengeance certain, la Psycho ne risquerait pas d'autres précieuses vies féminines pour nous attraper à tout prix. Le réalisé jouerait en notre faveur.

Mauri et moi nous encordâmes.

Il planta un premier piton, et en testa la solidité avant de s'y percher. Je l'assurai, maintenant ferme la corde, prêt à la secousse s'il tombait.

Il assumait une tâche très difficile, en équilibre sur un étroit support, s'accrochant du bout des doigts dans les craquelures du béton. D'une seule main. L'autre plantait les pitons.

Il s'éloigna, insecte collé au mur. La clarté de sa lampe frontale progressait par à-coups. Le sifflement du pistolet lance-pitons ponctuait les étapes.

- Avance jusqu'ici, Gerd. Il y a une fissure qui te donnera une bonne prise.

Je compris mieux, en passant d'un piton à un autre, cherchant des craquelures où enfoncer mes doigts, ce que Mauri avait dû, exactement, réaliser.

Je trouvai la fissure annoncée, et m'y agrippai.

- Tu y es ? interrogea Mauri. Je continue ?

- Vas-y !

Le pistolet lance-pitons siffla. La muraille à laquelle je collais répondit par une vague de vibrations. Ma fatigue avait disparu, balayée par la peur. Je me braquais sur cette idée unique : m'accrocher assez solidement pour être capable de retenir Mauri s'il tombait.

J'attendis, la bouche sèche, des ruisseaux de sueur coulant dans mon cou.

Mauri atteignit l'autre côté de la faille, et l'annonça joyeusement. Je le rejoignis, sans trop de difficultés. La certitude de la victoire proche était une aide très efficace.

Nous fîmes passer sacs et outres, un par un, par un pont de corde reliant les deux groupes. Puis la guitare de Josep, avec un luxe de précautions, pendant qu'il nous abreuvait de recommandations inquiètes.

Les êtres humains suivirent.

La détente nous ramena tous à notre fatigue.

- Montons encore un peu. dit Maudit, pour nous mettre hors de vue. Ensuite je crois que nous pourrions dormir.

Dormir ! J'en rêvais.

Quelques paliers plus loin, nous nous arrêtons. Le tirage au sol du premier tour de garde désigna Josep. Il s'assit, résignés près de

la veilleuse. Les autres se couchèrent, sans grand souci d'une recherche de confort.

*

**

J'avais dormi, et rêvé. Rêvé d'une voix chuchotante, que je découvrais réelle.

Durant mon sommeil, Catéri avait remplacé Josep. Elle s'efforçait de nous réveiller tous, en évitant de faire du bruit.

- J'ai entendu des pas. Lointains, mais nets. Je crois que la Psycho est en train de monter.

Nous écoutions, tendus. Un bruit léger arriva, assourdi par la distance. Très certainement des pas...

- Viens avec moi, Gerd, dit Mauri. Nous allons descendre pour guetter. Si elles décident de franchir la faille, nous essayerons de les abattre toutes.

- Ne vaut-il pas mieux fuir ? demanda Catéri.

- Pas si elles doivent courir derrière nous. Elles front trop proches, et nous n'avons guère eu de repos...

Par je ne sais quel miracle, alors que je la regardais à peine, je repérai Laurée qui ouvrait largement la bouche. Ma main écrasa férocement ses lèvres, étouffant le hurlement qui allait jaillir. Laurée se débattit. Ses yeux verts exprimaient plus de haine que de crainte.

Je la frappai du poing sur la tempe, avec une rage incontrôlée, peu soucieux de savoir si j'allais ou non lui briser le crâne. Elle s'effondra. Je la passai à Théode.

- Ligote-la ! Et bâillonne-la ! Sinon cette garce s'arrangera pour avertir les autres.

Mauri et moi descendîmes doucement, la lumière masquée d'une lampe-crayon éclairant à peine les marches.

Elles étaient bien là. Une douzaine d'agentes Psycho, toutes armées. Arrêtées de l'autre côté de la faille, elles discutaient entre elles. Le jet de lumière d'une lampe explorait la muraille. Il s'attarda sur les pitons.

- Ils sont passés par là !

- Des hommes ! exprima une voix méprisante. Ils cherchent les révoltés !

Il y eut des rires ironiques.

- Devons-nous continuer. Chef ?

Nous guettions, à l'amorce d'un tournant, invisibles dans la zone l'ombre.

- Non ! répondit une voix nette. Ce passage comporte trop de risques, et c'est inutile Qu'ils cherchent ! Ils auront des surprises ! Et ils ne survivront pas !

Le ton exprimait une tranquille certitude.

- Mais Laurée ?

- Laurée est sûrement morte Comme Jani.

- Et s'ils l'avaient emmenée avec eux ?

- J'espère que non. Son sort serait terrible. Mais nous ne pouvons plus rien pour elle. Je dois penser aux autres. Risquer des vies supplémentaires serait faire preuve d'inefficacité. La décision me coûte, mais c'est la seule compatible avec mon devoir !

Un temps de silence, puis la voix nette ordonna :

- Demi-tour ! Nous rentrons.

Mauri et moi écoutâmes le bruit des pas qui s'éloignait.

- Grande Mère ! souffla Mauri. Elles abandonnent ! Nous sommes saufs !

- En es-tu si sûr ? Que voulait dire ce : "Qu'ils cherchent, ils auront des surprises ?"

- Je ne sais pas Gerd, et je ne veux pas le savoir ! Inutile de parler de ça aux autres. Nous devons garder l'espoir ! Sinon...

Il avait raison, et je me tairais, mais les paroles entendues sonnaient ironiquement dans mes oreilles. Il y avait eu une telle certitude, dans cette phrase : "Ils ne survivront pas." Que savait cette femme, que nous ignorions ? Vers quel destin allions-nous ?

XII

Niveau moins 1. Désert, vide, mort, et partiellement détruit

On s'était battu, ici. Ceux qui ont lutté, pour l'égalité, se sont battus sans armes... Mais les femmes en avaient eu. Des armes énergétiques à grande puissance, qui avaient ouvert les murailles, fondu le revêtement, creusé des cratères, volatilisé les portes, laissant un témoignage de guerre...

De cette guerre était née la légende que nous pourchassions...

J'étais de garde, seul avec la veilleuse. Mieux valait économiser nos lampes. La réserve de piles baissait. Comme les vivres...

Nous nous étions offert une longue période de détente. Pour la première fois depuis le début du voyage, Josep avait sorti sa guitare de l'étui, et chanté. En y prenant visiblement autant de plaisir que nous à l'écouter.

A présent, nous allions nous offrir un long sommeil. Nous avions tous besoin de repos. Nous avions discuté le problème de la garde. Les autres pensaient qu'elle n'était plus nécessaire, puisque nous avions échappé définitivement à la Matriarchie. Mauri et moi avions insisté pour qu'elle soit quand même maintenue. Sans avouer nos raisons : les phrases entendues, qui pouvaient faire supposer un danger quelconque. Nous avions emporté la lutte, avec cette contrepartie : le premier tour de garde pour moi, le second pour Mauri.

- Puisque vous y tenez tant, avait dit en riant Théode, vous vous chargerez des premiers tours.

Nous nous étions installés pour dormir dans un couloir, à proximité de la porte de l'escalier.

J'étais assez reposé pour ne pas devoir lutter contre le sommeil. Tout était calme. Les dormeurs respiraient sur un rythme paisible. Josep, qui devait faire un cauchemar, gémit en se retournant. La veilleuse n'éclaircit guère que mes pieds. Je devinais plus que je ne voyais mes compagnons.

Mon esprit s'évadait en rêveries. Je négligeais ma garde, oubliant la vigilance. Mes pensées me ramenaient en arrière. Je revoyais Marça, sa domination, son entêtement borné, et cette nuit d'accouplement ratée, qui m'avait valu tant d'ennuis...

Je revoyais les jardins, dans l'éclat des lampes solaires. Et Victo... Mon vieil ami me manqua, très cruellement. Le visage ridé naquit de l'ombre. Ces mains noueuses sur l'écorce d'un arbre, qui palpaient, devinaient...

J'avais fermé les yeux. Un bruit léger me les fit rouvrir.

J'écoutai, soudainement attentif. Et perçus un autre son faible.

Ma lampe frontale, vivement allumée me permit d'entrevoir, un quart de seconde, une silhouette courbée qui franchissait la porte de l'escalier. Une silhouette aux cheveux roux.

Laurée ! La maudite femelle essayait de fuir. Décidée à tenter, seule et sans aide, le dangereux passage des pitons.

Je bondis sur mes pieds, brûlant de rage. Qu'elle réussisse et nous étions perdus. La Matriarche apprendrait où se trouvaient Catéri et Josep. Et cette fois, la Psycho s'acharnerait à notre poursuite ! La rage grandit, et devint féroce.

Je dus, quand même, prendre le temps d'alerter Mauri. Je le secouai pour le réveiller.

- Laurée essaye de fuir. J'y vais !

- Rattrape-la ! Et tire dessus si elle court trop bien !

- C'est bien mon intention !

Je fonçai. J'étais à peu près enragé.

Durant que je parlais à Mauri. Laurée avait pris de l'avance. En allumant ma lampe frontale, j'avais dû l'avertir. Je dégringolai les marches, trop furieux pour prendre garde à ce fait : certaines étaient très branlantes.

Le jet de lumière de ma lampe rejoignit la silhouette aux cheveux roux. Elle dégringolait, elle aussi, sans précaution trop affolée par la poursuite pour raisonner. Sinon elle aurait admis que courir était inutile. Dès l'instant où je l'avais surprise, il ne lui restait qu'à renoncer. J'avais une arme, et de plus, le passage des pitons la séparait du salut.

La colère et l'ardeur de la chasse m'excitaient assez pour que je ne réfléchisse guère non plus. Je n'avais qu'une envie : l'empoigner. Je sautais les marches par trois ou quatre, sans nul souci de mal me recevoir. La trouée lumineuse de ma lampe poursuivait celle de Laurée.

Je rattrapai la rousse sur un palier. Elle haletait, suante, les joues cramoisies. Elle essaya quand même de planter ses ongles dans mes yeux.

Je saisis ses poignets, et nous luttâmes un moment. Elle se débattait furieusement, se tordant, multipliant les coups de pieds et de genoux. Je la contraignis à l'immobilité en remontant ses bras dans son dos.

Nous haletions, collés l'un à l'autre. Les yeux verts rétrécis de fureur plongeaient dans les miens. Nos frontales à touchaient.

Brusquement, elle cracha, avec précision. Le jet de salive glissa sur mon nez.

Ma rage flamba plus haut, comme monte un feu attisé. Je lâchai un poignet pour essuyer le crachat de ma manche, avant de

saisir Laurée par le col de son blouson.

Je la giflai, à droite, à gauche, avec une violence qui fit danser sa tête, et voler ses cheveux. J'étais dément de fureur. Après coup, je fus surpris de ne pas l'avoir tuée.

Abrutie, les joues empourprées, Laurée ne luttait plus. Ses mains pendaient, ouvertes. Elle avait perdu toute combativité. Cette faiblesse fit naître en moi, soudainement, une intense poussée de désir. Je découvrais qu'elle était belle, tentante, et que, pour la première fois de ma vie, je tenais une femme à ma merci. Le désir s'accrut d'une sensation de triomphe aigu.

Cette femelle-là allait payer ! Payer pour Marça, pour bien d'autres, qui m'avaient utilisé pour leur plaisir...

Je souris, en employant la phrase souvent entendue, mais jamais exprimée :

- Je t'ai choisie pour l'accouplement !

- Non !

Une explosion de refus, qui rejetait la suggestion comme totalement invraisemblable.

- Si !

Une affirmation aussi absolue que l'avait été la négation.

Je cherchai sa bouche, et rencontrai des dents qui me mordirent féroceement la lèvre inférieure.

Je la frappai. Méthodiquement, raisonnablement, avez pour faire mal, pas assez pour blesser, jusqu'à ce qu'elle gémissse, crie, et admette sa défaite.

Elle était molle entre mes mains. Elle pleurait. Je n'en ressentis pas la moindre pitié. J'avais employé la force, et je l'avais vaincue. J'exultais. Cet instant me vengeait d'humiliations accumulées, de révoltes silencieuses, et de la Matriarchie tout entière...

- Déshabilles-toi ! ordonnai-je.

- Non.

Cette fois, la négation était sans force, à peine murmurée.

- Déshabilles-toi ! Ou je te battrai !

Elle obéit, paupières baisées, effrayée et honteuse.

Je ne perdis rien des gestes embarrassés, de la gêne grandissante. Je détaillai le corps qui apparaissait morceau par morceau, comme une femme détaille l'homme qu'elle a choisi. Torse, seins, ventre, cuisses. Elle était belle...

- Ça va, admis-le sèchement. Viens ici !

Elle hésitait.

- Essaie de bien comprendre, dis-je. Les rôles sont inversés. C'est toi qui dois me plaire. Si tu ne veux pas être coopérative, je te battrai ! Jusqu'à ce que tu le sois ! Je n'ai pas l'intention de m'accoupler à un mannequin. Efforce-toi de me satisfaire ! Sinon...

Je me déshabillai rapidement. Elle patientait, la tête basse. J'enroulai l'arme énergétique dans mes vêtements, et plaçai le paquet à distance prudente. Laurée me semblait domptée, mais... Puis je disposai commodément nos deux lampes. Je ne voulais rien perdre.

- Viens ici ! Et n'oublie pas d'être docile !

Elle le fut. Totalement.

Je pris à cet accouplement un plaisir jamais égalé, d'une insoutenable intensité.

Pour découvrir ensuite, ma tête sur ses seins, que je ne l'avais pas vaincue. C'était elle qui gagnait, inexplicablement, parce qu'elle avait donné, alors que je me contentais de prendre... Cette impression réveilla ma colère éteinte.

- Tu peux te rhabiller, dis-je, très sec.

Comme une femme le fait quand elle en a terminé avec l'homme choisi.

Nous nous rhabillâmes. Les yeux flambèrent soudain, allumés de haine.

- Je te tuerai ! Gerd. Je te tuerai si j'en ai la moindre occasion ! Penses-y quand tu voudras dormir !

La voix basse détachait les mots, leur donnant un intense impact de vérité.

- Ne me rate pas ! dis-je, avec un sourire d'ironie menaçante.

Je la fis passer devant moi, et nous remontâmes les marches. La lumière de ma lampe s'accrochait dans des mèches rousses emmêlées. Le dos et la nuque rigides qui me précédaient exprimaient une hostilité définitive.

Alerté par Mauri, le groupe nous attendait, assis autour de la lampe.

- Ah ! s'exclama Mauri. Tu l'as rattrapée ! Mais pas bien vite. Nous nous demandions si nous devions aller à la rescousse. Elle t'a fait courir ?

- Non. Mais j'ai pris mon temps. Je l'ai utilisée... Pour l'accouplement.

- Une bonne idée ! dit Géode. Elle aura moins envie de recommencer ses tours. Et nous devrions y penser aussi. Après tout, nous la nourrissons. Comme ça, elle servirait au moins à quelque chose.

- Une idée excellente, approuva Mauri.

Dans les yeux verts de Laurée, la haine se mêla d'inquiétude. La proposition de Théode ne séduisait vraiment pas la rousse. Mais elle se tut. Elle avait au moins appris une chose : la Matriarchie ne la protégeait plus, et nous avions la force pour nous.

Catéri se tut aussi. Mais elle à leva pour aller enlacer Laurée d'un bras protecteur.

- Je crois, dit Josep de sa voix douce, que vous avez tort. Ceci n'est pas l'égalité. Vous êtes en train d'inverser les lois de la Matriarchie, pour les employer à votre profit. Alors que devient la justice ?

- Mais elle a tenté de nous nuire !

J'étais Indigné.

- Tu ne peux pas, répondit Josep sans élever le ton, reprocher à un prisonnier de chercher à fuir. Laurée n'est pas venue avec nous de son plein gré.

- Tout ce que je sais, intervint Théode, c'est qu'elle nous cause des ennuis ! Et qu'elle mange nos provisions !

- Je voudrais seulement, répliquai paisiblement Josep, vous faire comprendre qu'il vaudrait mieux ne pas baser notre vie d'hommes libres sur l'injustice.

- C'est facile pour toi ! dis-je avec hargne. Tu as toujours eu des privilèges ! Tu ne comprends pas !

- Oh si ! Je comprends fort bien. Mais je crois quand même qu'il vaut mieux convaincre Laurée d'accepter l'accouplement plutôt que de le lui Imposer.

Il y eut un temps de silence.

Laurée s'appuyait à l'épaule de Catéri. Sur ses joues enflées, la marque de mes doigts s'imprimait en traces sombres.

Justice... En prenant ma revanche, avais-je agi injustement ? Sans doute. Mais je n'arrivais pas à en éprouver du remords. Je me sentais, au contraire, très content de moi.

Catéri sa taisait. Elle était trop intelligente pour se mêler à une discussion où chacune de ses phrases aurait été pesée comme venant d'une femme... donc de l'ennemi. Ses yeux gris étaient distants et froids. Elle ne nous aimait pas. Aimait-elle Josep, ou l'avait-elle suivi parce que sa toquade pour un homme lui avait valu la haine de la Matriarchie ? Je n'étais pas assez renseigné pour en juger. Lui et elle s'éloignaient souvent, enlacés, pour l'accouplement. Mais qui choisissait ? Josep, ou Catéri ?

Mauri rompit la trêve de silence :

- Dormons. La suite à demain. Je prends mon tour de garde. Laurée va venir se coucher près de moi. A partir de maintenant, ceux qui seront de garde la surveilleront. Jusqu'à ce que nous atteignons le but. Qui

- Vous ne l'atteindrez jamais ! cracha Laurée, les yeux étincelants. Les Niveaux Fermés sont vides ! Vides !

Mentait-elle par haine, ou disait-elle la vérité ?

XIII

Un Niveau désert de plus. Où étions-nous ? Déjà très loin de la Matriarchie. Nos vivres baissaient, et notre réserve de piles aussi.

Un monde de silence, vieux, froid et hostile, dégradé par le temps mais non par la guerre. Les traces du conflit n'avaient marqué que quatre Niveaux, laissés derrière nous depuis longtemps.

Nous cherchions les vivants. La Révolte avait été réalité, mais où se trouvaient ceux qui avaient survécu ? Plus haut, peut-être, mais trop loin pour nous.

Malgré un rationnement féroce, l'eau nous manquerait bientôt.

On ne s'habitue pas à la soif. Elle est torturante, en permanence. La maigre ration accordée chaque soir nous maintenait en vie, mais elle disparaissait dans nos organismes desséchés comme des gouttes dans du sable.

Nous avons fouillé les Niveaux, avec un acharnement désespéré, pour ne découvrir chaque fois qu'un univers vide, glacé et noir. Pas d'hommes, et pas d'eau. Rien de vivant. Même pas un rat ou un insecte.

Étape du soir. Nous nous étions assis pour le repas. Mâcher les tablettes d'éléments concentrés sans liquide pour les aider à passer n'était ni facile, ni agréable.

Mauri présenta le bilan de la situation :

- Nous avons de l'eau, dit-il, pour visiter deux, peut-être trois Niveaux de plus. C'est tout.

Nous le savions mais d'entendre les mots rendait la réalité plus âpre.

- Les Révoltés peuvent être installés beaucoup plus haut, constata Josep.

- Oui, répondit Mauri, mais en ce cas, nous ne les rejoindrons jamais.

Laurée Intervint, avec une voix mauvaise :

- Vous étiez parties pour nulle part ! Les Niveaux Fermés sont vides. Vous avez poursuivi une chimère !

- Comment sais-tu qu'ils sont vides ? Demandai-je.

Les yeux verts se glacèrent. Laurée nous haïssait tous, mais moi plus que quiconque.

- Je le sais, c'est tout.

- Tu ferais mieux de trouver une meilleure réponse. Je suis fatigué, mais tu pourrais m'agacer suffisamment pour que je l'oublie...

et que je te batte !

- Fais-le ! Tu ne modifieras pas la réalité. Les Niveaux Fermés sont vides !

Elle me défait, les yeux rétrécis.

Josep s'interposa. Ses yeux sombres exprimaient une profonde lassitude.

- A quoi bon ces disputes ? Laurée, tu nous détestes, mais tu es avec nous. Ton sort est lié au nôtre. Même si nous décidions de redescendre, nous n'aurions pas assez l'eau pour le faire. Sois raisonnable. Si tu sais quelque chose, dis-le.

- Dis-le, Laurée, appuya Catéri.

Laurée supportait mieux Catéri que nous. Une complicité de femme à femme les unissait plus ou moins. Après un temps de rébellion, elle se décida à parler.

- Je ne sais pas grand-chose. J'ai seulement entendu ma Psycho-Chef dire que la Légende mentait. Que les Niveaux Fermés étaient déserts, sauf certains, où il y a des monstres...

- Des monstres ?

Catéri était incrédule.

- Oui. Mais je n'en sais pas plus. On ne questionne pas une Psycho-chef. J'étais intriguée, mais je n'ai rien demandé.

- Des monstres ? dit pensivement Mauri. Voulait-elle parler d'hommes ? D'hommes monstrueux ? Ou d'animaux ?

- Je te dis que je ne sais pas.

Théode haussa les épaules.

- Qu'est-ce qui pourrait vivre dans un pareil désert ? Pas d'eau, pas de nourriture... Monstrueux ou non, des animaux semblent bien improbables. Quant aux hommes...

- Ils sont quelque pas, dis-je, en niant mes propres doutes. Et nous les trouverons !

- Dormons, dit Mauri. Parler gaspille de la salive. Nous verrons bien demain. Qui prend le premier tour de garde ?

- Moi, dit Théode. J'ai bien trop soif pour avoir sommeil.

- Tais-toi ! dis-je aigrement. Nous avons tous trop soif. C'est inutile de nous le rappeler !

Une nuit paisible, trop paisible. Mais, peu avant le matin (ou ce qui aurait été le matin dans la Matriarchie), Mauri nous réveilla en criant :

- Un rat ! Je viens de voir un rat ! Près de mon sac.

- Et c'est pour un rat que tu nous réveilles en sursaut ! protesta Théode, irrité.

- Imbécile ! S'il y a un rat, il y a de la vie quelque part, pas

loin. De la vie ! Et de l'eau !

J'eus des visions instantanées de fontaines crachantes, de ruissellements, de canaux d'irrigation courant dans les jardins. Ma langue sèche lécha mes lèvres craquelées. J'entendais presque le bruit du liquide.

Catéri résuma un désir général en s'exclamant :

- Partons ! Vite !

Elle en oubliait son calme habituel. Ses yeux gris brillaient d'excitation.

Les préparatifs ne durèrent pas longtemps. Nous roulâmes hâtivement nos couvertures. Mauri fixa à sac notre dernière outre. Elle ne le chargeait guère. Une outre flasque, clapotante... Comment pouvait-il endurer ce bruit dans son dos ? Un bruit doux de liquide, tentation permanente... Parfois, je m'éloignais de lui pour ne plus l'entendre.

Les marches, éternelles, usées, abusées, leurs arêtes s'éboulant sous nos pieds. Nous les gravissions trop vite. Mauri nous rappela à la prudence. Se hâter nous faisait transpirer, épuisant davantage nos réserves internes.

Il nous fit calmement remarquer que cette eau que nous espérions pourrait ne pas se trouver au prochain Niveau, mais plus loin.

Nous ralentîmes, pour adopter une allure plus raisonnable. J'essayais de ne pas penser. Et de chasser une floraison de mirages liquides. Je voyais de l'eau partout. Ma lampe en faisait naître dans les taches de la muraille, ruisseler sur les marches, en nappes scintillantes...

*

**

- C'est mort ! dit Théode. Vide et mort ! Comme tout le reste.

Son visage creusé exprimait l'extrême de la lassitude. Ses yeux étaient sans reflets, comme couverts d'un voile de ternissure. Sa peau claire avait une teinte grisâtre malsaine. Sa barbe et ses cheveux étaient collés, poisseux, assombris par la crasse.

Nous étions tous loqueteux, répugnants de saleté, malodorants. Le manque d'hygiène nous irritait la peau. Périodiquement, nous nous grattions avec une fureur hargneuse.

Nous avons atteint le Niveau supérieur. Aussi noir, désert et froid que les précédents, mais plus hostile, parce que nous en avons trop espéré...

- Nous venons d'arriver, dit Mauri. Nous n'avons pas encore cherché. L'eau est peut-être ici quand même.

- Où ? demanda Catéri. En tout cas pas dans les canalisations. Ce Niveau est vide, depuis bien des années.

Laurée rit avec une ironie cruelle et triomphante.

- Courez ! Courez après votre chimère ! Cherchez ! Vous aller tous mourir !

- Toi aussi, dis-je.

- Je mourrai contente ! La dernière, j'espère. Pour mieux vous regarder devenir fous de soif !

Les yeux verts brillaient d'une joie maligne. A ce qu'il me semblait, Laurée n'était plus elle-même très saine d'esprit. Et moi, j'étais trop las pour la colère. Nous étions tous trop las. Personne ne jugea utile de répondre.

- Où pourrait-il y avoir de l'eau ? Où ?

Josep posait la question à mi-voix, les yeux rêveurs.

- Les jardins ! s'exclama Théode. Dans les jardins ! Parfois, les canaux d'irrigation sont alimentés par un ruisseau capté. Ils ne dépendent pas toujours des canalisations.

Grande Mère ! Il avait raison. C'était une possibilité.

- Il y a des jardins à tous les Niveaux ? demanda Mauri ? mi-espérant, mi-incrédule.

- Non. Et ils ne sont pas toujours situés dans le même Secteur. Il va falloir chercher.

- Cherchons !

L'espoir faisait renaître l'ardeur chez tous. Même chez Laurée, qui me parut, en cet instant, beaucoup plus désireuse de boire que de se réjouir de notre soif.

Nous cherchâmes, Très longtemps. Les Niveaux sont vastes. Un couloir, un autre, un autre encore... Labyrinthe de voies identiquement noires et désertes. Enchaînement de portes s'ouvrant sur des salles vides, tapissées d'un velours de poussière où nos pas s'imprimaient.

Nous marchions. L'espoir accroché refusait de mourir. La prochaine porte sera la bonne... La prochaine... La prochaine...

Les heures passaient...

*

**

- Ça suffit ! dit Mauri. Nous épuisons nos réserves. Il faut s'arrêter.

- Pas tout de suite, supplia Théode. Cherchons encore un peu. Juste deux couloirs... Un ?...

Le visage fermé de Maori dit non. Malgré ma fatigue, j'en étais aussi déçu que Théode. Et que tous les autres. Mais nous avions admis

Mauri comme chef. Nous lui obéissions. Invariablement, du reste, il basait ses décisions sur le bon sens. Sa logique pouvait être, parfois, aussi tranchante que celle de Catéri. Nous l'acceptions plus aisément quand même, parce qu'elle se tempérait d'amitié.

Nous nous installâmes pour l'étape. Gestes routiniers, qui nous débarrassaient de nos sacs, déroulaient nos couvertures...

Puis la distribution de l'eau, faite par Mauri. Distribution minutieux, strictement mesurée, surveillée par des yeux jaloux, qui exigeaient une absolue égalité, fût-ce dans les gouttes...

Nous buvions avant de manger. Dans le cas contraire, nos bouches trop sèches ne nous auraient pas permis la mastication. Mais quand j'eus avalé mon fond de gobelet, ma langue ne me parut pas plus souple. Un morceau de cuir racorni, qui adhérait à mon palais.

Mauri distribuait les tablettes quand Théode hurla :

- Regardez !

Son doigt tendu désignait l'angle mur-sol.

Un réseau de fils légers s'accrochait là, pas plus grand qu'une paume. Un petit grain noir le ponctuait, une patte articulée tendue sur la toile.

Une araignée ! Une très petite araignée, qui se déplia et courut quand Théode souffla doucement sur les fils.

- Grande Mère ! cria Mauri. Elle vit ! Elle vit ! Il y a de l'humidité ici. Et de l'eau !

La fatigue s'était envolée. Nous étions tous vibrants d'une excitation incontrôlable. Même Mauri oublia d'être raisonnable.

- Nous allons nous accorder une ration d'eau supplémentaire. Et nous chercherons. Jusqu'à ce que nous trouvions. Vous êtes d'accord ?

Tout le monde l'était.

Couloirs et portes, couloirs et portes... Qui semblaient se multiplier à l'infini, et se moquer de nos recherches fiévreuses.

Puis vint cette nouvelle voie, très large, très longue, qui s'enfonçait dans un absolu de noirceur, et cette ligne lointaine, étroite, trait brillant qui tranchait dans l'ombre.

Un rai de lumière.

Nous courûmes. Avec une frénésie aveugle, sans souci des autres.

J'arrivai le premier sur ces doubles portes entrebâillées qui laissaient filtrer une ligne de clarté.

Elles s'ouvrirent largement sous la poussée féroce de mes mains, et je criai. De triomphe et d'incrédulité.

Un jardin !

Un jardin extrêmement vaste, envahi d'une jungle de végétation où se mêlaient les verts, les beiges, les ocres... Un Jardin luxuriant, fourmillant d'insectes. Un jardin vivant, baigné dans l'intense clarté de deux lampes solaires.

Il me sembla Impossible. Les trois quarts des plantes m'étaient inconnues, ainsi que la majorité des insectes qui s'affairaient, stridulants, bourdonnants.

Je frottai mes yeux, les fermai, les rouvris. Le jardin était toujours là, lumineux, vibrant... Les lampes solaires en accentuaient l'irréalité.

- C'est comme ça que j'imagine l'Arli, dit Josep.

Hésitants sur le seuil, nous regardions tous, hallucinés, l'incroyable jardin.

- Au nom de la Grande Mères ! s'exclama Mauri. Comment ces lampes solaires peuvent elles encore marcher ?

- Elles sont autonomes, répondit Théode. Elles ne dépendent pas d'un réseau électrique. Et elles sont presque éternelles. Ce qui est surprenant, ce n'est pas qu'elles fonctionnent, c'est que la Matriarchie les ait abandonnées là. Elles ont une immense valeur. Comment a-t-on pu les laisser ?

- Mais comment marchent-elles ? demanda Josep.

- J'étais jardinier, pas Ingénieur. Interroge Catéri.

- J'ai fait des études d'ingénierie Orga, dit-elle. Je ne sais rien des lampes solaires.

Dans la Matriarchie, les femmes étudient, mais chacune dans un domaine déterminé. Efficacité avant tout, Il est inutile d'apprendre ce qui ne servira pas pour le travail choisi.

Laurée nous ramena à notre préoccupation :

- Et l'eau ?

- Elle est quelque part, dans cette jungle, répondis-je. Sinon, rien ne pousserait.

- Qu'est-ce que nous attendons pour la chercher, alors ?

- Je croyais, dis-je avec une bonne dose de jubilation, que tu aurais été contente de mourir, à condition que nous ayons la bonté de le faire avant toi ?

Ses yeux me foudroyèrent avec l'intensité d'une charge énergétique. Mais l'adversaire, touché, ne répliqua pas.

- Taisez-vous ! dit Théode Et écoutons. Nous entendrons peut-être couler l'eau. Ça nous évitera de fouiller au hasard.

Nous écoutâmes. Stridulations et zonzonnements d'insectes, bruissements des plantes...

Théode avait l'oreille fine. Son doigt tendu indiqua une direction à gauche.

- Je crois que c'est par là.

Les plantes opposèrent une vive résistance à notre intrusion. Elles s'enlaçaient, serrées, jaillissantes vers la lumière. Certaines dépassaient nos têtes. Je reconnus une kartène, de taille anormale, qui avait une inhabituelle teinte de cuivre foncé. Mais, anormale ou non, elle devait quand même avoir un bulbe. Le jardin nous fournirait aussi de la nourriture.

Notre avance dérangerait les insectes, qui tourbillonnèrent. Ils étaient tous de très grande taille, et je n'en reconnus aucun. Une bestiole sautante jaillit devant moi. Elle prolongea sa détente en ouvrant des ailes diaprées de rouge et de violet. Avec beaucoup d'imagination, elle évoquait une sauterelle... Mais celles que je connaissais n'étaient pas plus grandes que l'ongle, n'avaient pas d'ailes, et s'habillaient de brun et beige.

Théode qui fonçait, forçant les plantes avec une énergie brutale indigne d'un jardinier, cria :

- Voilà le canal !

Quelques secondes, et nous fûmes tous à plat ventre, la tête plongée dans le ruissellement frais.

XIV

J'étais gorgé d'eau à un point tel que mon estomac distendu clapotait.

Le groupe avait fait toilette. Nous étions nus, encore humides. A grand renfort de frottements et de savon, nous avions désincrusté notre crasse. Nos vêtements, lavés, séchaient au rayonnement des lampes solaires, étalés sur des kartènes.

Mauri taillait aux ciseaux ma barbe et mes cheveux. Je lui avais rendu le même service plus tôt. J'étais le dernier. Théode et Josep avaient bénéficié du premier service.

Les deux filles, la blonde et la rousse, bavardaient à mi-voix, assises côte à côte. Catéri n'avait jamais marqué de gêne à se déshabiller devant nous, et Laurée s'y habituaît.

- Voilà ! dit fièrement Mauri. Tu as un beau collier, bien régulier.

Il me tendit la glace, et je pus admirer mon visage enfin propre. Je ne me reconnus pas. Mes joues s'étaient creusées, accentuant la saillie des pommettes. Mon teint déshabitué du hâle des lampes solaires me sembla blême, et mes cheveux et ma barbe plus foncés que de coutume.

- Ça va ! dit Mauri, en reprenant la glace. Tu t'es assez admiré. Laisse leur tour aux autres.

Il riait. Le bleu vif de ses yeux avait pris un éclat intense. En séchant, ses cheveux cuivrés se tortillaient en bouclettes. Le bain avait modifié notre aspect. Nous découvrions des compagnons neufs.

Catéri et Laurée étaient belles. Je m'amusai un moment à détailler leurs différences. Seins plus ronds ici, plus pointus là, cuisses longues à gauche, plus pleines à droite...

Je rencontrai soudain des prunelles vertes étincelantes d'exécration. Des choses oubliées me revinrent en mémoire... Une réaction incontrôlé lit gonfler ma verge.

Je changeai de position, pour dresser une cuisse en rempart. Je ne tenais pas à ce que Laurée explose de rage, ou ironise. Nous étions heureux, détendus. Inutile de rompre cette harmonie.

- Crois-tu ? demanda Mauri, que ce pourrait être les Révoltés qui ont Installé ces lampes solaires ?

Il me rendait le service de faire diverger mes pensées.

- Le Jardin n'est pas cultivé, répondis-je. Il pousse à sa guise. Non. La Matriarchie a oublié ces lampes ici, aussi étonnant que cela puisse être.

- Mais, intervint Josep, si personne ne se chargeait d'allumer et d'éteindre régulièrement ces lampes, est-ce que les plantes ne

seraient pas calcinées ?

- Les lampes solaires sont préréglées. Elles s'allument et s'éteignent seules.

- Alors celles-ci vont s'éteindre ? demanda Catéri. Quand ?

- Comment le saurais-je ? Ça dépend de leur cycle. Il est variable. Nous n'aurons aucune certitude avant de les avoir observées.

- Alors, dit-elle, toujours logique, nous devons nous préparer pour la nuit. Si nous mangions ?

Nous dînâmes. En délaissant les éternelles tablettes pour nous gorger de kartènes crues. Je les trouvai exceptionnellement savoureuses.

- Demain, dit Catéri avec bonne humeur, nous les ferons cuire, pour changer. Est-ce qu'il pourrait y avoir des animaux ici ?

- C'est possible Des mulots, peut-être. Tu voudrais manger du mulot ?

- Mulot ou pas, ça aura quand même un goût de viande. Je donnerais je ne sais quoi pour de la viande.

- Nous verrons demain dit Josep. Si nous pouvons en attraper. Une décharge énergétique les volatiliserait.

- J'étais assez adroit pour lancer des pierres, dit Théode. On peut tuer un mulot d'une pierre bien placée. Je suis comme Catéri, j'ai envie de viande. Mulot ou non, une fois bien rôti...

Je ris.

- Et quel rôti ! Un mulot pour six ! Tu ne crois pas que les portions seront un peu maigres ?

- Idiot ! Tu sais très bien que je pensais à plusieurs mulots.

- On ne pourrait pas, demanda Josep avec espoir, trouver ici des animaux plus gros ?

Ce qui fit rire Mauri de bon cœur.

- Qu'est-ce que tu aimerais ? Un troupeau abandonné par la Matriarchie ? Demande à Gerd si on rencontre souvent du bétail dans les jardins.

- Bah ! dit Théode, tout est inhabituel ici. Il y a peut-être du bétail nain, qui sait ? ou des mulots géants.

- Des monstres ? proposai-je.

- C'est ça ! approuva Mauri. De jolis monstres, juteux et bien en chair. Je sens déjà le parfum du rôti.

Les lampes solaires s'éteignirent soudainement, nous laissant dans une noirceur absolue.

Mauri se dévoua pour chercher une lampe à tâtons, en jurant parce que les plantes accrochaient et égratignaient son corps nu.

Le cercle de lumière qui naquit rendit plus épaisses les ténèbres alentour. Le jardin en devint plus vastes plus mystérieux, plus bruisant d'étranges résonances.

Catéri se leva, et alla tâter nos vêtements.

- C'est à peu près sec. Nous ferions mieux de nous rhabiller, et de dormir.

Nous suivîmes son conseil.

- On monte la garde, Mauri ? interrogea Théode.

- Bien sûr.

- Mais, Grande Mère ! Pourquoi ? Nous sommes seuls, ici. La Matriarchie est bien loin...

- Tu oublies les monstres.

Mauri ne plaisantait qu'à demi.

- Oh bon ! Mais c'est assommant ! Qui prend le premier tour ?

- Moi, dit Josep. Je n'ai pas sommeil. Est-ce que je pourrais avoir une lampe au lieu de la veilleuse ? Au moins un moment ? J'aimerais écrire une chanson.

- Je pense que oui, admit Mauri. Mais ne la laisse pas brûler trop longtemps.

Je m'allongeai. Mes vêtements étaient encore un peu humides, mais le plaisir de les sentir propres et non plus empestant la vieille sueur, effaçait cet inconvénient. Sous mon dos, les plantes entassées me semblaient aussi moelleuses qu'un bon matelas. Leur odeur vivante, tenace, me faisait plaisirs comme le doux bruissement de l'eau dans le canal proche. Un bruit merveilleux, qui me berça avec tendresse, jusqu'à ce que je m'endorme.

Théode me réveilla pour mon tour de garde.

- Méfie-toi, dit-il. Et laisse la lampe allumée. Mauri est d'accord. On a tous entendu de drôles de bruit pendant nos gardes. Des espèces d'abolements secs, très bizarres. Il y a des animaux inidentifiables ici. Peut-être les monstres. Garde ton pistolet à portée de la main, et surveille bien !

Je surveillai. J'entendis des bruits, oui, mais légers. Froissements de plantes, musiques d'insectes, menus craquements.

Puis je perçus, assourdie par la distance, une série d'abolements rauques, qui ne s'identifiait à rien de connu. Des monstres ? Je n'en vis pas.

Il n'y eut rien d'autre à voir qu'un insecte de très grande taille, qui vint cogner ma lampe avec entêtement. Jusqu'à s'y assommer. Ses élytres étaient bleu-noir et ses antennes très longues, curieusement duveteuses.

Plus tard, un mulot qui à faufilait dans la broussaille traversa, affolé, le cercle de lumière de ma lampe. Un très ordinaire mulot, de taille tout à fait normale. Je souris en pensant qu'il en faudrait vraiment beaucoup pour nous rassasier en viande.

Je réveillai Catéri, qui allait prendre le dernier tour de garde. Laurée dormait, ses cils dessinant une courbe d'ombre sur ses joues. Elle ne participait pas aux gardes, et ce sommeil détendu m'agaça. Impossible, pourtant, de lui confier une part de la tâche. Moins que personne, je n'avais envie de lui mettre une arme énergétique entre les mains. Je l'imaginais très bien l'utilisant avec une joie féroce pour volatiliser ma tête. Elle me haïssait.

Mes propres sentiments étaient moins clairs. Je la détestais souvent, mais souvent aussi, j'avais envie de m'accoupler à elle

Après discussion, Mauri, Géode et moi avions reconnu le bien fondé des arguments de Josep. Et décidé de ne pas imposer notre contact à Laurée. L'idée ne nous serait pas venue - à moi moins qu'à quiconque - d'espérer son accord, et nous la laissions en paix. Elle nous en récompensait par une hargne si tenace que je regrettais parfois notre décision. Il me venait des envies féroces de la battre encore, et de la contraindre. Si j'avais été seul en cause, je l'aurais probablement fait.

*

**

Je m'éveillai dans la lumière. Les lampes solaires chauffaient ma joue, et je restai un moment les yeux clos, savourant la sensation. Tant de jours d'obscurité, à peine entamée par nos lampes... Travailler dans les jardins m'avait communiqué un besoin de chaleur et de lumière.

Mes compagnons à levaient. Catéri s'étira, bras tendue puis vint rendre à Mauri le pistolet. Il en gardait un, comme je gardais l'autre. L'habitude était prise, et nous ne pensions pas à la discuter.

Notre premier soin fut d'aller au canal, pour boire et faire toilette.

- Il faudra ménager le savon, dit Catéri. Nous en avons beaucoup usé hier.

Le savon ne me tracassait pas du tout. L'abondance de l'eau suffit à me rendre très heureux.

Durant que nous déjeunions de kartènes crues, Catéri entama une discussion.

- Il faut, dit-elle, décider de ce que nous allons faire. Moi, je propose que nous nous installions ici.

- Qu'est-ce que tu veux dire par là ? demanda Mauri.

- Rester ici. Définitivement. Il y a des plantes et de l'eau. On peut vivre dans ce jardin.

- Sans rien d'autre ? Un groupe de six ? C'est de la folie !

Je partageais pleinement l'avis de Mauri. Théode aussi.

- J'aurais pu parier, dit Catéri, sur vos réactions d'illogisme. Nous avons trouvé un havre. Et je doute fortement de la présence de ces Révoltés légendaires. Je refuse de continuer à monter pour rien. Josep et moi resterons ici !

- Ça t'arrive, demandai-je avec ironie, de prendre son avis ? Ou bien décides-tu toujours à sa place ?

J'eus honte de moi dès que je vis l'angoisse déborder des yeux de Josep.

- Pardonne-moi, Josep. Je ne voulais pas te blesser, mais...

Mais Catéri était irritante, et je n'avais pas réfléchi avant de parler.

- Je crois, dit Josep, que nous ne pouvons rien décider immédiatement. Nous ne savons pas ce qui vit dans ce jardin. Il pourrait s'y trouver des animaux dangereux. Cette nuit...

Catéri l'interrompt sèchement :

- Nous avons des armes énergétiques.

- Leur charge ne durer pas toujours. Pourquoi ne pas remettre la décision jusqu'à ce que nous soyons mieux informés ? Restons ici quelque temps, pour nous reposer, nous verrons ensuite quelle sera la meilleure solution.

La proposition de Josep me convenait. Interrompre un moment le voyage pouvait s'envisager. Mais l'arrêter définitivement ne me semblait pas possible. Si plaisant que soit ce jardin, trop de choses nous manqueraient...

- J'approuve la proposition de Josep, dit Théode. Nous pouvons rester ici quelque temps. Mais pas toujours. Pour une fois, Catéri, tu n'as pas réfléchi très lucidement. Nous avons trouvé des kartènes qui poussent seules, mais peu. Pour vivre ici, il faudrait pouvoir cultiver. Nous n'avons ni outils, ni graines, sans parler des engrais...

- Tout ceci pousse bien sans engrais ?

- Oui, mais en équilibre. Les plantes mortes nourrissent celles qui poussent. En nous installant ici, nous modifierions cet équilibre. Et le jardin commencerait à mourir.

- D'où tires-tu cette belle science ? demanda Catéri, très ironique. Je te croyais jardinier, pas Ingénieur Agro ?

- Il la tient de Victo, dis-je sèchement. Et Victo en savait plus sur les plantes que bien des Ingénieurs. Théode a parfaitement raison ! Même si nous réussissions à trouver des outils oubliés, même si...

- Je n'espérais pas obtenir votre accord. Vous ferez ce que vous voudrez. Mais moi, je reste ici. Josep aussi. Et Laurée, si elle le veut.

- Oui, dit la rousse. Je resterai. Je suis sûre que tu as raison.

- Je vous en prie, dit Josep. Cessons de nous disputer.

Attendons. La décision à prendre s'imposera sans doute d'elle-même.

*

**

Nous avons installé, à proximité du canal, un camp. Dans un lieu où la végétation moins dense nous avait permis de débroussailler sans trop de peine un cercle de bonnes dimensions. Nous avons fabriqué des litières de plantes sèches, et transporté des morceaux de béton pour préparer un foyer.

Des kartènes enveloppées de feuilles y cuisaient dans la cendre. Une demi-douzaine de mulots rôtissait, en répandant une odeur exquise. Je mourais d'envie de les dévorer à moi tout seul.

Mauri surveillai patiemment la cuisson.

Josep jouait. Il tirait de sa guitare des déferlements de musique, les reprenait, les modifiait, et les reprenait encore.

Laurée et Catéri s'étaient éloignées, enlacées, assez tendres l'une envers l'autre pour ne laisser aucun doute sur leurs Intentions. Josep les avait regardées partir, pensif mais détaché. Il n'en avait pas ressenti de jalousie. Moi, si. Une jalousie rageuse, que je ne m'expliquais pas. Laurée était tentante, mais qu'importait qu'elle prenne son plaisir ailleurs ? Si Mauri, Théode ou Josep avaient amené Laurée pour l'accouplement, je n'y aurais pas vu d'inconvénient. Alors ?

Je mis un terme à mes réflexions en supposant que, n'aimant guère Catéri, je lui en voulais d'obtenir ce que moi, je ne pouvais avoir.

Mauri retourna la baguette où les mulots étaient enfilés.

- C'est presque cuit, dit-il. Je voudrai bien que ces filles reviennent. Elles ne devraient pas s'absenter aussi longtemps... Elles n'ont pas d'armes, si...

Un bruit de course l'interrompit. Laurée surgissait des plantes, sanglotante, les yeux affolés.

- Catéri... Catéri...

Elle haletait en pleurant, incapable de parler.

Josep lâcha sans ménagement sa guitare, et se dressa d'une détente. Il empoigna la rousse aux épaules.

- Catéri ? Quoi Catéri ? Où est-elle ?

- Près... du canal... Elle... elle...

Josep la secoua brutalement. Son visage se déformait d'angoisse. Il hurla :

- Mais parle ! Qu'est-il arrivé à Catéri ?

- Grande Mère ! Elle... elle est morte...

- Où est-elle ? Où ?

Josep rugissait. Je ne l'aurais pas imaginé capable d'une telle passion, si violente qu'il en avait un visage de dément.

Mauri intervint, avec une calme fermeté, pour obtenir de Laurée qu'elle nous guide.

Nous la suivîmes, forçant les plantes qui s'accrochaient de leurs branches griffues jusqu'au canal.

Catéri était couchée sur le bord. Un bras avait glissé dans l'eau. Son visage illuminé par les lampes solaires était atroce. Un rictus animal qui va mordre remontait ses lèvres sur ses dents. Les yeux exorbités, fibrillés de pourpre, se figeaient dans la mort.

Josep tomba à genoux, enlaçant le corps rigide, enfouissant son visage entre les seins aux pointes durcies.

Il pleurait violemment, secoué par un chagrin intolérable.

Théode avança, hésita, la main tendue vers l'épaule de Josep, et renonça. Comment consoler une semblable peine ?

Josep releva un visage déformé par le chagrin. Il demanda, d'une voix qui criait :

- Comment est-ce arrivé ? Comment ?

- Regardez, dit Laurée.

Son doigt nous indiquait une tache orangée entre deux plantes. Une toile d'araignée. Très étrange, d'une teinte insolite, un orange intense. La clarté des lampes solaires le rendait presque incandescent. La toile dessinait une manière d'octogone large de près d'un mètre.

- L'araignée était au centre, dit Laurée. Un insecte monstrueux. Son corps était plus gros qu'une noix. Il brillait. Orange, avec des arabesques violettes. Les couleurs étaient si violentes qu'elles semblaient renvoyer la lumière. Cela avait une beauté inquiétante. Je n'avais jamais rien vu de semblable. Je n'aime pas beaucoup les araignées, j'ai tiré Catéri par le bras, mais elle à passionnait... Elle a coupé une tige pour toucher la toile. L'araignée s'est mise à danser avec fureur. Elle m'effrayait... Mais pas Catéri. Elle a chatouillé l'araignée avec la tige...

Laurée s'interrompt, pour frotter ses yeux de ses poings.

- Continue ! gronda Josep.

- Ça n'a pas duré une seconde. L'araignée a fait un bond, pour sauter sur la main de Catéri. Catéri a hurlé. Il m'a semblé qu'elle recevait une décharge électrique. Son corps s'est arqué, fantastiquement. Ses yeux sortaient de leurs orbites... Puis elle est tombée... Je ne savais que faire. Elle grondait, ses dents grinçaient. Elle était atrocement rigide, le corps arqué de la tête aux talons... Je n'osais pas peser sur ses épaules, j'avais peur de briser des os... Puis elle est retombée, et elle n'a plus bougé. J'ai écouté son cœur... Il ne battait plus...

Le visage de Josep était gelé par une sorte de pétrification. Je n'osais pas regarder ses yeux. Deux puits d'angoisse et de douleur...

Mauri lui entoura les épaules d'un bras

- Viens, Josep. Retournons au camp. Théode et Gerd ramèneront Catéri.

Josep ne bougeait pas. Je n'étais pas sûr qu'il ait entendu

- Viens, répéta Mauri. Le soir approche. Les lampes solaires s'éteindront bientôt.

Théode et moi soulevâmes Catéri. Sa chair présentait une dureté minérale. Le poison qui l'avait tuée la tétanisait.

Entraîné doucement par Mauri, Josep se décida à mouvoir des jambes d'automate.

*

**

La nuit était venue, et nous parlions toujours. Avant de s'éteindre, le feu avait complètement calciné notre repas, sans que personne ne s'en soucie.

Nous étions assis près d'une grosse lampe. Le corps de Catéri, proche mais hors du cercle de lumière, n'était pas visible. Nous n'en avions pas moins une conscience aiguë de sa présence.

Je n'avais jamais eu beaucoup d'amitié pour elle. En cet instant, je regrettais de lui avoir souvent manifesté de l'hostilité... Elle avait été un membre de notre groupe, et avait tout subi avec nous, sans récriminations. Le réalisme que nous lui avions reproché faisait partie de sa nature, et voilà tout.

Elle était née femme, privilégiée dans le monde de la Matriarchie, et elle nous avait suivis. Pour atteindre la mort, et non le but...

Laurée, assise à quelque distance, baissait la tête, regardant sans les voir ses mains posées sur ses genoux. La dernière femme de notre groupe... Elle nous haïssait, et nous l'aimions encore moins que Catéri... A quoi pensait-elle ?

Je me sentais porté à l'indulgence. Peut-être faudrait-il être plus gentils avec elle. Elle allait se sentir très seule.

Josep avait à porter la plus lourde charge de peine. Il se reprochait la mort de Catéri comme s'il en avait été directement responsable. Et lui l'avait aimée... Avec une intensité que nous ne soupçonnions pas... Combien de fois avait-il été écartelé entre nous et elle ?... Combien de fois nos disputes l'avaient-elles déchiré ?... Il regardait dans le vague, son profil aigu découpé par la lampe.

- Elle aurait voulu rester ici, dit-il.

- Nous la laisserons là, dit Mauri.

Nous venions de décider de repartir. La seule solution possible

- Je ne veux pas que les bêtes la mangent ! explosa Josep, les mâchoires crispées.

- Il n'y a pas de puits de récupération, dis-je doucement.

- Non, dit-il en soupirant, non...

- Et si nous la mettions dans la terre du jardin ? proposa Théode.

- Dans la terre ? Comme une graine ?

L'idée me semblait très bizarre.

- Oui. Comme une graine. Les bêtes ne la mangeraient pas.

Je pensai aux insectes, et aux vers de terre, mais je me tus. La proposition plaidait à Josep. Il demandait que nous tentions de creuser un trou tout de suite.

Brusquement, la chose fut là, horifiante, dans la lumière de la lampe qui se refléta dans d'énormes yeux bombés.

Une fille de l'ingénieur Fou.

Elle aboya. Une explosion de sec. Les mandibules s'ouvrirent, et se refermèrent en claquant, bruyamment. Le corps oblong s'appuyait sur des pattes barbelées. Gainée de chitine d'un vert sombre, elle semblait assise sur des cuisses épaisses. Les pattes supérieures, qui évoquaient des cisailles garnies de pointes s'ouvraient et se fermaient, en produisant un crissement aigre.

Un Insecte géant, de près de deux mètres de haut.

La chose aboya de nouveau. Les cuisses glissèrent. Elle avança. Laurée, la plus proche de l'horreur, avait la bouche béante, et n'arrivait pas à hurler.

Je réussis à secouer la transe qui me paralysait, et sortis le pistolet. Je tirai. En même temps que Mauri. Une décharge volatilisa la tête hideuse. L'autre coupa le corps en deux. Les pattes continuaient à s'agiter, crissant avec une stridente frénésie.

Laurée retrouva assez de force pour hurler. Et bondit vers nous. Elle avait oublié qu'elle nous détestait; elle cherchait notre chaleur. Suffisamment oublié pour que je puisse passer un bras autour de sa taille, et qu'elle s'appuie contre moi, secouée de tremblements.

- Grande Mère ! s'exclama Mauri. Qu'est-ce que c'était que ça ?

- Un monstre. dit Théode. Et je préférerais ne pas en voir d'autres. C'est ça qui aboyait la nuit. Il doit y en avoir beaucoup. Partons d'ici !

- C'est un miracle que nous ayons pu dormir en paix hier, dis-je. Mieux vaut ne pas recommencer. Et passer la nuit dans les couloirs. Nous reviendrons demain pour faire des provisions, et mettre Catéri dans la terre.

- Je vous en prie, implora Josep. Est-ce qu'on ne pourrait pas le faire tout de suite ? Je vous en prie...

- Nous allons le faire, décida Mauri.

Théode et moi acquiesçâmes. Impossible de refuser cela à Josep, même si s'attarder plus longtemps dans le jardin manquait totalement de réalisme... Et Catéri n'était plus là pour nous reprocher

notre absence de logique...

XV

A mesure que nous montions, les Niveaux contenait de plus en plus de choses oubliées, outils, mobilier, même des machines... Ce qui était plus que surprenant. La Matriarchie considère le gaspillage comme un crime. Qu'elle ait évacué ces Niveaux en omettant d'emporter tout ne s'expliquait pas. Le fait que quantité de lampes solaires soient elles aussi restées sur place s'expliquait encore moins.

Nous avons rencontré plusieurs jardins éclairés, certains calcinés et morts faute d'eau, d'autres très vivants, quand leurs canaux d'irrigation étaient alimentés par un ruisseau. L'eau y coulait, brillante, entretenant une végétation exubérante.

Invariablement, ces jungles grouillaient d'une vie prédatrice très dangereuse.

Grâce à ces jardins, nos problèmes eau et nourriture s'étaient résolus. Celui de la lumière, par contre, devenait très inquiétant. Notre réserve de piles s'épuisait.

A chaque nouvelle escalade, nous espérions rencontrer enfin les hommes qui auraient dû vivre ici, mais les Niveaux restaient désespérément vides d'êtres humains. Où étaient-ils ? L'espoir s'amenuisait, et une voix obstinée répétait moqueusement : nulle part !

Peu à peu, nous approchions du Niveau ultime. Quelque jour, il nous faudrait probablement accepter notre condamnation.

Pour limiter les risques, nous nous bornions à visiter rapidement les jardins durant leur période de clarté, juste le temps d'y renouveler nos provisions, mais une vie monstrueuse existait jusque dans les couloirs.

Durant une étape nocturne, nous avons été attaqués par une nuée d'énormes blattes. Géantes, d'un blanc légèrement rosé, avec des ailes cuivrées transparentes. Blattes carnivores, qui craignaient la lumière, mais que la faim poussait quand même à l'agression. Pour venir à bout de l'assaillant, nous avons dû employer une arme énergétique. Et, avant d'y réussir, nous avons tous été mordus, plus ou moins profondément, par des mandibules extrêmement tranchantes.

L'escalade suivante nous avait fait rencontrer sur un palier quelque chose qui ressemblait à un cochon. Un cochon haut sur pattes, habillé de soies blanches agile et agressif, qui possédait de superbes défenses.

Comme les blattes, il n'aimait pas la lumière, mais avait tout de même chargé, en grognant féroce. Mauri l'avait éliminé d'une décharge. Le cochon mangeait-il les blattes, ou les blattes mangeaient-elles le cochon ?

Nous avions aussi rencontré une profusion de rats albinos mais ceux-là fuyaient dès qu'ils étaient touchés par la lumière.

Josep nous suivait, mais une part de lui-même était restée avec Catéri. Morte, elle s'accrochait à lui, sans lui permettre d'oublier.

Josep s'enfermait dans son chagrin. Il se taisait, obstinément, mangeait à peine et dormait peu. Et, malgré nos supplications, il ne touchait plus sa guitare.

Il gravissait les marches, indifférent, ruminant des pensées amères. Sa sensibilité lui rendait la peine plus dure. Je l'imaginais torturé, se reprochant comme un crime personnel la mort de Catéri.

Nous ne savions comment lui venir en aide. Nos tentatives se heurtaient à une muraille. Josep repoussait le contact. Il arrivait de me demander si, de quelque façon, il n'en était pas venu à nous détester. Seule Laurée réussissait parfois à obtenir de lui quelques phrases.

Elle n'était, du reste, pas plus bavarde que Josep. Et ne parlait qu'à lui, occasionnellement. Elle semblait l'accepter, plus ou moins, alors qu'elle nous manifestait toujours la même exécration. Exécration contenue, qui restait dans les limites d'une froideur distante.

Notre groupe s'était scindé, Josep et Laurée d'un côté, Théode, Mauri et moi de l'autre. Ce qui ne rendait pas le voyage plus aisé. Nous avions déjà bien assez de raisons pour être déprimés. Selon toutes probabilités, la Légende mentait, au moins sur ce point : jamais les Révoltés ne s'étaient installés dans les Niveaux Fermés. La Matriarchie les avait sans doute tués jusqu'au dernier.

Et nous étions seuls à errer dans un monde sans humains, en poursuivant un rêve qui n'existait pas...

*

**

L'escalier que nous gravissions ce jour-là était en très mauvais état. Marches branlantes, fendues, encombrées d'éboulis. Elles nous obligeaient à une progression prudemment zigzagante.

Je m'interrogeais sur le prochain Niveau. Le bon ? J'y croyais, et je n'y croyais pas, alignant des arguments pour ou contre. "S'ils étaient là, cet escalier serait entretenu. Pas certain, S'ils occupent les Niveaux supérieurs, ils n'ont pas à se soucier des autres. Ils n'ont pas l'intention de redescendre vers la Matriarchie. Oui, mais que leur population croisse, et ils auront besoin de Niveaux supplémentaires. Non, ils peuvent creuser en montant..."

Je ne parvenais pas à décider dans un sens ou dans l'autre.

Mauri et Théode montaient en tête, suivis par Josep et Laurée. Je fermais la marche, en essayant de me rappeler que j'avais la tâche

de me retourner régulièrement, pour vérifier si un quelconque agresseur ne grimpait pas sur nos talons.

Notre passage dut, je pense, ébranler des structures proches du point de rupture.

Soudainement, toute une portion de l'escalier s'écroula.

Mauri Théode et Josep s'engloutirent dans l'éboulement.

Par je ne sais quel miracle de réflexe, je réussis à rattraper par son blouson Laurée, qui vacillait sur une arête. Je la tirai en amère, et elle tomba sur moi.

Je la repoussai sans ménagement, pour dégringoler les marches. Mes trois compagnons avaient atterri sur le palier inférieur, en même temps que l'avalanche de rocs.

Le faisceau de ma lampe éclaira Josep. Étala sur le ventre, sa tête disparaissant sous un énorme morceau de béton. Je doutai qu'il eût survécu. Durant que je regardais, horrifié, un ruisseau de sang sourdit et s'étala.

Les autres ? Ma lampe balaya l'éboule. Mauri était assis, serrant son bras. Ses yeux clignotaient, ahuris. Il était poudré de poussière et de fragments pierreux.

Théode saignait d'une entaille au front. Ses yeux étaient clos, son visage livide, et, durant une seconde, je le crus mort. Puis ses paupières battirent. Ses prunelles marron avaient une expression vague.

- Théode ? Mauri ? ça va ?

- Je suis entier, dit Mauri, mais j'ai un bras amoché.

Théode essaya de s'asseoir, et retomba en gémissant.

- Ma jambe, dit-il. Je crois qu'elle est cassée.

- Josep ! hurla Laurée. Il faut dégager Josep. Grande Mère ! Ça saigne en dessous !

- On va essayer, dit Mauri en se relevant.

Il n'avait qu'un bras utilisable. Mais, avec les miens et ceux de Laurée en renfort, nous réussîmes à déplacer le bloc qui écrasait Josep.

Le chanteur était mort. Sa tête éclatée était bouillie d'os, de sang et de cervelle.

- Il ne chantera plus jamais, dit Mauri, encore incrédule.

- Il est mort ? interrogea Théode.

- Oui.

Il y eut un long silence. J'avais la tête pleine de souvenirs. Et de chagrin. La voix douce, qui se cassait un peu dans les notes hautes... Je ne l'entendrais plus...

Laurée cria. Ses yeux débordaient de larmes.

- Pourquoi lui ? Grande Mère ! pourquoi lui ? Le seul qui était gentil... Pourquoi lui ? Et pas vous ?

Pourquoi, en effet ? Il n'y avait rien à répondre.

- Il a rejoint Catéri, dit Théode. Sans elle, il était atrocement malheureux. Parfois, quand il prenait son tour de garde, je craignais qu'il n'utilise le pistolet contre lui-même... Je crois qu'il n'avait plus envie de vivre...

- Il aurait fini par oublier, dis-je avec une conviction coléreuse.

- Il ne te ressemblait pas, répandit Laurée, méprisante. Lui avait de la sensibilité.

Elle regrettait Josep, mais plus encore, que moi, je vive.

Je refoulai la colère pour m'occuper des deux blessés.

Mauvais bilan. Théode avait une jambe cassée, Mauri le bras déchiré du coude au poignet.

Je désinfectai sa blessure, en rapprochai les bords, et la pansai.

Puis il fallut s'occuper de Théode. Malgré le calmant qu'il avait avalé, il s'évanouit quand je réduisis la fracture, avec l'aide de Mauri qui le ceinturait d'un bras. J'utilisai deux pitons pour improviser des attelles, ce qui n'était pas l'idéal, mais vaudrait mieux provisoirement que rien du tout.

Les soins terminés, Mauri proposa :

- Redescendons au Niveau précédent. Nous transporterons Théode sur une couverture. Je prendrai un côté avec l'aide de Laurée, et tu prendras l'autre. C'est la seule possibilité pour l'immédiat.

La seule en effet. Nous ne pouvions franchir la faille avec deux blessés pour rejoindre le Niveau supérieur. Et, de toute façon, le voyage s'interrompait pour le moment.

Avant le départ, j'installai le corps de Josep dans un coin du palier, et je plaçai sa guitare entre ses mains. Nous étions tous certains qu'il aurait voulu l'avoir avec lui. Je le recouvris d'une couverture.

J'avais de la peine. Un ami de plus, laissé en route...

La descente supplicia Mauri, qui souffrait de son bras, et plus encore Théode. Une couverture n'est pas une civière très pratique.

Le Niveau atteint, nous nous reposâmes, et restâmes un moment sans parler. Pour une fois, Laurée avait apporté son aide sans montrer son habituelle mauvaise volonté. Elle était pâle, et gardait les paupières baissées.

- Il faut d'aider, dit Mauri, de ce que nous allons faire. Voici ce que je propose, une solution raisonnable : le groupe va se scinder. Théode et moi resterons ici, Gerd et Laurée continueront.

Il balaya les protestations qui naissaient d'un geste de la main. Ses yeux brillaient dans un visage fatigué.

- Non. Écoutez-moi. Nous n'avons que très peu de piles. Rester ici tous les quatre les épuiserait. Et nous serions perdus. Il y a de la lumière dans les jardins, mais ils sont inhabitables à cause des monstres. Et nous n'avons pas trouvé un seul verger. Donc pas de bois. Les plantes sèches peuvent produire une flambée pour cuire notre repas, mais guère plus... Mon bras droit fonctionne, mes jambes aussi. Nous avons assez de médicaments pour que je ne risque pas l'infection. Je peux me charger de Théode. Gerd et Laurée chercheront les Révoltés. Le jardin de ce Niveau nous donnera de l'eau, et des kartènes. Nous pourrions vivre en attendant les secours.

Laurée explosa :

- En attendant ? Et s'il n'y a personne ? Nulle part ?

- Alors nous sommes tous morts. Tous les jardins grouillent de monstres. Nous ne survivrions qu'un temps. Que faire sans lumière ? Une plante sèche qui brûle ne dure pas. On ne peut pas en faire une torche, sans parler d'entretenir un feu constant... Nous aurions bien vite épuisé tout le combustible du jardin. Et ensuite ?

- Très bien dit Laurée, mais je reste ici. Il peut partir seul.

- Non. Gerd aura soin d'aide.

- Je ne l'aiderai pas !

Mauri soupira, avec lassitude.

- Si, Laurée, tu l'aideras. Parce que tu veux vivre, comme nous tous. Notre seul espoir, c'est de trouver des hommes. Il faut essayer.

- Nous sommes presque au Niveau ultime, dit Théode. Votre voyage ne sera pas très long.

- Ils peuvent avoir creusé vers le haut, intervint Mauri.

Évidemment. Ce n'était pas la coutume, mais nous n'étions plus dans la Matriarchie. Et les Révoltés, eux, ne pouvaient pas descendre. S'ils existaient vraiment... Je gardai cette pensée-la pour moi. Plus que jamais, il fallait espérer.

- Gerd demanda Mauri, veux-tu chercher l'infirmerie ? Il peut y avoir des choses oubliées. Il faudrait des attelles plus convenables que ces pitons, et des béquilles seraient utiles aussi.

Je me levai.

- J'y vais.

XVI

Nous avions laissé Mauri et Théode installés aussi confortablement que possible, dans une pièce proche du jardin. Sa porte fermait bien. Avec des provisions d'eau et de nourriture. Mauri aurait du temps devant lui avant de devoir se rendre au jardin pour les renouveler.

Quitter mes deux amis ne me plaisait pas. Me plaisait encore moins la compagnie de Laurée. Je la prévoyais très désagréable. J'aurais de beaucoup préféré souffrir, moi, d'une blessure m'immobilisant sur place. Mauri ou Théode aurait peut-être réussi à s'entendre avec ce poison femelle. J'étais tout à fait certain qu'elle me causerait des difficultés. Sa capacité de rancune atteignait au remarquable...

Sur le palier aux éboulis, nous de retrouvâmes pas le corps de Josep. Il ne restait que la couverture, lacérée, humide d'une sorte de bave, et la guitare, plus ou moins émiettée. Le cadavre du chanteur avait disparu. Ce qui me blessa, avant de m'effrayer.

Laurée était blême. Et assez angoissée pour admettre de me parler.

- C'est quelque chose de gros qui a fait ça, dit-elle.

Évidence. Quelque chose de très gros, qui rôdait dans la nuit de l'escalier...

En franchissant la faille, nous allions le laisser derrière nous. Mais Mauri et Théode ? Grande Mère ! protégez-les. J'essayai de me rassurer en me répétant qu'ils disposaient, comme nous, d'une arme énergétique.

Le passage du morceau d'escalier détruit me posa des problèmes. Le mur n'était pas en bon état. Pour planter les pitons et les tester, je courus un maximum de risques. Personne ne m'assurait. Laurée n'avait pas une force physique suffisante pour le faire.

Moi, je pouvais l'aider, et nous étions encordés durant qu'elle progressait de piton en piton, légère, sagement prudente, mais sans hésiter. Elle avait de nombreux défauts, mais elle était courageuse. Lorsqu'il le fallait, elle ne rechignait pas.

Nous montâmes. Marche après marche, palier après palier. Nous laissâmes derrière nous la zone dangereuse, et l'escalier redevint solide.

J'étais en tête. Laurée me suivait, silencieuse. Les heures

passèrent. Pas une seule fois, je n'entendis une phrase, ou même un mot. J'aurais aussi bien pu être seul. J'en ressentais plus d'amertume que d'irritation. Mes compagnons me manquaient Les vivants comme les morts. J'en venais à regretter Catéri. J'aurais préféré l'avoir avec moi plutôt que cette incarnation de la rancune. D'ordinaire, bavarder aidait à supporter la monotonie de l'escalade, et allégeait la fatigue...

*

**

Nous avons atteint le Niveau supérieur, pour le trouver aussi sinistrement noir et désert que tous les autres. Je ne croyais plus du tout aux Révoltés. Ils n'étaient pas, ils n'avaient jamais été là.

Très bientôt, sans doute, nous en arriverions au palier ultime. Et le voyage serait fini. Il faudrait redescendre, pour annoncer à Mauri et Théode que l'espoir était mort... S'ils avaient survécu... Si nous survivions nous-mêmes... Avec la fin de l'espérance, il nous faudrait accepter la nôtre. A échéance plus ou moins proche. Le suicide collectif serait peut-être préférable à une lente agonie...

Nous nous installâmes pour l'étape. Je sortis de mon sac une kartène, et commençai à découper le bulbe en tranches.

- Tâche de faire des parts égales, dit aigrement Laurée.

Sa première phrase depuis des heures, et il fallait qu'elle soit désagréable.

J'explosai :

- Si tu as l'intention d'être hargneux en permanence, je préfère continuer seul. Débrouille-toi pour redescendre ! Mauri et Théode arriveront peut-être à te supporter, mais moi, j'en ai assez !

- Je ne voulais pas venir !

- Et j'ai eu grand tort de t'emmener ! Mais ça suffit ! Redescends ! Je t'ai assez vue !

- Tu sais très bien que je ne pourrai pas redescendre seule. Vas-tu me raccompagner ?

- Non ! Débrouille-toi ! Tu es assez coriace pour réussir !

- Alors la question est réglée. Je reste. Mais je ne vois vraiment pas pourquoi je devrais être aimable avec toi.

Laurée n'avait pas perdu une parcelle de son calme. Et elle raisonnait très logiquement. Nous étions liés l'un à l'autre, sans possibilités de nous libérer. Nous n'avions qu'une arme. Laurée ne pouvait pas redescendre sans, je ne pouvais pas continuer sans. Et la ramener irait perdre du temps.

En m'efforçant de refouler mon irritation, j'essayai d'être conciliant.

- Laurée, nous sommes ensemble. C'est un fait. Et nous avons besoin l'un de l'autre. Alors utilise ton réalisme dans ce sens : décidons la trêve, au moins pour un temps. Essaye d'être un peu gentille, et je

tâcherai d'en faire autant.

- Gentille ! Tu n'as pas très bonne mémoire. Moi si ! Je serais plus facilement gentille avec une de ces araignées orange.

- Que dois-je faire pour te convaincre de coopérer ? Des excuses ? Très bien, je les fais. Je regrette de t'avoir frappée. Voilà. Tu es contente ?

La phrase m'avait coûté. Mais peut-être lui devais-je des excuses, en effet... Mon bel effort n'en fut pas moins perdu.

- Crois-tu que des mots de regret suffisent ? Quand ils manquent totalement de sincérité ?

J'admis ma défaite, et changeai de sujet.

- Choisis ta part. Comme ça, tu ne pourras pas te plaindre de la trouver trop petite.

Nous mangeâmes. Séparés par une muraille de silence.

Le repas achevé, Laurée me sourit. Un sourire d'ironie mauvaise, qui retroussait laidement ses lèvres.

- Je suppose, dit-elle que tu vas compter sur moi pour veiller durant ton sommeil ?

- Évidemment. Nous dormirons à tour de rôle.

- Vraiment ? Et tu vas me confier le pistolet ? Tu as décidément une très mauvaise mémoire. Tu ne te souviens plus de ce que je t'avais dit ?

- Si. Que tu me tuerais pendant mon sommeil... Mais tu ne l'as pas fait.

- Peut-être n'en ai-je pas eu l'occasion... Mais maintenant ? Crois-tu pouvoir t'endormir tranquillement ?

Les yeux verts luisaient de moquerie.

J'étais trop irrité, et trop découragé pour calculer mes actes. Je sortis l'arme de mon blouson, et la lui offris.

- Tiens ! Fais-en ce que tu veux. Tue-moi si tu en as envie !

Les doigts de Laurée se fermèrent sur la crosse. Le canon se releva, lentement, et se braqua.

Je n'avais pas réellement peur. En cet instant, vivre ou mourir ne m'importait pas. Je n'avais plus d'espoir. Une décharge énergétique tue vite. Que le voyage à termine ! Définitivement !

Durant quelques instants, la gueule noire du canon menaçait. Les yeux verts scrutaient, fouillaient...

- Décide-toi ! dis-je. Je n'ai jamais aimé attendre.

Le visage en face du mien était lisse, inexpressif, puis les lèvres à retroussèrent imperceptiblement aux commissures.

- Tu n'as pas vraiment peur ? Hein ?

- Non.

Le canon s'abaissa. Laurée glissa l'arme dans sa ceinture.

- Dors ! dit-elle. Je prends le premier tour.

*

**

Ma compagne n'était pas devenue "gentille", mais elle avait choisi la coopération. Plus de hargne, plus de mauvaise volonté, et mieux, plus de silence.

Nous bavardions, de temps à autre. Je trouvais le voyage considérablement plus facile. L'entraide jouait dans les deux sens. Je ne savais pas s'il s'agissait d'une trêve ou si la rancune avait été définitivement balayer, mais je ne m'en souciais pas. Je me contentais de prendre comme elle venait la bonne humeur qui faisait de Laurée une compagne acceptable. De mon côté, je faisais des efforts pour éviter toute occasion de dispute. L'équilibre pouvait être fragile. Mieux valait ne pas le rompre.

Je m'efforçais aussi d'oublier que Laurée était tentante. Nous vivions dans une intimité étroite. A l'occasion ma chasteté devenait pénible à supporter.

Les jours qui passaient établirent, peu à peu, une camaraderie réelle entre Laurée et moi. J'en vins à admettre qu'elle avait cessé de me haïr. En lui donnant le pistolet en la laissant décider si elle voulait vraiment me tuer ou pas, je l'avais, de quelque façon, libérée de sa rancune. Et je savais que dans sa décision, ni le réalisme ni la peur de rester seule n'étaient intervenus.

Nous montions, nous visions des Niveaux invariablement déserts, sauf de monstres, nous renouvelions nos réserves dans un jardin, nous dormions à tour de rôle durant l'étape. Les dangers qui nous menaçaient rendaient plus solide notre association. Deux êtres humains, qui s'accrochaient l'un à l'autre, pour survivre dans un univers hostile...

*

**

Encore une étape. Où allions-nous ? Vers quel infini de montée ? Est-ce que les Niveaux continuaient éternellement, plus haut, toujours plus haut ?

La religion qu'enseigne la Matriarchie dit que la Grande Mère a créé les premiers Niveaux, puis la femme, pour les habiter, puis l'homme, pour servir la femme. Mais elle ne parle pas d'un infini de Niveaux. De toute façon, depuis l'adolescence, ma foi n'existait plus guère. Il pouvait m'arriver de prier la Grande Mère, mais plus par habitude que par ferveur.

Une légende disait qu'à monter trop haut, on aboutissait au domaine de l'Ingénieur Fou. Par moments, celle-là me semblait crédible. Tous ces monstres qui proliféraient ici pouvaient avoir cette origine...

Nous mangions, silencieux l'un et l'autre. Puis Laurée

interrogea :

- Gerd ? Tu ne crois plus qu'il existe un but à atteindre, n'est-ce pas ?

J'hésitai un instant, avant de me décider pour une réponse franche.

- Non.

- Alors pourquoi montes-tu quand même ?

- Parce que j'ai accepté la tâche. Mauri et Théode attendent.

- J'aurais pu te tuer, l'autre jour, tu sais. Si seulement tu avais eu peur de mourir... Mais tu t'en moquais. Tu avais choisi de me laisser décider à ta place. Pour toi, c'était une forme de suicide, non ?

- Oui.

- Je crois aussi que nous sommes perdus, dit-elle. Je crois que nous finirons par redescendre, pour dire aux autres qu'il n'y a plus rien à espérer... Et nous serons tous contraints au suicide. La nuit, pendant que tu dors, je suis parfois tentée de me tuer... Je suis fatiguée, Gerd.

- Moi aussi. Mais nous avons encore une tâche à finir. Achevons-la, nous verrons ensuite... Et la mort peut nous rejoindre sans aide...

Laurée avait fini de manger. Elle entourait ses genoux de ses bras. Des mèches rousses s'échappaient du lien sur sa nuque. Elle était calme, ni effrayée, ni triste... Elle semblait plutôt s'interroger sur ses propres motivations, autant que sur les miennes...

- Ces derniers jours, dit-elles j'ai tenté de te comprendre. Tu n'es pas réellement mauvais, comme je l'avais cru. J'ai essayé d'analyser les raisons qui t'avaient poussé à me brutaliser... Ce n'est pas facile d'être un homme dans la Matriarchie, n'est-ce pas ?

- Non.

- Tu étais en colère, et j'ai payé pour d'autres... C'est ça ?

- Oui.

Les questions de Laurée me gênaient. J'y répondais par honnêteté, mais j'aurais été incapable d'aller plus loin que les monosyllabes.

- Je ne t'en veux plus, dit-elle doucement. Et pour le peu de temps qui nous reste, j'aimerais que nous soyons amis.

Je la regardais. J'étais stupéfait, et encore incrédule. Mais les yeux verts exprimaient une absolue sincérité.

- Écoute. Je veux bien accepter l'accouplement... Si...

- Si ?

- Si tu me laisses choisir le moment... Et si... tu veux bien donner aussi... ne pas prendre seul...

Je n'en croyais pas mes oreilles. Je m'empressai de répondre :

- Tu choisiras. Et je m'efforcerai de te satisfaire... Je ne vais certes pas dire non. Tu m'as tenté, très souvent...

- Je sais. J'étais sûre que tu me forcerais de nouveau. Mais tu ne l'as pas fait... Et j'ai réfléchi. Nous sommes des condamnés à mort en sursis. Profitons de ce qui nous est laissé... Si tu veux bien... Je choisis maintenant. Viens.

Je la pris dans mes bras, avec une bonne dose de timidité.

Sa bouche répondit à la mienne, et je me laissai emporter par les sensations.

Ce fut une très étrange union, tout à fait inhabituelle. Un partage égal entre donner et prendre, qui nous satisfait pleinement l'un et l'autre.

Quand nous eûmes exploré ensemble les crêtes du plaisir, Laurée chuchota dans mon oreille :

- Si c'est ça l'égalité, je pense que je m'y habituerai très bien.

J'avais exactement la même impression.

*

**

Durant les jours suivants, je découvris que si c'était ça l'égalité, je faisais mieux que m'y habituer. En fait, je ne voyais pas comment j'aurais pu y renoncer.

Nous étions deux, mais totalement unis. Un homme et une femme, qui avaient réussi à se rejoindre malgré l'abîme des coutumes de la Matriarchie, et qui s'acceptaient...

Les doutes disparaissaient, et la désespérance. Quelque part, le but existait. Et nous finirions par l'atteindre. Elle et moi. Ensemble. Nous étions camarades, mais aussi quelque chose de plus.

Josep et Catéri avaient-ils connu cela ? Sans doute, et je m'expliquais mieux les raisons qui les avaient amenées à partir. Dans la Matriarchie, ce genre d'égalité n'avait pas place. Ils avaient été contraints de chercher un autre monde... Et je comprenais mieux aussi, pourquoi Josep n'avait pu surmonter son chagrin. En perdant Catéri, il avait perdu une moitié de lui-même...

*

**

Les monstres disparaissaient. Totalement. Nous ne nous en serions certes pas plaint, si cet avantage n'avait eu sa contrepartie : les jardins vivants disparaissaient aussi. Nous en étions revenus à une alimentation basée sur les tablettes, et au rationnement de l'eau. Et les Niveaux visités étaient à nouveau dépouillés de tout.

- Crois-tu, me demanda Laurée, que ce pourraient être les Révoltés qui ont tout emporté plus haut ? Je n'imagine pas la Matriarchie vidant soigneusement ceux-ci, et ne s'occupant pas des autres.

Logique sans défaut, et nous nous réchauffâmes à cet espoir. Durant quelque temps, notre camaraderie nouvelle avait balayé tous

les doutes, mais ils avaient tendance à revenir, surtout aux heures de fatigue...

Notre réserve d'eau baissait de façon inquiétante. Laurée aborda le problème durant une étape.

- Que décidons-nous, Gerd ? Redescendre pour l'eau, ou continuer en misant sur la proximité du but ?

La décision n'était pas facile à prendre. Quelques semaines plus tôt, j'aurais pu accepter la mort. Plus maintenant. Je voulais vivre. Malgré le pénible voyage, et ses dangers, j'étais bizarrement heureux. Redescendre serait admettre la défaite...

Je proposai un moyen terme.

- En rationnant un peu plus l'eau, nous pourrions essayer encore quelques Niveaux. Moi, j'aimerais le faire. Nous pouvons trouver un jardin vivant, ou ceux que nous cherchons, enfin. Quel est ton avis ?

- C'est plus facile de te laisser décider pour moi. Nous essayerons.

Elle se rapprocha, pour passer ses bras à mon cou. Elle sourit.

- Est-ce que tu veux ?... Maintenant ?...

Je voulais.

XVII

Nous regardions ce palier, incrédules, révoltés, et incapables de parler. La fin était là, et nous n'arrivions pas à l'accepter.

L'examen aboutissait à ce palier ultime, et ne continuait pas plus haut. Le dernier Niveau.

La porte qui y conduisait était close. Nous n'avions pas envie de l'ouvrir. Ceux que nous cherchions ne pouvaient pas être là. Absolue et cruelle certitude. Ils n'auraient pas occupé un seul Niveau. Pas après toutes ces années... Les êtres humains se reproduisent...

Tant de peine et de souffrance... tant d'espoir... qui aboutissaient au néant.

Les morts revenaient. Victo, son visage ridé, ses yeux brillants, qui exprimaient un reproche. Catéri, qui souriait avec ironie. Josep, ses prunelles sombres débordant d'angoisse... Tous morts pour rien, en poursuivant une chimère...

Et nous étions morts aussi. Comme Mauri et Théode, qui garderaient l'espoir un peu plus longtemps. Jusqu'à notre retour.

J'avais l'impression de saigner de déchirures internes, par où s'enfuyait l'espoir, avec ma vie...

Laurée se taisait. Son visage amenuisé était livide, sa bouche décolorée. Des cernes sombres soulignaient le vert de ses yeux.

Je fis un effort pour repousser la lassitude et le dégoût qui m'engluaient. J'avais envie de m'asseoir là, et de ne plus jamais bouger.

- Viens, dis-je. Il faut visiter ce Niveau quand même. Nous trouverons peut-être de l'eau.

- Non. Il n'y aura pas d'eau. Il n'y aura rien. Plus jamais. Nous avons perdu, Gerd...

Elle énonçait un fait, désignée, et totalement lasse. Elle ne voulait plus agir.

- Viens, insistai-je. Mauri et Théode nous attendent. Il faudra au moins retourner vers eux.

- A quoi bon ? Ils sont peut-être morts. Sinon, ils monteront quand ils seront guéris. Pourquoi redescendre ? Je suis si fatiguée... Je voudrais dormir...

La sorte de sommeil qu'elle réclamait d'une voix morne réveilla en moi une flamme de révolte.

- Non ! Nous ne nous suiciderons pas ici ! Nous chercherons de l'eau, et nous redescendrons. Ensuite, nous tenterons de survivre dans un jardin.

- Avec les monstres ?

- Si la mort doit venir, elle viendra sans que nous l'aidions.

Un fantôme de sourire flotta sur les lèvres décolorées.

- Têtu comme un homme, hein ? Très bien. Cherchons de l'eau.

Laurée accepta de mettre sa main dans la mienne, et de me suivre. Nous ouvrîmes la porte. Le vide noir et hostile d'un couloir nous accueillit.

Nous errâmes dans les dédales du Niveau. Pas très longtemps. La fatigue accumulée nous contraignit à l'étape du soir. Maigre ration d'eau, et ingestion des tablettes trop sèches.

Durant la garde de Laurée, je dormis très mal. Je craignais que le découragement ne la pousse au suicide, et cette inquiétude taraudante me réveillait sans cesse...

Le matin nous trouva tous deux mal reposés, et d'humeur plus que morose. Je dus combattre mon propre abattement pour entraîner Laurée, qui n'avait pas la moindre envie de chercher ce jardin hypothétique. Elle était certaine qu'il n'existait pas.

Je n'y croyais guère non plus, tout en feignant le contraire. De toute façon, présent ou non, ce jardin ne ferait pas la différence entre vivre et mourir. Seulement celle de redescendre avec la soif, ou avec des réserves d'eau.

Mais je peignis, pour convaincre Laurée, des délices de soif étanchée, de bain, de vêtements propres...

Et nous nous remîmes en route.

*

**

J'avais eu raison contre moi-même Le jardin était là. Un rai de clarté lointain l'annonçait. Il ne fit pas battre mon cœur plus vite. Ses lampes solaires fonctionnaient, mais ce n'était pas une certitude d'eau. Le jardin pouvait être mort, sa terre calcinée devenue pulvérulente, ses canaux d'irrigation fendillés de sécheresses...

La porte nous surprit. Une porte métallique en très mauvais état, rouillée, rongée, et bloquée sur cet entrebâillement qui laissait filtrer la lumière.

Je dus me battre férocement contre elle pour réussir à dégager une fente qui autoriserait le passage. L'ouverture déboucha sur un escalier. Un escalier surprenant, ses marches comblées par la terre et les plantes, ses murs envahis de mousse. Un escalier pour atteindre un jardin ? C'était parfaitement insensé.

Lorsque nous l'atteignîmes, le jardin lui-même me sembla fou. Il vivait, mais il me laissa la bouche béante de stupeur.

Un jardin de cette dimension pouvait-il être réel ? Un jardin vert, où ne poussaient que des mauvaises herbes ? Avec un sol ondulant de bosses et de creux ? Et des bouquets d'arbres piqués çà et là, qui semblaient avoir été plantés au hasard ? Un jardin si vaste que

ses limites n'apparaissaient pas ?

Le plus stupéfiant était l'intensité de son unique lampe solaire. Une lampe géante si ardente que la regarder me remplissait les yeux de larmes. La clarté qu'elle dispensait était inimaginable ! Une frénésie de lumière dorée, chaude, éclatante...

Et ce plafond ? Dans les jardins, il est toujours plus ou moins voilé par une brume diffuse, née de l'évaporation de l'eau. Mais ici, la brume le dissimulait totalement. Et elle était bleue ! Un bleu doux qui rendait plus vif le vert du sol et la clarté dorée de la lampe. Au loin, les herbes se fondaient dans la brume bleue...

- Grande Mère ! s'exclama Laurée. C'est l'Arli ! On dit que l'Arli n'a pas de limites, et que son plafond est bleu...

La légende le voulait, en effet. Un plafond bleu... Mais le mot plafond ne convenait pas. Cette surface bleue ne me semblait pas faite de matière.

- En tout cas, dis-je, il y a de l'eau ici. Sans eau, rien ne pousse. Nous allons chercher un canal...

Une idée qui me venait me fit soudain vibrer d'excitation.

- Tu sais, Laurée, je me demande si nous n'avons pas trouvé un havre, en finale. Je crois que nous pouvons nous installer ici. Cette végétation rase ne permettrait pas aux monstres de se dissimuler. Et Il y a des arbres. Donc, du bois pour nous éclairer la nuit quand nous n'aurons plus de piles.

- Grande Mère ! répéta Laurée. J'avais perdu tout espoir. Je suis en train de renaître. C'est tellement beau ! Mais très étrange. Tu as entendu parler de jardins semblables, Gerd ?

- Jamais. Et Il me semble gigantesque. Laurée ! Je crois vraiment que nous pourrions vivre ici !

- S'il n'y a pas trop de monstres... Un jour, la charge de nos armes s'épuisera...

- Nous imaginerons autre chose. Ligoter un couteau au fut d'une tige d'acier, par exemple. Nous avons traversé des Niveaux qui contenaient beaucoup de choses oubliées. Nous récupérerons ce qui sera utile... Il y a du bois, ici. C'est le principal.

- Les arbres poussent vite ?

- Non, admis-je, mais ce jardin paraît immense, et les arbres sont nombreux. Regarde là, à droite, à cet endroit où l'herbe rejoint le bleu. Tu vois cette ligne foncée ? C'est sûrement des arbres. Un verger, je pense. Nous aurons des fruits. Et quantité de bois. Nous ne l'épuiserons pas en un jour...

Laurée se serra contre moi. Elle riait. Ses lèvres picorèrent ma joue.

- Je ne demande qu'à me laisser convaincre. Nous essayerons de vivre ici !

- Avec Mauri et Théode, nous serons quatre.

En cet instant, j'étais certain que mes amis vivaient. La Grande Mère nous avait aidés. Tous.

Les yeux de Laurée étincelaient. Elle me tira impatiemment par la main.

- Viens, Gerd. Je suis morte de soif, et j'ai très envie d'un bain. Cherchons l'eau.

- Tu peux boire tout de suite. Il n'est plus nécessaire d'économiser nos réserves. Il y a de l'eau ici. J'en suis absolument certain.

*

**

Il y en avait, et nous la trouvâmes après une longue marche. Le canal se cachait derrière ces bosses étranges du terrain.

Un canal aussi surprenant que tout le reste. Au lieu d'être rectiligne, son cours dessinait des méandres. Ses bords taillaient directement dans la terre, et des plantes s'y accrochaient. Dans un lit tapissé de pierre et de mousse, des poissons miniatures évoluaient ! La pisciculture se fait en viviers. De ma vie, je n'avais vu un poisson, si petit soit-il dans un canal d'irrigation...

Nous prîmes un bain bien mérité, et nous décrassâmes nos vêtements. En étalant ces loques déchiquetées pour qu'elles sèchent, je pensais que très bientôt, il nous faudrait vivre nus.

- Ce doit vraiment être l'Arli, Gerd, me dit Laurée. Nous avons marché longtemps, et à mesure, cette ligne où le vert et le bleu se rejoignent a reculé. Le jardin me semble sans limites.

- Ce n'est pas tout, la lampe solaire bouge.

- Hein ! Tu en es sûr ?

- Elle bouge. Elle s'est déplacée de ce bouquet d'arbres à...

Un bruit qui martelait le sol m'interrompt. Je ramassai vivement le pistolet.

Quelque chose arrivait sur nous, à une allure très rapide Un gros animal, lancé en pleine course Un monstre...

Un monstre extrêmement bizarre, surmonté d'une protubérance qui surgissait de son dos.

Je visai, et attendit. Inutile de tirer avant qu'il ne soit assez proche, j'aurais gaspillé une décharge pour rien.

Mais lorsqu'il fut assez proche, je criai de surprise.

La protubérance était une femme !

Une femme d'une quarantaine d'années, à califourchon sur le monstre. Elle le guidait avec des lanières de cuir. Une femme vêtue de bleu, qui portait une arme à la ceinture. Son visage était très hâlé. Ses cheveux noirs, remontés en chignon, se striaient de blanc. Les yeux bruns, marqués de ridules, avaient une expression sévère.

Elle arrêta le monstre en tirant sur les lanières, et questionna :

- Pourquoi n'êtes-vous pas au...

Elle s'interrompit. Ses prunelles brunes s'emplissaient d'étonnement.

- Vous n'êtes pas de... D'où sortez-vous ?

- D'en bas, répondis-je. Sommes-nous vraiment arrivés au but ? Les Révoltés sont là ? Dans ce jardin ?

Je n'osais pas y croire, mais une exaltation frénétique m'envahissait. J'aurais pu d'envoler.

- Oh ! Mère Nature ! s'exclama la femme. Vous ne pouvez pas. Vous ne venez pas... de la Matriarchie ? Après tant d'années ? C'est impossible !

- Si, dis-je. Nous venons de la Matriarchie.

La femme descendit de son étrange animal avec une souplesse preste.

- Asseyons-nous là, dit-elle. J'ai un monde de questions à poser. Et j'imagine que vous deux aussi.

Les yeux de Laurée brillaient d'une joie exaltée. Son visage en était comme illuminé de l'intérieur.

- Les Révoltés ! dit-elle. La Légende était vraie. Est-ce que ceci est l'Arli ?

- Eh bien, dit la femme brune, oui et non. Ceci n'est pas un Niveau, ni un jardin. Arli est la contraction de deux mots, que le temps a déformés : air, libre. Vous êtes arrivés à la surface de la Terre.

*

**

Nous avions parlé et parlé, avec la femme brune, qui s'appelait Raphaë. J'avais la tête gonflée d'informations, toutes plus incroyables les unes que les autres.

L'animal (un cheval) broutait paisiblement l'herbe. Dans la brume bleue (le ciel), la lampe (le soleil) descendait vers la ligne (l'horizon).

Nous questionnions encore, pour tenter de mieux comprendre ce monde dans lequel nous étions arrivés.

- Autrefois, dit Raphaë, tous les hommes vivaient ici, à la surface. Mais ils commirent des sottises, et empoisonnèrent leur monde. Nous avons trouvé leurs traces, ici, et une part de leurs archives. A force de poison la surface était devenue meurtrière. Pour sauver la race, ils se sont réfugiés sous terre. Ils ont creusé, prévu des puits d'aération, et installé des filtres pour empêcher le poison d'entrer. Mais, après quelques années, il est entré quand même, accidentellement. C'est pourquoi les Niveaux supérieurs durent être abandonnés. Ils s'enfoncèrent plus profondément dans la terre. Puis vint la Matriarchie, qui s'empara du pouvoir. Pour mieux tenir ceux

qu'elle asservissait, elle effaça toutes les traces du passé. Il n'en subsista que des Légendes.

- Comment sais-tu tout ceci, alors ? demanda Laurée.

- Nous avons trouvé des archives, je te l'ai dit. Ici, mais aussi dans les Niveaux Fermés.

- Mais ce poison ? questionnai-je. Il ne menace plus ?

- Les hommes le fabriquaient eux-mêmes. Il en a tué beaucoup. Tu n'imagines pas la densité de la population humaine qui vivait ici autrefois. Même pour moi, c'est difficile à admettre. Les survivants à cachèrent sous la terre. Une fois la surface désertée par les hommes, peu à peu, au long des siècles, le poison disparut. Mais il a laissé des traces. Des végétaux, des insectes, et des animaux transformés, qui n'existaient pas autrefois.

- les monstres, dit Laurée.

- Oui. On en trouve dans les Niveaux fermés, mais encore plus ici. Je suis chargée de la surveillance. Je fais des rondes pour protéger le périmètre qui entoure notre village.

- Village ?

- Quelque chose comme un Niveau, si tu préfères. Un endroit où l'on vit.

- Tu paraissais mécontente, dis-je, quand tu nous as trouvés près du can... ruisseau.

- Au début, j'ai cru que vous étiez des nôtres. Et vous n'aviez rien à faire là. Nous ne sommes pas très nombreux, tu sais. Tout le monde doit travailler, sauf ceux qui ont une raison valable pour ne pas le faire.

- Comme dans la Matriarchie ?

Ma mine déçue fit rire Raphaë.

- Mais non, pas comme dans la Matriarchie. Ici, hommes et femmes travaillent ensemble. Et jamais au-delà de leurs forces. Nous sommes heureux, à notre façon. Nous essayons d'éviter les erreurs du passé, et de ne pas nous laisser envahir par la technique. Nous l'utilisons, comme un outil commode, mais avec modération.

- Pourrions-nous voir ce... village ? demanda Laurée.

- Bien sûr. Et je peux déjà vous dire qu'il y aura ce soir une Fête en votre honneur. Les occasions de se distraire sont toujours saisies. Nous travaillons, mais nous savons aussi nous détendre. Il n'y a pas d'esclavage chez nous. Je vais appeler, pour qu'un véhicule à moteur vienne vous chercher.

- Pourquoi n'en as-tu pas un pour ta surveillance ? demandai-je.

- Parce qu'un cheval convient aussi bien. Et lui ne rejette pas de poison. Je te l'ai dit. Nous limitons l'usage de la technique. Et crois-moi, quand tu auras vu les ruines du passé, tu comprendras que c'est

préférable.

Raphaë parla avec le village en utilisant un petit appareil de communication. Elle fournit de rapides explications.

- Voilà ! dit-elle en souriant. Vous n'aurez pas longtemps à attendre. Mais bien avant que vous y arriviez, tout le village aura appris la nouvelle.

- Est-ce qu'ici les hommes peuvent apprendre ? demandai-je.

- Et pourquoi, Mère Nature ! n'apprendraient-ils pas ?

- Est-ce que je pourrais étudier l'agronomie ? Dans la Matriarchie, j'étais jardinier. Et j'aime les plantes.

- Non seulement tu pourras étudier, dit Raphaë, mais on t'y encouragera vivement.

- Et moi ? demanda Laurée. J'étais Psycho Policière.

- Si tu ne préfères pas choisir autre chose, tu pourras t'occuper de la surveillance comme moi. Je suis une sorte de policière aussi. Mais je ne fais la guerre qu'aux monstres. Et encore, à ceux qui sont vraiment dangereux. Chez nous, la vie est toujours respectée.

- Mauri choisira sûrement la mécanique, dis-je, et Théode l'agronomie, comme moi.

- Mauri ? Théode ?

Je réalisai brusquement qu'avec un total égoïsme, j'avais jusque-là oublié mes amis, et omis de parler d'eux.

- Nous sommes quatre, dit Laurée. Deux ont été blessé accidentellement. Ils n'ont pas pu continuer. Ils attendent les secours.

- Nous enverrons une équipe les chercher, dit Raphaë. Vous deux, vous en avez assez fait ! Mère Nature ! Quand je pense à tous ces Niveaux ! C'est incroyable !

- Est-ce que personne ne monte jamais ? demandai-je.

- Jamais. Et nous ne descendons pas. Nous avons oublié la Matriarchie. Si bien oublié que nous n'y pensons même plus.

- C'est injuste ! Il y a tant d'hommes malheureux... Vous pourriez les aider...

- Au prix d'une guerre ? Non. La liberté se gagne. Vous avez gagné la vôtre. D'autres peuvent en faire autant.

- Ils ne savent pas, dis-je.

- Tu ne savais pas non plus, n'est-ce pas ? Mais tu as essayé quand même. Comme nos ancêtres ont essayé d'abattre la Matriarchie, et ont escaladé ensuite les Niveaux. Ils ignoraient, eux aussi, l'existence de la surface. Ils l'ont gagnée par leur acharnement. La liberté ne vient jamais toute seule. Elle se mérite.

XVIII

- Mon bras est guéri. La jambe de Théode se remet très bien.

A travers l'appareil de communication, la voix de Mauri me parvenait claire, et distincte. Elle me restituait le visage de mon ami, ses cheveux cuivrés, ses yeux bleus, et ce grand sourire chaud que j'imaginais encore plus large que de coutume.

- Vous n'avez pas eu trop d'ennuis ? Les monstres ?

- A peine, dit Mauri, laconique.

- Vous avez été surpris, quand cette équipe est arrivée ?

- Jamais de Let vie. Nous l'attendions. Très fermement.

Mauri plaisantait franchement, sans chercher à donner le change. On s'accroche à l'espoir, mais il fuit souvent, quoi que l'on fasse pour tenter de le retenir. Mauri et Théode avaient sûrement douté maintes et maintes fois, et plus encore en se rappelant cette éventualité : Laurée et moi pouvions mourir en route.

- L'attente ne vous a pas semblé trop longue ?

- Mais non. Nous étions très bien installés. Dans des conditions de vie sûrement plus confortables que les vôtres... Laurée ne t'a pas fait trop de misère ?

- Nous nous sommes réconciliés.

La nouvelle ne surprit pas Mauri.

- Théode et moi l'espérions. Vous étiez seuls, bien forés de vous raccrocher l'un à l'autre... Et Laurée n'est pas mauvaise. J'en ai toujours été certain.

- Vous nous rejoindrez bientôt ?

- Sûrement. Cette équipe fait étape ici ce soir, mais nous partons demain. Je crois qu'ils ont horreur d'être sous la terre... Je t'avoue que j'ai peine à comprendre cette histoire de surface. Comment est-ce, là-haut ?

- Tu verras bien toi-même.

- Gerd ! Tu ne vas pas me faire ça ! Comment est-ce ? Réponds

!

La voix de Mauri était mi-indignée, mi-suppliante.

- Comme l'Arli, dis-je. Un monde où les hommes et les femmes sont égaux, et s'aiment d'amour.